

**HORACE**

**LES DEUX LIVRES  
DES EPITRES**

-

**LES DEUX LIVRES  
DES SATIRES**

-

**L'ART POETIQUE**

-

**LES EPODES**

-

*Traduction nouvelle en prosodie française par*

*ANDRE WILBAUX*

1999

## TABLE DES MATIERES

<b>Premier livre des Epitres</b>		4
1.	Epître à Mécène	
2.	Epître à Lollius	11
3.	Epître à Julius Florus	15
4.	Lettre à Tibulle	18
5.	Epître à Torquatus	19
6.	Epître à Numitius	21
7.	Epître à Mécène	26
 <b>Deuxième livre des Epitres</b>		
1.	Lettre à Auguste	29
2.	Lettre à Julius Florus	43
 <b>L'Art Poétique</b>		58
 <b>Premier livre des satires</b>		
1.	A Mécène	92
2.	A propos de Tigéllius	100
3.	Encore Tigéllius	109
4.	Défense de la satire	119
5.	Voyage à Brindisi	127
6.	A Mécène	134
7.	Un procès	141
8.	Epouvantails	143
9.	Un fâcheux	146
10.	Jugement de la satire	150
 <b>Deuxième livre des satires</b>		
1.	Défense de la satire	155
2.	Gourmet ? Gourmand ?	160
3.	Damasippe	166
4.	Parlons cuisine !	178
5.	Pour retrouver fortune	181
6.	Rat de ville, rat des champs	186
7.	Aux Saturnales	190
8.	Dîner de parvenu	195
 <b>Le livre des Epodes</b>		
16	La guerre civile reprend	198
1	Fidélité à Mécène	202
2	Vivre à la campagne	204

3	Ca sent l'ail !	206
4	Un nouveau riche	207
5	Canidie et ses sorcières	208
6	Chiens, ces critiques !	211
7	Encore des guerres !	212
8	Affreuse centenaire !	213
9	Buvons à la victoire !	214
10	Cet affreux Mévius.	216
11	Un aveu à Pettius	217
12	Ah ! Cette femme !	219
13	L'oubli dans le vin.	221
14	Mécène amoureux ?	223
15	Néere, toujours à moi ?	225
17	Amende honorable à Canidie	227

# LIVRE 1 DES EPITRES.

## 1. EPITRE A MECENE

Toi qu'ont chanté mes premiers vers, Mécène,  
 Et que demain chanteront les derniers,  
 Soudard, veux-tu le revoir en l'arène  
 Où il brilla puis en a pris congé ?

Ce « Veianius » a reposé ses armes  
 Auprès d'Hercule en son temple romain.  
 De la campagne, il savoure les charmes,  
 Des spectateurs ne demande plus rien.

Changent mes goûts comme change mon âge :  
 « Dételle à temps, murmure-t-on souvent  
 « Un canasson avant que -c'est plus sage-  
 « Il ne suscite rires en trébuchant ! »

J'ai renoncé aux odes, aux fantaisies.  
 Le vrai, l'honnête est l'objet de mes soins.  
 Je m'y consacre à ces modes de vie  
 Dont je pourrais me servir au besoin.

Veux-tu savoir sous quel chef je m'abrite,  
 L'autorité à qui je suis soumis ?  
 Je n'ai nul maître et règle ma conduite  
 Au seul état du ciel qui me séduit.

Mais, même là, je ne reste statique :  
 Simple passant, je ne vis en reclus :  
 Tantôt baigné dans quelque politique,  
 Mais pratiquant, rigoureux, la vertu..

Tantôt, discret, je me glisse au contraire  
 Dans les pensers d'Aristippe et je veux  
 Plier les faits à ma volonté claire,  
 Sans me laisser dominer par l'un d'eux.

Longue est la nuit quand maîtresse vous trompe ;  
 Il est sans fin le jour du travailleur !  
 Quand sa marâtre a poigne qui le pompe,  
 Pupille a bien l'année en sainte horreur !

Je pleure aussi, les constatant en friche,  
 Tant de projets où je veux travailler,  
 Pour être utile aux pauvres comme aux riches :  
 Jeunes et vieux souffrent d'être oubliés !

Me reste au moins, pour calmer ma tristesse,  
 Consolation d'avoir guidé mes pas  
 Sur les premiers principes de sagesse,  
 Même y voyant que je n'avance pas.

Si, de Lyncée, on n'a la vue perçante,  
 N'en faut-il pas pourtant soigner ses yeux ?  
 N'ayant, Glycon, ta force aussi puissante,  
 Ne se doit-on guérir d'être goûteux ?

Progressons-donc, jusqu'au bout du possible  
 Si l'on ne sait aller beaucoup plus loin !  
 Cupidité, convoitise insensible  
 Laisse une marque au fond d'un cœur humain.

Il est des mots calmant l'âme souffrante.  
 Par eux le mal est quelque peu guéri.  
 Qu'amour de gloire, un beau jour te tourmente,  
 Cérémonial te rendra force aussi.

Mais il te faut trois fois relire un livre :  
 Jaloux, buveur, paresseux, polisson,  
 Nul n'est assez fou qu'on ne l'en délivre,  
 Pourvu qu'il prête écoute à ses leçons.

Vertu déjà que d'éviter le vice.  
 Sagesse aussi que combattre l'erreur.  
 Echec honteux, fortune en ses abysses :  
 Que d'efforts faits, pour fuir telles horreurs !

Marchand, tu vas courir au bout du monde  
 Tant tu redoutes ici la pauvreté.  
 Alors tu risques, en te lançant sur l'onde,  
 Tous les périls des mers, feux et rochers.

A ces faux biens que la sottise admire  
 Vont tes soucis. Ne vaut-il mieux, ma foi,  
 S'instruire un peu, écouter, même suivre  
 Conseils de ceux qui valent mieux que toi ?

Trouverait-on, au village ou au cirque,  
 Hercule ayant mépris pour les lauriers  
 Le couronnant dans les Jeux Olympiques,  
 S'il les pouvait conquérir sans lutter ?

J'entends souvent, aux bouts des galeries  
 Du dieu Janus, courir jeunes et vieux,  
 Les bras chargés de leurs tablettiers,  
 Bourse ou coffret, en s'exclamant entre eux :

« Ah, citoyens ! Enrichissez-vous vite !  
 « La vertu vient quand on a les écus »  
 Mais non ! L'argent vaut moins qu'or en pépète  
 Et l'or vaut moins que ne vaut la vertu !

Quatre cent mille écus sont nécessaires  
 Pour se hisser hors du flot plébéen.  
 As-tu du cœur, du goût, du caractère ?  
 Tu n'en sors pas avec six mille en moins !...

Je trouve bien empli de pertinence  
 Ce que proclame un enfant dans ses jeux :  
 Que judicieuse est donc son exigence !:  
 « Sera le roi qui agira le mieux. »

Ne pas avoir de reproche à se faire ,  
 Ni de péché dont on ait à rougir ?  
 Avoir en soi une conscience claire ?  
 C'est notre mur d'airain pour l'avenir !

Que vaut-il mieux, vraiment ? Des préséances  
 Comme Roscius édicta dans sa loi  
 Ou les couplets que chantaient, dans l'enfance,  
 Un Camilius, un Curius autrefois ?

Meilleur conseil vient-il de qui t'entraîne  
 A t'enrichir (même douteusement)  
 Pour avoir droit d'être près de la scène,  
 Quand on y joue un drame larmoyant ?

Ou bien plutôt de celui qui t'engage,  
 Proche de toi, à te préparer fort,  
 A te forger âme libre et courage  
 Pour résister aux mauvais coups du sort ?

Pourquoi, Romains, ai-je tant répugnance  
 A épouser vos jugements faiblards,  
 Quand je promène en ville avec aisance ?  
 J'y répondrai comme fit le renard :

« C'est que, lion malade, vers ton antre,  
 « Nombre de pas me semblent converger :  
 « Leurs traces toutes apparaissent qu'on entre :  
 « Il n'en est point qui semblent le quitter... »

Rome, tu es un vrai monstre aux cent têtes.  
 Que faire ou suivre ? Il en est d'impaticiens  
 D'affermir seuls de publiques recettes  
 Ou d'appâter femme aux biens importants.

D'autres, en leurs parcs, conservent ,en réserve,  
 Nombre vieillards serrés en leurs filets.  
 Et la plupart , pour s'enrichir, te servent  
 Taux d'usuriers, en les gardant secrets.

Soit ! Que chacun garde ses préférences !  
 Mais ne peut-il, une heure seulement,  
 Garder les siennes avec quelque constance,  
 Rester fidèle aux mêmes sentiments ?

« Rien n'est plus beau que Baies et sa plage ! »  
 Dit un richard. Chacun suit ce « malin ».  
 Ce choix, bien vite, exerce ses ravages  
 Aux bords des mers et du beau Lac Lucrin.

Puis vient, au même, un malade caprice :  
 Aux ouvriers, tel un voyant, il dit :  
 « A Téanum, m'a dit la pythonisse,  
 « Il vous faudra déballer vos outils. »

Dans l'atrium, voit-on lit de parade ?  
 « Célibataire, ah ! Que tu es heureux ! »  
 N'y est-il pas ? On crie en cantonade :  
 « Qu'être marié rend les gens envieux ! »

Qui te retient, Protée aux cent visages ?  
 Un pauvre aussi veut en tous points changer :  
 Puisque en trirème un riche vogue ou nage,  
 Le mal de mer, il le veut essayer...

Je te verrais, Mécène, air ironique,  
 En me voyant cheveux ébouriffés,  
 Tout comme si j'ai ,sous neuve tunique,  
 Tel vieux gilet ou toge aux plis mal faits.

Quand mes avis parfois se contredisent,  
 Quand je renonce à ce que j'ai voulu,  
 Puis que je veux ce que toujours méprisent  
 Mes habitudes autant que j'ai vécu .

Quand le hasard conduit mon train de vie,  
 Reconstructant ce que j'ai démonté,  
 Tu ne m'y crois qu'atteint de la folie  
 Qui arrondit ce qui était carré.

Non, non ! Jamais, tu ne songes à en rire  
 Ni demander pour moi de curateur,  
 Ou médecin pour soigner mes délires :  
 Et cependant, n'es-tu pas mon tuteur ?

Mais que ses ongles aient taille irrégulière  
 A cet ami, fidèle admirateur  
 De tes vertus, qui de toi seul espère !...  
 Voilà que monte en toi mauvaise humeur !...

Bref, Jupiter, du sage, est le seul maître,  
 Ce Roi des Rois, seul honorable et beau,  
 Plein de santé quand on le voit paraître...  
 ..A moins qu'il ait un rhume de cerveau !...

## 2.

**EPITRE A LOLLIUS**

Lollius Maximus, cependant que tu testes  
 Tes talents d'orateur au gymnase romain,  
 Du chantre de la guerre entre Grecs et Troyens  
 J'ai relu les écrits, séjournant à Préneste.

Ce grand homme nous montre et l'honnête et l'honteux,  
 L'utile et le nuisible avec plus de justesse  
 Que Chrysippe ou Crantor n'en m'ont appris en Grèce.  
 Si rien ne te retient, je l'écrirai comme eux.

Oui, l'épopée antique en ses beaux vers nous narre  
 Les violents assauts des peuples et des rois,

Que l'amour de Paris bien sottement causa,  
 Dans la guerre allumée entre Grecs et Barbares.

Pour stopper les combats, de l'avis d'Antéonor,  
 A la guerre, il convient de rechercher les causes.  
 Paris ? Nul ne le peut forcer à quelque pose,  
 A vivre heureux qu'ainsi vivait le bon Nestor.

Ce dernier veut calmer différend et colère  
 Qui s'emparent d'Achille envers Agamemnon.  
 Car l'amour, au premier, fait perdre la raison ;  
 Leur furie à tous deux fait prolonger la guerre.

Dans Troie et au dehors, fourberie et passion  
 Bouleversent les Grecs et font bien des ravages :  
 Ils expient ainsi, dans leurs camps du rivage,  
 La sottise des chefs comme leur désunion.

Homère, à ce tableau, oppose la sagesse  
 D'Ulysse le prudent, dont l'astuce a vaincu  
 Les Troyens, puis plus tard, s'adjoignant sa vertu,  
 Lui fit voir bien des peuples, en voyageant sans cesse.

Alors, en franchissant les plus vastes des mers,  
 Pour sauver ses amis et retrouver son île,

Il supporta des maux qui se comptent par mille  
Surnageant en ce flot où tout autre se perd.

Tu sais qu'ayant paré les appels des Sirènes,  
Il dut se méfier des nectars de Circé :  
Si, comme ses amis, il s'en fut abreuvé,  
La courtisane l'eut enserré dans ses chaînes.

Il aurait pris, comme eux, l'air d'un ignoble chien,  
D'un porcelet vautre dans les pires sanies,  
Les formes d'une bête au bord de la folie,  
N'ayant plus la raison qu'on trouve en chaque humain.

Nous, tels les prétendants de Pénélope, sommes  
Vauriens pleins d'appétit ou, tels les courtisans  
D'Alcinohus , des snobs, jusqu'à midi dormant  
Et que le chant des luths encourage en leur somme.

Pour étrangler un homme, on voit les assassins  
Se lever dans la nuit. Et toi, pour ta défense,  
Pour rester sain et sauf, y gagner assurance,  
Ne te lèverais-tu dès que point le matin ?

Il te faudra courir malgré l'hydropisie,  
Faute de l'avoir fait quand tu te portais bien.  
Faute de lire ,avant le jour ,un Stoïcien,

Te tiendront éveillé les passions et l'envie.

Alors quoi ? Si ton œil est blessé par un rien,  
Ne t'empresses-tu pas de l'écarter sans aide ?  
Et tu ajournerais de trouver un remède,  
Si , de quelque passion ton cœur se trouve étreint ?

La moitié de l'ouvrage est fait quand on commence.  
Pour vivre avec sagesse, il ne te faut tarder.  
Ne sois le paysan qui attend, pour semer,  
Qu'ait fini de couler le flot d'un fleuve immense.

Homme, que cherches-tu ? Femme riche et enfants ?  
Défricher par ton soc quelques incultes terres ?  
Lorsque l'on est déjà pourvu du nécessaire,  
On ne devrait jamais en désirer autant.

Si l'on veut profiter des biens que l'on amasse,  
Il faut en premier lieu jouir de la santé.  
Quand, de crainte ou désir, un cœur est ravagé,  
A-t-on bonheur d'avoir quelque autre terre grasse ?

Pas plus que le plaisir que procure un tableau  
A l'aveugle ou dessous légers à un barbare  
Ou les sons raffinés qu'égrène une cithare

Pour celui dont l'oreille est sourde à tout pipeau...

Tout liquide s'aigrit dans quelque sale amphore.  
 La volupté fait mal : douleur en est le prix.  
 Quand un autre est heureux, tout envieux maigrit.  
 L'avare, insatisfait, veut toujours plus encore.

Les tyrans siciliens n'ont jamais inventé  
 De supplice plus fort que celui de l'envie.  
 La colère ou la haine est bien courte folie :  
 On regrette d'avoir vengeance trop cherché.

Maîtrise ta passion ! Mieux vaut que tu l'enchaînes !  
 Si elle n'obéit, il t'y faut mettre un frein.  
 Pour qu'un cheval apprenne à suivre le chemin,  
 C'est quand il est poulain qu'un cavalier l'entraîne.

Avant que de chasser dans la forêt, le chien  
 L'apprend dans le patio contre une biche en paille.  
 Tant que ton cœur est pur, append ce qu'on te baille !  
 Confie tes soucis à qui te veut du bien !

L'amphore garde odeur de son premier usage.  
 Si tu tardes, jeune homme, on ne t'attendra pas.  
 Mais si c'est, par devant, que tu presses le pas,  
 Je ne te rejoindrai : ce n'est plus de mon âge...

3.

**EPITRE A JULIUS FLORUS**

Peux-tu, Julius Florus, me dire en quelle terre  
 Claudius Augustin fait son expédition ?  
 Je voudrais bien savoir où vous suivez Tibère.  
 Demeurez-vous fixés aux rives d'Hellespont ?

A moins que vous soyez à parcourir la Thrace,  
 L'Asie et ses collines et ses plaines, ses champs ?  
 Ne seriez-vous bloqués sur l'Hebre par les glaces ?  
 Qu'écrivez-vous là-bas, vous, jeunes courtisans ?

Je suis aussi curieux des œuvres littéraires  
 Dont vous êtes auteurs. Qui donc a entrepris  
 De célébrer Auguste en ses paix et ses guerres,  
 Pour que nos descendants se souviennent de lui ?

Titius nous écrit-il quelque autre perle rare,  
 Lui dont Rome bientôt chantera le renom ,  
 Lui qui veut l'égaliser à celui de Pindare,  
 Sans user de banals sujets d'inspiration ?

Se souvient-il de moi ? Demande-t-il aux Muses  
 D'adapter l'art de Thèbes à nos rythmes latins ?  
 Ou, tragédien, veut-il que sa lyre diffuse  
 De terribles éclats s'élevant en son sein ?

De Celsus, quoi de neuf ? Je lui redis sans cesse  
 Qu'il ne doit tant puiser dans les auteurs anciens :  
 Il se doit contenter de ses propres richesses,  
 Sans rien emprunter d'autre aux écrits Palatins.

Sinon, quand les oiseaux reprendront leurs plumages,  
 Sa corneille perdra ses parures d'emprunt  
 Et, présentant ainsi, sans plume, son visage,  
 Elle provoquera le rire de chacun.

Qu'en est-il de ton œuvre ? Actif comme une abeille,  
 Que nous butines-tu ? Tu n'as l'esprit grossier ;  
 Pour des causes à plaider, ta langue se réveille  
 Et puise en ta culture arguments aiguisés.

Qu'en des consultations de droit tu te dépenses  
 Ou rédiges poème en tes vers les meilleurs,  
 A coup sûr, c'est à toi qu'ira la récompense,  
 La couronne de lierre, attribut du vainqueur

Si pouvaient te quitter les soucis qui te glacent,  
 A la philosophie iraient tous tes élans.  
 Travaillons à donner à Sagesse sa place !  
 Notre patrie et nous n'en serons que plus grands.

De Minatius, dis-moi si la plaie est fermée !  
 Jusqu'à quel point renaît votre ancienne affection ?  
 Cicatrice pointe-elle à vos âmes blessées ?  
 Et tient-elle à présent la réconciliation ?

Est-ce un malentendu qui vous rendait farouches ?  
 N'arrive-t-on à vaincre un tel emportement ?  
 Qu'en quelque lieu ce soit, je voudrais qu'en débouche  
 Neuve fraternité aussi belle qu'avant !

C'est le vœu que je forme, attendant que je puisse  
 Vous accueillir ici. En attendant ce jour,  
 Je m'en vais engraisser une fraîche génisse,  
 Pour, la sacrifiant, fêter votre retour.

## 4.

**LETTRE A TIBULLE**

Toi qui juges si bien, Tibulle, mes satires,  
Dans les champs de Pédum, que fais-tu à présent ?  
Ne penses-tu aux vers que tu pourrais écrire,  
Meilleurs que ceux qu'écrit Cassius le Parmesan ?

Sur tes terres peut-être, à l'ombre salubre  
 Des paisibles bosquets promènes-tu tes pas ,  
 Sans souci, méditant comme fait, solitaire,  
 L'homme de bien, le sage éloigné des tracas.

Tu n'as jamais été un corps dépourvu d'âme :  
 Si tu reçus des dieux, sur terre, la beauté,  
 Ils te donnèrent aussi la richesse et la flamme  
 De l'artiste qui sait toujours bien l'employer.  
 Nourrice, que peux-tu rêver mieux pour la vie  
 De ton petit, s'il a réputation, santé,  
 Élégance, crédit de bourse bien garnie,  
 Sentiments délicats, don de les exprimer ?

Quand se mêlent soucis, craintes et espérances,  
 Chaque jour que tu vis, crois qu'il est le dernier !  
 Combien douce sera l'heure de survivance  
 Sur laquelle demain tu n'auras pas compté !

Pour moi, tu me verras plus brillant que nature  
 Et, me voyant ainsi, peau tendre, gros et gras,  
 Je suis sûr qu'en riant, tu me rajouteras  
 Dans le rang des pourceaux du troupeau d'Epicure...

Si tu n'es dégoûté de t'allonger à table  
 Sur des lits qu'Archias me fit, assez minables,  
 Pour venir déguster  
 Simplement, Torquatus, en vaisselle ordinaire,  
 Des plats végétariens provenant de ma terre,  
 Ce soir, je t'attendrai.

De Minturnes provient le vin que tu boiras,  
 De Pétrinum aussi. Il fut pressé là-bas,  
 Tout près de Sinuesse ;  
 Et c'est lorsque Taurus prit son second mandat  
 De consul qu'on emplit les fûts de ce cru-là :  
 Je vais les mettre en perce.

Si tu as mieux chez toi, apporte-le quand même !  
 Sinon, fais confiance à de tels vins que j'aime :  
 J'y fais autorité.  
 Déjà, dans la maison, cà remue et fourmille :  
 En ton honneur, on voit que tout reluit, tout brille ;  
 Les feux sont allumés.

Laisse au dehors Moscus, sa cause et son procès ;  
 Toutes futilités, ces luttes d'intérêt !  
 Tout cela ne vaut guère !  
 Car demain, nous pourrons dormir un peu plus tard,  
 Puis que c'est jour de fête en l'honneur de César :  
 C'est son anniversaire !

Si l'on n'en peut jouir, à quoi bon la fortune ?  
 Pour que nos héritiers en décrochent la lune,  
 Faut-il tant nous priver ?  
 Je vais semer des fleurs, être premier à boire,  
 Quitte à passer pour fol en faisant cette foire :  
 J'y consens volontiers !

Que n'ose point l'ivresse ? Epancher les secrets,  
 Ouvrir l'âme aux espoirs, exciter les discrets,  
 Alléger toute peine !  
 Qui, sensible aux beaux-arts, n'en deviendrait disert ?  
 Qui, de la pauvreté n'en oublie les fers,  
 Lorsque sa coupe est pleine ?

Ma charge, quant à moi, volontiers je l'assume :  
 Je n'en sors pas si mal : il faut que nez ne hument  
 Des napperons salis,  
 Qu'on puisse se mirer dans les plats et les coupes,  
 Qu'il n'y ait qu'amis sûrs et discrets dans le groupe  
 Qui occupe les lits.

J'y placerai convives en l'ordre qui convient :  
 Septicius, Sabinus, Butro si tu y tiens  
 Et souhaite qu'il vienne,  
 A moins qu'il n'ait avant reçu d'invitation  
 Ou que femme arrivant peut-être en sa maison  
 Chez lui ne le retienne...

Il reste quelques places à table pour des « ombres ».  
 Qui d'autres amènes-tu ? N'en force pas le nombre !  
 Des aisselles, l'odeur  
 Est vite insupportable... Ah ! Lâche tes affaires !  
 Evite l'atrium ! Sors par la porte arrière,  
 Pour fuir tous les gêneurs !

6.

**EPITRE A NUMITIUS**

Quand, Numitius, rien ne peut te surprendre,  
 C'est, à coup sûr, le moyen le meilleur,  
 -Presque le seul, dirait-on à tout prendre-  
 Pour conserver ou trouver le bonheur.

Soleil, étoiles, ou saisons régulières  
 Laissent, à les voir, certains indifférents.  
 Quelle impression fera sur eux la terre,  
 Qui, sous leurs yeux, dévoile ses présents ?

Inde, Arabie abritant leurs richesses  
 Dans les lointains, ou les plaisirs des jeux,  
 Faveurs du peuple et bravos qu'il adresse,  
 Quelle impression laissent-ils à leurs yeux ?

Quiconque craint de perdre un avantage  
 Ou qui l'espère est tout autant troublé  
 Quand point soudain l'une de ces images :  
 En sa présence, on en est angoissé.

Qu'importe joie ou douleur qu'on éprouve,  
 Si, devant elle, on demeure ahuri,  
 Si le meilleur ou le pire nous trouve  
 Les yeux hagards, âme et corps engourdis ?

On peut trouver sage emplî de folie,  
 Juger inique un juste à son insu,  
 Quand, à l'excès, il consacre sa vie  
 A la recherche unique des vertus.

Admire donc bronzes, statues anciennes,  
 Argent gravé, bijoux, pourpre de Tyr !  
 Réjouis-toi que les gens se souviennent  
 De t'avoir vu, écouté discourir !

Va au Forum, tôt dans la matinée !  
 Pour fuir Mutus, regagne tard ton toit !  
 Crains qu'en ses champs dont sa femme est dotée,  
 Blé soit plus dru qu'il n'est riche chez toi !

Si sa naissance est moindre que la tienne,  
 Te seras-tu contraint de l'admirer,  
 Au lieu de voir que la louange vienne  
 De ses propos envers tes qualités ?

Ce qui se trouve à présent sous la terre,  
 Avec le temps, jaillira au grand jour.  
 Ce qui reluit et qui brilla naguère,  
 Disparaîtra, enfoui pour toujours.

Quoique on t'ait vu courir la voie Appienne,  
 Ayant franchi portique d'Agrippa,  
 Il se pourrait bien que tu y reviennes,  
 Pour y rejoindre un Ancus, un Numa...

Souffrirais-tu néphrite ou pleurésie ?  
 Tu prends potion ! Pour vivre, qui n'en veut ?  
 Si la vertu seule est bonheur de vie,  
 Foin des plaisirs ! Ose être vertueux !

A tes premiers mille talents, ajoute  
 Pour qu'un deuxième arrive à son côté !  
 Puis un troisième agrandira le groupe ;  
 Un quatrième en ferait un carré !

L'argent est roi ? La femme, à ta richesse  
 Ajoutant dot, augmente ton crédit.  
 La beauté naît, s'ajoute à ta noblesse  
 Agrandissant les flots de tes amis.

Persuasion et Vénus embellissent  
 Tout homme heureux de ses nombreux ducats ;  
 En Cappadoce, esclaves enrichissent  
 Un roi sans sous ! Ne lui ressemble pas !

Quelqu'un voulait emprunter cent chlamydes  
 A Lucullus, pour un jeu théâtral.  
 « En ai-je tant ? Il convient que je vide  
 « Mes caisses avant d'en savoir le total ! »

Il écrivit qu'il en comptait cinq mille  
 Et ajouta qu'on pouvait prendre tout  
 Ou simplement ce qui était utile.  
 Qu'en puis-je alors présumer après coup ?

Qu'une maison est triste domicile  
 S'il n'y est point mille objets sans valeur,  
 Qu'un maître peut, sans se faire de bile,  
 Sans les compter, les voir pris des voleurs.

Si tu crois donc que, seule, la fortune  
 Peut maintenir le bonheur, le garder,  
 Recherche-la, ne crains qu'on t'importune !  
 Sois le dernier qui va la négliger !

Si le bonheur est tel, bien vite achète  
 L'esclave qui te nommera les gens  
 Que tu rencontres, afin que tu t'apprêtes,  
 En leurs étals, à flatter les marchands :

« Je crois qu'Untel, de la tribu Fabienne,  
 « Est influent, qu'Untel, de Vélina,  
 « Peut mettre à bas des chaises patriciennes  
 « Ou, s'il le veut, hisser au Consulat. »

En leur parlant, nomme-les « Frère » ou « Père »,  
 Selon leur âge ! Ainsi, c'est la façon  
 De les compter d'élégante manière  
 Parmi les gens qui peuplent ta maison.

Si vivre bien, c'est, dès que le jour brille,  
 Chasser, pêcher, afin de manger bien,  
 Obéis donc à telle goinfrerie,  
 Tel Gargilius le fit aux temps anciens :

Quand le Forum était rempli de monde,  
 Avec filets, épieux, dès le matin,  
 Il se faisait voir par tous à la ronde,  
 Maître et esclaves empruntant ce chemin.

Il repassait ensuite à la vesprée,  
 Un seul mulet chargé d'un sanglier,  
 Sans dire à ceux qu'on voyait bouches bées  
 Que l'animal provenait du marché...

Oublions-nous ce qu'il ne faut pas faire  
 En méritant ainsi un mauvais point ?  
 D'aller aux bains, tandis que l'on digère,  
 Que l'estomac demeure presque plein ?

Nous agirions comme ont fait, en Ithaque,  
 D'Ulysse un tas de vilains compagnons  
 Qui préféreraient, avant qu'il ne les traque,  
 Au long des jours, assouvir leurs passions.

Mimnerme a dit qu'il n'y a, dans la vie,  
 Pas de plaisir sans amour et sans jeux.  
 Nous faudra-t-il que l'on aime et qu'on rie ?  
 Bonne santé, on peut te dire adieu !...

Dois-je m'attendre+ à ce que tu me dises  
 Meilleurs avis qu'on puisse imaginer ?

S'il n'en est rien, use en toute franchise  
De ces conseils que je viens d'énoncer !

## 7.

**EPITRE A MECENE**

Quelques jours tout au plus j'allais rester aux champs  
Et me fais désirer la saison toute pleine !  
Mais, si tu me veux voir plein de vigueur, Mécène,  
Accorde-moi, quand j'ai craint d'être dans la peine,  
L'excuse que j'obtiens quand je le suis vraiment !

Qu'il fait chaud, quand revient temps des premières figues !  
On ne rencontre alors que des enterrements...  
Ce ne sont que parents tremblant pour leurs enfants ;  
Les fièvres du Forum ouvrent les testaments  
Et les clients s'épuisent en combien de fatigues !..

Quand, de neige, les monts Albains vont se couvrir,  
Sur les bords de la mer descendra ton poète,  
Ménageant à ses livres une chambre douillette,  
Jusqu'à ce que, vers toi, au retour il s'apprête,  
Quand reviendra l'aronde au souffle du zéphir.

Quand tu m'as enrichi, tu ne m'as pas, je pense,  
 Comme ce Calabrais, offert poire à manger :  
 « Mange donc, je te prie !-Oh non ! J'en ai assez-  
 « Prend-là !-Oh non merci ! Je t'en suis obligé !-  
 « Tant pis ! De mes cochons j'en remplirai la panse ! »

Si, prodigue, tu fais cadeau de tes surplus  
 De ce qui te dégoûtes est bien sottise habitude :  
 Tu sèmeras toujours ainsi l'ingratitude.  
 Le sage sait jauger méritoire attitude,  
 Distinguer d'un jeton l'argent valant bien plus.

Moi, de mon bienfaiteur, je me montrerai digne.  
 Si tu ne me permets parfois de m'absenter,  
 Rends-moi mes cheveux noirs sur mon front étriqué,  
 Sourires de Cinare à nouveau s'échapper  
 Des orgies, et chagrins dans ma large poitrine.

Jeune et mince renard, un jour, s'était glissé  
 Dans jarre emplie de blé, par une étroite fente.  
 Repus, grossi, en vain de ressortir il tente.  
 « Maigris donc, si tu veux-dit belette passante,  
 « Franchir le trou par où, maigre, tu es passé ! »

Si l'on pense appliquer à mon cas cette fable,  
 Je rends tout : je ne suis pas homme à célébrer,  
 Venaison à la bouche, un peuple ensommeillé,  
 Ni mon indépendance ou loisir échanger  
 Contre l'or d'Arabie ou fortune enviable.

Souvent tu as loué ma réserve. Et souvent  
 M'entendre te donner titre de « roi », de « père ».  
 Quand tu n'étais pas là, je n'hésitais à faire  
 Mêmes comparaisons qui m'étaient des plus chères.  
 Quels plaisirs ne ferais-je à qui m'a donné tant ?

Le fils d'Ulysse a dit : « Ménélas, en Ithaque,  
 « Il n'est de vaste plaine et prairies en surcroît.  
 « Garde donc tes présents qui te vont mieux qu'à moi !  
 « Pour tes chevaux, mon île est peu faite, je crois ! »  
 Ce n'était pas un sot, me semble, Télémaque...

A l'homme qui a peu, peu de choses suffit.  
 Pour moi, que ne passionne une Rome impériale,  
 Mes goûts penchent plutôt, en de bien douces pentes,  
 Pour Tibur la tranquille et la molle Tarente.  
 L'expliquera bien mieux la fable que voici .

## DEUXIEME LIVRE DES EPITRES

### 1 . LETTRE A AUGUSTE.

*Dans cette longue épître qu'il adresse à l'empereur Auguste, une des dernières œuvres d'Horace probablement, le grand poète, après avoir glorifié le grand homme en préface, lui fait part de son opinion sur la valeur des œuvres contemporaines, ceci malgré la défiance ridicule de ses contemporains et de leur mauvais goût de surcroît. Il achève en faisant à nouveau l'éloge du grand homme, qui mérite l'admiration que lui voue ses sujets et le souffle épique des chants à sa gloire qu'ont écrit à son sujet un Varius ou un Virgile. Quant à lui, s'excusant de n'être qu'un poète plus modeste mais fervent qui connaît ses limites.*

*Cette lettre adressée à l'empereur valait, semble-t-il au traducteur, qu'on y adapte un rythme approprié. C'est pourquoi il choisit pour ce faire une succession de 7 vers, (chiffre sacré !) dont le dernier de 8 pieds suit les 6 alexandrins précédents.*

Alors que tu défends par les armes l'Empire,  
 Que tu te charges seul d'intérêts importants,  
 Que s'épurent les mœurs qui vont se redressant  
 Grâce aux nouvelles lois que tu as su produire,  
 Au bien-être public je nuirais fortement  
 Si je venais, César, trop longuement écrire  
 Et te faisais perdre ton temps.

Bacchus le vénérable et Castor et Pollux  
 Furent, après leurs exploits, tout comme Romulus,  
 Admis à partager les célestes demeures.  
 Ils ont civilisé, bien avant qu'ils ne meurent,  
 Les hommes, en mettant fin à leurs furieux combats,  
 Créant l'agriculture en de paisibles heures  
 Et fondant des villes ici-bas.

Avec peine, ils ont vu que la faveur publique  
 Sur laquelle ils comptaient n'approuva leurs pratiques.  
 Quoique sorti vainqueur de ses douze travaux  
 Après l'hydre de Lerne, Hercule dut bientôt  
 Apprendre avec dépit que, quelque soit la vie,  
 Il n'est qu'un seul moyen pour vaincre ce défaut :  
 La mort qui abat toute envie.

C'est que, par son éclat, tout génie a fait tort  
 Aux talents qui lui sont plus faibles dès l'abord. :  
 Quelle fête on fera quand il disparaîtra !  
 Pour toi c'est autre chose et tu es encor là !  
 Elevant tes autels, nous te tressons couronnes,  
 Te proclamons divin, clamons avec éclat :  
 « Grand comme toi, il n'est personne ! »

Si ce peuple latin fait preuve de sagesse,  
 Te plaçant seul plus haut que les rois et la Grèce,  
 Il n'a même justesse en autres jugements  
 Ni de même mesure en ses comportements :  
 Pour tout qui n'est pas mort, n'a fin de destinée,  
 Il n'a que du dégoût et unanimement  
 N'admire que choses passées.

Il attribue aux Muses et place au mont Albin  
 Le livre des pontifes, les lois des patriciens  
 Decemvirs, contre mal, qu'on dit « des Douze Tables »,  
 Les traités qu'ont conclu certains rois vénérables  
 A Gabies ou avec les rigides Sabins.  
 Et certains vieux recueils que tous trouvent admirables,  
 Œuvres poétiques d'anciens.

Sous prétexte qu'en Grèce, on trouve les ouvrages  
 Des anciens bien meilleurs, on doit trouver plus sages

De la même façon les vieux auteurs latins.  
 Proclamons donc-alors, je n'en dirai plus rien !-  
 Qu'olive est sans noyau, que noix n'a point de coque,  
 Que Romains mieux que Grecs sont lutteurs, musiciens,  
 Puisqu'ils dominent leur époque.

Si le temps rend meilleurs les vers comme le vin,  
 Je voudrais bien savoir l'âge qui lui convient  
 Pour qu'un écrit atteigne une valeur insigne,  
 Si, mort depuis cent ans, un écrivain est digne  
 D'être rangé parmi les modèles avérés  
 Ou ,traité en « moderne », en voir juger ses lignes  
 Indignes et donc à rejeter...

Evitons discussions ! Fixons une limite !  
 « Est ancien et, dès lors, estimé par l'élite,  
 « L'écrivain qui est mort depuis cent ans. -Eh quoi ?  
 « Où faut-il le placer s'il manque un an, un mois ?-  
 Ancien ? Ou bien est-il de ceux trop jeunes qu'on repousse ?  
 « Soit ! Est ancien celui à qui manque un bon mois,  
 « Même un an, pour un peu qu'on pousse... »

Je fais comme celui qui a la permission  
 D'ôter un crin puis l'autre à queue d'un canasson !  
 Ainsi j'ôte une année et puis une autre ensuite :  
 C'est sophisme pareil au tas de grains qui fuit  
 Et finit par ne plus être appelé un tas.  
 J'en conclu qu'on ne peut réserver de mérite  
 Qu'à ceux marqués par le trépas.

Ennius, cet autre Homère, aussi puissant que sage  
 Estime-t-on, ne sait où ses rêves de mage  
 Pythagoricien vont mener ses lecteurs.  
 Et Névius n'est-il pas semblable aux rédacteurs  
 Actuels, tellement mémoires en retiennent  
 Ses récits qu'on a du bien apprendre par cœur !  
 Tant est sacrée une œuvre ancienne !..

Discutant des valeurs de chacun, Pacuvius  
 Est premier pour son art, pour son âme Accius ;  
 On dit qu' Afrianus eut toge qu'eut pu prendre  
 Lui ayant convenu le poète Ménandre.  
 Cécilius est plus fort, Térence plus soigneux ;  
 Comme Epicharme, Plaute arrive à nous surprendre  
 Avant un dénouement heureux..

Voilà donc les auteurs, en la Rome impériale,  
 Dont on apprend par cœur les œuvres théâtrales :  
 Ils sont seuls que l'on tient pour poètes, depuis  
 Livius Andronicus jusqu'aux temps d'aujourd'hui.  
 Juste ou parfois tronquée est la vue populaire :  
 Préférant les anciens et reniant autrui,  
 Alors se trompe le vulgaire !

Quand il dit que leur langue a pris un coup de vieux,  
 Que leur style est plus dur, souvent peu rigoureux,  
 Il fait preuve de goût, ce goût que je partage.  
 De Livius, je ne veux détruire les adages,  
 Eux qu' Orbitius jadis fréquemment me dicta  
 Lorsque j'étais petit, durant mon écolage :  
 A coups de verge il les fixa !

Qu'on loue sa beauté, « pure et quasi parfaite »,  
 Alors j'en suis surpris. Car, si de ces tablettes  
 Se détachent une belle expression, quelques vers  
 Plus concis, mieux venus, tout l'ensemble se perd  
 En un fatras confus à tel point que moi-même  
 Je n'y vois la raison ; qu'on me dise à quoi sert  
 Alors qu'on vende ce poème ?

J'enrage à voir toujours critiquer sans raison  
 Quelque œuvre que ce soit simplement parce qu'on  
 La voit non sans beauté mais hélas trop récente !  
 Alors que, pour l'Ancien, on a l'âme indulgente  
 Et que, bien plus encore, on entend réclamer  
 Pour lui, non seulement écoute tolérante  
 Mais tant d'honneurs à lui donner !

Dans le safran, les fleurs, Atta lance ses fables ;  
 J'hésite à en juger de façon convenable.  
 Pour la plupart des vieux, je perd toute pudeur  
 A critiquer la pièce ayant eu comme acteurs,  
 Jadis, Roscius le sage ou bien ce noble Esope.  
 C'est qu'ils couronnent encor ce qui eut leur faveur  
 Ou bien craignent qu'ils n'en écopent

A recevoir l'avis de gens bien moins âgés,  
 A reconnaître ainsi qu'il leur faut oublier  
 Ce qu'on leur enseigna au moment où leur tête  
 N'avait barbe au menton. Il y a moins honnête :  
 Celui qui, de Numa, vante les chants saliens,  
 S'en prétend spécialiste unique et l'interprète :  
 Comme moi, il n'en connaît rien !

Mais, en réalité, il est moins l'enthousiaste  
 Partisan des géniaux disparus, de leur caste,  
 Que l'ennemi juré d'écrivains d'aujourd'hui :  
 C'est à nous qu'il s'en prend autant qu'à nos écrits.  
 Si les Grecs avaient eu autant d'antipathie  
 Pour le neuf que ceux-là, quels anciens qu'on relit  
 Auraient su demeurer en vie ?

Quand les guerres médiques ont été terminées,  
 Le Grec a cultivé les arts-billevesées ?-  
 Et, la fortune aidant, devint godelureau,  
 Admirant les athlètes, amateur de chevaux,  
 Aimant sculpture en marbre, en bronze ou en ivoire,  
 Fêtant le tragédien, le joueur de flûteau,  
 La peinture autant que l'histoire.

Il semble une fillette au pied de sa nourrice,  
 Qui, lasse des jouets qui faisaient ses délices,  
 Les laisse, alors qu'elle en pourrait jouir longtemps...  
 Comment croire nos goûts toujours sans changement ?  
 Voilà ce qu'en ces temps à la Grèce apportèrent,  
 En ses années de paix les siècles bienfaisants  
 Dans leur ambiance prospère.

Ce fut longtemps à Romme une joie, un plaisir  
 De se lever matin et sa porte entrouvrir  
 Pour donner aux clients des conseils judiciaires,  
 Ou prêter ses ducats de façon régulière,  
 D'écouter les aînés, d'enseigner aux cadets  
 A grandir leur fortune en correcte manière,  
 Si leurs passions ils réfrénaient.

Mais ce peuple changea dans les goûts qui l'attirent :  
 Il ne brûle aujourd'hui que de fureurs d'écrire :  
 Romains, de père en fils, s'en viennent au dîner  
 En récitant des vers, couronnés de lauriers.  
 Moi-même, plus menteur qu'un Parthe, certifie  
 Que des vers, j'ai fini d'en composer,  
 Quand chaque jour je versifie...

Dès que le soleil pointe, il me faut me lever ;  
 Je demande des plumes, et cassette et papier.  
 On ne guide un bateau si l'on ne sait conduire,  
 On ne saigne un patient quand on n'a su s'instruire  
 Des potions qu'au malade il convient de donner.  
 Partir vers l'inconnu, il pourrait nous en cuire :  
 Mieux vaut ne jamais s'y risquer !

La médecine est l'art que médecins assument ;  
 Et le forgeron forge en sonnant son enclume  
 Mais tous, sans exception, savants ou ignorants,  
 Nous composons des vers agrémentant nos chants :  
 C'est là notre marotte, sans doute une folie  
 Qui n'est pas sans valeur ; avec moi, conviens-en !  
 Ce n'est qu'avantage en la vie.

Tout à versifier, poète est rarement  
 Cupide : aimant la vie, il est peu regardant :  
 Pertes, fuite d'esclaves, incendie, il s'en fiche.  
 Il ne lèse associé ou pupille : il n'est chiche  
 Qu'à se nourrir de peu, de légumes et pain bis.  
 C'est un soldat peu sûr,, faible puisque trop riche,  
 Mal entraîné, ce qui est pis !

Pourtant, à la cité, conviens qu'il est utile :  
 Pour servir grands desseins, il n'est pas si futile :  
 Un poète façonne un langage hésitant  
 Que bredouille en bas âge un tout petit enfant.  
 Il n'a pour son oreille une phrase grossière,  
 Ses préceptes l'atteigne au cœur, le détournant  
 De l'envie et de la colère.

Son choix de beaux exemples appelle à belle action  
 Et renforce l'esprit de sa génération ;  
 Il console les vieux, malades, misérables.  
 Qui pourrait enseigner les hymnes admirables  
 A nos jeunes fillettes, à nos jeunes garçons,  
 S'il n'y avait poète et Muse favorable,  
 Pour lui inspirer leur chanson ?

Le chœur demande aux dieux de lui faire l'écoute  
 Et les implore afin que les averses gouttent.  
 Du poète provient les douces oraisons :  
 Des dangers redoutables, elles protégeront.  
 Tant aux dieux des enfers qu'à ceux de l'Elysée,  
 Pour obtenir la paix ou de riches moissons,  
 La poésie est dédiée.

Jadis, les paysans, laborieux et frugaux,  
 La récolte engrangée en fin de leurs travaux,  
 Comme ensemble ils avaient bataillé sans défaite,  
 Espérant, fatigués, voir la fin du labeur,  
 Offraient truie à la Terre, au Sylvain lait de traite,

Sacrifiant parmi les fleurs.

Ils consacraient du vin à l'autel de Génie,  
 Dieu qui connaît , lui seul, combien brève est la vie.  
 En ces fêtes, on créa les rythmes fescénnins,  
 Où les gens échangeaient bien des propos coquins ;  
 On acceptait l'injure, on la trouvait aimable.  
 Mais, devenant plus tard enragée, à la fin,  
 Celle-ci devint exécration.

La loi ne protégeait les honnêtes maisons.  
 Ceux qui étaient blessés par ces chants furibonds,  
 Parfois jusqu'au sang même, en déposèrent plainte ;  
 Même les gens indemnes y joignirent leurs craintes.  
 On fit donc une loi fixant un châtement  
 Punissant ces écrits de calomnieuse teinte  
 Dont se plaignaient les paysans.

Par crainte du bâton, les poètes en alarme  
 Se sont mis à écrire avec bien plus de charme.  
 La Grèce ayant conquis ses conquérants romains  
 Apporta les beaux-arts aux paysans latins.  
 Quoiqu'il subsiste encore, à la neuve élégance  
 Dut faire place alors l'ancien vers saturnien  
 Et sa hideuse violence.

Quoique tardivement, Rome au grec s'attacha ;

Après guerres puniques, en paix, elle chercha  
 Les moyens de tirer parti le plus facile  
 Des œuvres de Thespis, de Sophocle et d'Eschyle.  
 De nature portée au noble, au vigoureux,  
 Elle les fit passer sur scènes de la Ville  
 Avec un goût des plus heureux.

Elle a vraiment l'audace et le souffle tragique ;  
 Ignorante, elle y craint de paraître hérétique.  
 Quant à la comédie, empruntant ses sujets  
 Dans la réalité, on croit qu'elle pourrait  
 S'y donner moins de mal : mais c'est plus difficile  
 D'y plaire car on est moins tolérant, en fait,  
 Pour des sujets aussi futiles.

Vois les rôles que Plaute a créé : amoureux  
 Bien jeunes et dont les pères ont bourse ouvrant si peu ;  
 Il est un vrai bouffon, quand il fait la peinture  
 D'un louche entremetteur, fainéant sans allure.  
 Ah ! Qu'il est peu serré, cothurne ou brodequin  
 A ses pieds, parcourant d'une marche peu sûre  
 Les pontons en bois de sapin !

Le principal souci de tout être sensible,  
 Est-ce remplir son sac du plus d'écus possible  
 Et non pas que sa pièce ait du succès ou non ?  
 Poète dramatique, attends-tu que ton nom  
 Sur le char de la Gloire fragile s'affiche,

Toi qui perd connaissance, en voyant ce qu'en font  
Des spectateurs, quand ils s'en fichent ?

Mais, pour peu qu'à ton œuvre ils prêtent une attention,  
Tu te gonfles d'orgueil, retrouve prétention.  
Presque un rien, pour une âme avide de louanges,  
Suffit pour qu'il renaisse ou s'écroule en la fange !  
Amaigri par l'échec ? Engraissé d'un succès  
En rentrant au logis ? Non. Adieu ce mélange !  
Au théâtre, je ne me plais.

Un poète effrayé fuit, malgré son courage,  
Quand il voit la plupart des spectateurs en rage,  
Plèbe stupide, ignare et prête à s'empoigner  
Avec les spectateurs un peu plus éclairés.  
Car, pendant le spectacle, ils veulent qu'on leur baille  
Des ours et des boxeurs qu'ils osent réclamer :  
Telle est la passion des canailles.

Quant aux chevaliers même, il est vrai que, pour eux,  
Le plaisir vient souvent moins d'oreilles que d'yeux.  
En spectacle, il leur faut des joies vaines et changeantes :  
La tenture, quatre heurs, en resterait pendante,  
Quand défilent escadrons, légions de fantassins,  
Rois vaincus entravés, chars à la marche lente,  
Ivoires et bronzes des butins.

Si l'on pouvait revoir sur terre Démocrite,  
Il rirait bien de voir les regards qui s'excitent

A le vue de girafes ou d'un éléphant blanc.  
 Mais, plutôt que ces jeux, c'est la foule des gens  
 Qu'il fixerait, jugeant qu'il faut bien plus d'adresse  
 Pour séduire auditeur qu'intéresser au chant  
 D'une œuvre quelque sourde ânesse...

Quelle tirade peut étouffer, en effet,  
 Le bruit de nos théâtres ? A croire que forêt  
 De Garganus mugit ou les flots de Toscane  
 Moins que ne sont bruyants les bravos qui émanent  
 Du peuple, en découvrant richesse et ornements  
 Dont se pare un acteur sur scène, qui ahane  
 Des cris que personne n'entend !

« Qu'a-t-il dit ?-Rien du tout .-Alors, qu'applaudit-on ?-

« Sa robe violette : elle a si joli ton !

« A Tarente, je crois, fut teinte cette laine. »...

Ne m'accuse donc pas de malveillance ou haine,  
 Si, pour certains ouvrages où d'autres ont excellé,  
 Je n'ai que peu d'estime et sais qu'œuvre de scène,  
 Je n'ai voulu en composer.

Je trouve qu'un auteur me donne, sans nulle aide,  
 L'impression de marcher sur une corde raide,  
 Lui qui, avec des fruits de l'imagination,  
 Me tourmente ou me calme, excite mes passions,  
 Me faisant vivre ainsi, comme une magicienne

Pourrait m'y transporter avec quelque potion,  
En passant de Thèbes à Athènes...

Voyons d'autres poètes, aimant mieux s'adresser  
En privé au lecteur, plutôt que s'exposer  
Au dédain, au mépris d'auditeurs de spectacles !  
Prête attention à ces poètes, à ce cénacle !  
On trouvera leurs livres au temple d'Apollon :  
Ils prendront un essor nouveau vers le pinacle  
Des pics boisés de l'Hélicon.

Je vais ici couper mes propres pieds de vigne !  
Oui, nous autres poètes-et de manière insigne-  
On se lèse soi-même : ainsi, nous t'apportons  
Nos œuvres au moment même où tu es sous pression,  
Si , sur nos vers, s'exprime une critique amie,  
Nous sentons-nous blessés et même nous allons  
Les répéter sans qu'on nous prie !

Nul ne saisit le mal que le poète a pris  
Pour tisser un poème ; il en est bien marri.  
Nous vivons dans l'espoir d'avoir un jour la chance  
D'avoir pu te toucher et que ta bienveillance,  
Apprenant que nous sommes en train de composer,  
Viene à nous enrichir, pour faire en ta présence  
D'autres vers pour te célébrer.

Il est bien délicat de choisir pour ton temple

Les gardiens qui sauront, au mieux, fêter les amples  
 Mérites que tu tiens de tes guerres et tes lois.  
 Qu'à mauvais artisans ne s'arrête ton choix !  
 Parlerai-je du goût qu'eut le grand Alexandre  
 Pour Chéribus, couvert des philippes qu'un roi  
 Lui payait pour peu en attendre ?

Vraiment royaux les prix que rapportaient ces vers  
 Informes, mal bâtis ! Comme l'encre se perd  
 Parfois aux doigts des mains, y laissant quelques marques,  
 De mauvais vers aussi salissent d'un monarque  
 Les plus belles actions. Dire qu'un même roi  
 Payant cher ce raté, sans aucune remarque,  
 Aimant tant les arts de surcroît !

Ses décrets défendirent à tout autre qu'Appelle  
 Ou Lycippe, un sculpteur, de faire une fidèle  
 Image d'Alexandre. Si quelqu'un demandait,  
 A ce prince d'un goût si sûr pour le portrait,  
 De juger quelque livre ou goûter poésie,  
 On eut juré d'avoir affaire à un épais  
 Lourdaud venu de Béotie...

Au contraire, pour vous, qu'aurait-on fait de plus  
 Que César ne le fit, chers Virgile et Varius ?  
 S'il vous récompensa de son mieux, en échange,  
 Vous le lui rendiez bien en chantant ses louanges.  
 Le bronze peut-il mieux fixer les traits des grands

Qu'un poète en ses vers en louant sans mélange  
Leur esprit et leurs sentiments ?

Plutôt que m'attacher aux œuvres familières,  
C'est chanter tes exploits beaucoup moins terre-à-terre  
Que j'aurais préféré : terres, fleuves conquis,  
Monts couverts de forêts, barbares asservis,  
Du temple de Janus la porte enfin fermée,  
Car, dans le monde entier, les combats sont finis :  
La paix nous est enfin donnée !

Les Parthes y trembleraient devant Rome et César,  
Si mes désirs haussaient mes talents et mon art...  
Mais ta grandeur ne peut agréer un poème  
Où mes forces s'épuisent à cette tâche extrême...  
Qui veut se pavanner en des vers élégants,  
Par un style indiscret importunerait même  
Ceux qu'on aime et vénère tant.

Je ne saurais goûter de fatigants hommages ;  
Je ne tiens pas à voir enlaidir mon visage  
En figures de cire ou me voir célébrer  
Par de médiocres vers, ni rougir à goûter  
Des cadeaux prétentieux qu'on viendrait à me faire.  
Qu'avec encens, parfums et poivres du quartier  
Qui les vend emballés dans d'ineptes papiers,  
Mon œuvre trône avec son père !...

## 2. LETTRE A JULIUS FLORUS .

*Cette lettre date vraisemblablement des dernières années d'Horace. On lui donne une date voisine de -12. Julius Florus, qui avait suivi Tibère en Orient, attendait d'Horace qu'il lui envoie des odes qu'il lui avait promises. Mais Horace n'a plus l'âme à cela et est devenu plus philosophe. Il s'excuse d'avoir changé d'idées et fera, dans cette lettre, étalage de ses propos stoïciens, qui l'occupent d'avantage.*

Florus, fidèle ami du noble et bon Tibère,  
 Suppose qu'on te vende un esclave venu  
 De Gabie ou Tibur, qu'un marchand convenu  
 Te dise : »Il est bien fait de partout et pubère ;

« Pour huit mille sesterces, il est à toi demain.  
 « C'est chez moi qu'il naquit : je l'ai fait ,de mes mains,  
 « Rendu propres aux travaux de diverses natures.  
 « Il a des auteurs grecs aussi quelques teintures.

« C'est noble argile, dont on fait ce qu'on voudra.  
 « Gentiment mais sans art, il chantonne au repas.  
 « Pour sûr, il n'en faut trop promettre : à trop en dire,  
 « On douterait du vrai : ce n'en serait que pire :

« A trop louer un bien, n'en pourrait-on penser  
 « Que l'on cherche au plus vite à s'en débarrasser ?  
 « Non : pour moi, rien ne presse et, si je ne suis riche,  
 « Ce que j'ai est à moi et je n'en suis pas chiche.

« Où trouver un marchand d'esclaves qui pourrait  
 « T'offrir des conditions telles que je te fais ?  
 « Et quelque autre amateur aurait bien de la peine  
 « D'obtenir à ce prix de moi pareille aubaine !

« Un seul jour, il faillit et, par peur du fouet,  
 « J'ai vu, dans l'escalier, qu'alors il se cachait.  
 « Achète-le ! Je vois, qu'à part cette anicroche,  
 « On ne peut, à l'enfant, faire d'autre reproche. »

Parlant ainsi, je crois, cher Florus, qu'un marchand  
 Serait bien assurer de capter ton argent,  
 Sans craindre que, plus tard, tu regrettes ta mise,  
 Connaissant les défauts qu'avait la marchandise.

Craindrais-tu tel achat ? Et voici que, sur moi,  
 Tu exerces poursuite et fais procès sans droit !  
 Ne t'avais-je pas dit, quand tu partais en Grèce,  
 Que j'étais à présent champion de la paresse,

Que, pour ce qui était de tout mondain devoir,  
 J'étais presque manchot ? Je voulais, pour plus tard,  
 Eviter tes reproches et d'autres avatars,  
 Si de moi tu n'avais reçu d'œuvres lyriques.  
 Pourquoi te plains-tu donc que je ne m'y applique ?

De Lucullus, dit-on, après bien des efforts,  
 Un soldat réunit en sa bourse un trésor ;  
 De nuit, quand il ronflait, voici qu'on le lui vole  
 Jusqu'à son dernier sou. Il devint, ma parole,  
 Un vrai loup enragé, quand il se réveilla.  
 Il s'en voulait à lui autant qu'aux scélérats.

Le jeûne ayant rendu ses dents plus cannibales,  
 Il chassa, paraît-il, seul, la garde royale  
 Défendant un fortin puissamment retranché  
 Et qui était aussi bien approvisionné.

On apprend son exploit. On le fête. On lui verse  
 En prime un revenu de vingt mille sesterces.  
 Le général voulait, presque au même moment,  
 Je ne sais plus quel fort à prendre absolument.

Il fait mander le gars, lui propose la tâche,  
 Et pactole en surplus qui, du dernier des lâches,  
 Réveillerait l'ardeur : »Mon brave, cours-y donc  
 « Où ta force t'appelle ! Et sache que mes dons  
 « Ne seront en ce cas moindre que ton mérite .

« Pourquoi tarder encor ? ». Mais le rustique hoplite,  
 Fin matois, répondit : » S'il se trouve un soldat  
 « Qui perdit son gousset, envoie-le donc là-bas ! »

Par chance, je suis né, j'ai grandi dans la Ville.  
 Etudiant, j'exécrais les colères d'Achille,  
 Le tort qu'il fit aux Grecs. Puis, l'amabilité  
 D'Athènes me rendit habile à distinguer  
 La droite de la courbe et choisir pour amie  
 La vérité au parc de son Académie.

Mais, de ce doux séjour, la dureté des temps  
 Et sa guerre civile aussi me priva tant  
 Qu'elle me fit soldat dans une armée injuste,  
 Qui ne devait tenir contre le bras d'Auguste.  
 Du combat de Philippes, on sortait abattu :

Bras coupés, je gisais à terre, ayant perdu  
 La terre et ma maison, fortune paternelle.  
 La pauvreté alors me redonna des ailes,  
 Me poussa, audacieux, à composer des vers.  
 Dans l'aisance aujourd'hui, est-il tonique amer  
 Qui m'en pourrait freiner, si, au besoin d'écrire,

Je n'opposais langueur qui ne se peut décrire ?  
 Bon ! A chacun ses goûts , qui ne sont pas les mêmes :  
 La poésie lyrique est celle que tu aimes,  
 Un autre aime les iambes ou, comme fait Brion,  
 La satire et le fiel jailli de ses façons.

Vous me faites penser au choix de trois convives,  
 Préférant d'autres plats que ceux qu'on leur délivre.  
 Tu détestes celui que réclame un second ;  
 Les deux autres, pour ceux qui te sembleraient bons,  
 Les repoussent, chacun les trouvant trop acides...  
 Que servir en ce cas ? Autre chose me bride :

Versifier à Rome au milieu des tracas ?  
 Vraiment, le crois-tu donc capable, dans mon cas ?  
 En justice, un premier attend mon témoignage,  
 Quand un autre me presse à venir, sans ambages,  
 L'écouter lire un livre à peine composé.

Un autre, au Quirinal, est souffrant, alité ;  
 Un autre, à l'Aventin, souhaite ma visite.  
 Je me dois à tous deux. Et, comme ils y habitent,  
 Tu vois tout le chemin qu'il me faut parcourir !

Facile, diras-tu : on y peut réfléchir  
 A l'aise en parcourant des rues aussi désertes !  
 Ah oui ? Un artisan s'encourt, la bouche ouverte,  
 Avec mule et porteurs ; et là, se dresse en l'air  
 Une grue élevant pierres de taille ou fers.

Voici qu'un lourd chariot croise des funérailles ;  
 Puis un chien enragé s'encourt, où que tu ailles,  
 Quand, par d'autres chemins, c'est un cochon crasseux  
 Qui fonce sur un autre ! Ah, que sont harmonieux  
 Les vers que l'on médite en telles circonstances !  
 Non, non. Chaque poète a bien des préférences  
 Pour la campagne calme et fuit chaque cité.

Il vénère Bacchus depuis l'antiquité,  
 Ce grand dieu qui préfère et le sommeil et l'ombre.  
 Alors, dans ce vacarme éternel qui ne sombre  
 Ni de jour, ni de nuit, pourrais-je retrouver

La trace des poètes et, mieux, les égaler ?

Un homme de talent, qui fréquentait Athènes,  
 Y travailla sept ans, y vieillissant sans peine  
 Dans la méditation et la lecture aussi,  
 Normalement, il sort, plus muet, de chez lui  
 Qu'une statue en marbre. Et son air fait bien rire  
 Les passants qu'il rencontre. Ah ! Me vois-tu écrire  
 Des poèmes lyriques en décontraction,  
 Quand le monde romain est plein d'agitation ?

On racontait qu'à Rome, il y avait deux frères :  
 Un juge, un avocat, qui se louaient naguère :  
 Son frère ? Un nouveau Gracque, en disait l'avocat.  
 L'autre trouvait le sien un Mucius Scévola !  
 Les poètes, à leur tour, se louent en leur langage :  
 Ne sont-ils aussi fous en leurs précieux hommages ?

Je fais des odes ; un autre élégies à gogo.  
 O merveille ! Les Muses ont ciselé ces mots !  
 Regarde-nous de près ! Admire notre allure  
 Et nos airs importants qui, de science sûre,  
 Savent qu'au Palatin, bibliothèque est là  
 Où nos oeuvres pourront trouver places de choix.

Puis, si tu as le temps, suis-nous donc à distance,  
 Nous entendant à deux couronner nos prestances :  
 C'est un assaut de prix : en lourds gladiateurs,  
 Chacun s'en prend à l'autre en des termes frondeurs  
 Et longtemps le duel se pourrait bien poursuivre,  
 Si l'heure du dîner n'était là pour s'ensuivre.

Lorsque nous nous quittons, j'ai de l'Alcée en moi !  
 N'est-il pas Callimaque, ainsi que je le crois ?  
 S'il veut plus, c'est Mimnerme alors que j'y verrais :  
 C'était bien ce surnom, je crois qu'il espérait !

Lorsque, par mes écrits, j'essayais d'avantage,  
 En louant le public, d'obtenir ses suffrages,  
 J'acceptais tous ennuis qui pourraient apaiser  
 La race des poètes irritables ou blessés.

Aujourd'hui que, des vers, j'ai perdu l'habitude  
 Et que, plein de bon sens, je retrouve quiétude,  
 Je puis, sans rien risquer, mes oreilles boucher,  
 Que naguère j'ouvrais pour leurs œuvres écouter.

D'un mauvais rimailleur, bien souvent l'on se gausse  
 Mais lui est très heureux de tout ce qu'il compose..  
 Alors, sans qu'on l'en prie, il fait, si l'on se tait,  
 L'éloge de tout vers dont le goût lui venait.

L'auteur qui, dans les règles en veut faire une oeuverette  
 Doit relire, en censeur impartial, ses tablettes.  
 Tous les morceaux manquant d'art, de force ou d'éclat,  
 Qui ne méritent pas qu'ils aient été mis bas,  
 Quoique non publiés, comme en un sanctuaire,  
 Il les devra chasser, même s'ils résistèrent..

Alors, pour ses lecteurs, il ira déterrer  
 De vieux termes longtemps dans l'oubli demeurés..  
 Employés par Caton ou Céthégus naguère,

Ces mots anciens pourront renaître à la lumière.

Ah ! Qu'aujourd'hui la rouille a bien trop déformé  
 Ces termes savoureux trop vite abandonnés !  
 Et puis, tels mots nouveaux adoptés par l'usage,  
 Il les illustrera pour qu'un tel éclairage  
 Leur apporte vigueur comme limpidité  
 D'une eau pure. Et ceux-ci, à ce point adopté  
 S'en viendront enrichir notre langue latine.

Puis il élaguera les phrases anodines,  
 Sagement polira les trop rudes au toucher,  
 Gonflera le trop faible et, semblant s'en jouer,  
 S'y mettra cependant vraiment à la torture,  
 Comme un danseur mimant la vie en la nature  
 D'un rustique Cyclope ou Satyre enjoué.

Etre écrivain sans art me semble plus aisé  
 A vivre, -à condition qu'on aime ou qu'on ignore

Ses défauts-qu'être artiste en voyant qu'on abhorre  
 Une faute de goût qui faillit voir le jour.

En Argos, il était un grand homme, toujours  
 Coutumier de s'asseoir dans un théâtre vide,  
 D'applaudir des acteurs fictifs, sans qu'il y bride  
 Son imagination qui les faisait ouïr.

C'était pourtant un homme aimant toujours remplir  
 Tous ses devoirs sociaux : bon voisin, hôte aimable,  
 Epoux attentionné, d'un esclave capable  
 De pardonner l'erreur, de ne perdre raison  
 Pour un cachet trop vite ôté d'un carafon,  
 D'éviter le rocher saillant d'une herbe verte  
 Ou de tomber, distrait, dans la citerne ouverte.

Voici que ses parents s'emploient à le soigner :  
 Sa manie ? Il la faut guérir et extirper !  
 Ce qu'il dut absorber, c'est un pur ellébore .  
 « Par Pollux, mes amis, que vouliez-vous encore ?  
 « Est-ce ma mort ou quoi ? Vous ne m'avez sauvé :  
 D'un plaisir seulement vous m'avez séparé !  
 Sans doute était-ce erreur mais elle m'était chère. »

Peut-être ce qui est bien utile vraiment,  
 C'est cultiver sagesse, avec renoncement  
 Aux fadaïses encombrant trop souvent le passage.  
 Laissons donc aux enfants les jouets de leur âge !  
 Ne cherchons plus de mots à marier au latin !  
 Ne courons plus après et apprenons enfin  
 De mesurer à fond le rythme de la vie !

Méditant silencieux, je bride mes envies.  
 Et me dis : » Quand ta soif, tu ne l'apaises en vain,  
 « Tu t'en vas à coup sûr consulter médecin..  
 « Quand gonflent tes désirs autant que tes richesses,  
 « N'en savoir l'avouer, c'est cela qui t'opprime. »

Si, pour guérir un mal, on t'avait indiqué  
 Quelque herbe, fleur, racine apte à te soulager,  
 Mais que tu t'aperçois que c'est inefficace,  
 Tu n'en userais plus. . Voici que, dans la masse,  
 On prétend qu'en donnant la fortune à certains,  
 Les dieux le font moins sots, moins méchants, plus humains.

Mais tu constateras que c'est un faux adage  
 Et qu'en étant plus riche, on n'en est pas plus sage.  
 Et tu consultes encor les mêmes faux-savants ?

Si l'on pouvait donner sagesse en même temps  
 Que la cupidité, la crainte en diminue.  
 Sans doute craindrais-tu de voir que, sous la nue,  
 Et sur terre vit humain plus cupide que toi...

Si commerce et argent donne au bien propre un droit,  
 Si « l'usage vaut titre », aux dires des juristes,  
 Sur champ qui te nourrit, dirai-je qu'il existe  
 Droit de propriété pour toi ? Que le fermier  
 D'Orbius, en travaillant terrain qui donne blé  
 Que tu consommeras, te crois-tu donc son maître ?

En échangeant tes sous contre des biens, peut-être  
 Que fruits, œufs ou poulet, raisin, tonneau de vin  
 Te font, en quelque sorte, un proprio terrien  
 D'un sol qui vaut peut-être un million de sesterces ?

Qu'importe si l'achat vient de sommes diverses,  
 Acquis jadis ou non, en parts, en une fois.  
 Près d'Aricle ou Véies, avoir sur terre un droit,  
 C'est acheter ainsi légumes, quoi qu'on pense  
 Et bois pour se chauffer qu'en nuit froide on dépense.

Mais on se croit toujours possesseur d'un terrain  
 Qui, afin d'éviter litiges entre voisins,  
 Va jusqu'aux peupliers plantés sur la limite.  
 Comme si possession est un titre qu'on cite  
 Pour un bien qu'à toute heure on peut, par donation,  
 Vente, achat, violence, alors changer de nom.

Dès lors, puisqu'on ne peut prétendre que personne  
 Ne jouira toujours d'un bien que l'on nous donne,  
 Que, comme flots des mers, changent les héritiers,  
 Que sert de posséder, villes, vastes greniers,  
 Joindre prés de Calabre à ceux de Lucanie,  
 Quand la déesse Mort ne sait être fléchie  
 Et que, petite ou grande, elle fais sa moisson ?

Il y a, on le sait, nombre de gens qui n'ont  
 Ni marbres, ni brillants, tanagras ou ivoires,  
 Trésors d'argenterie, tissus de pourpre ou moires.  
 J'en connais un qui n'a d'envie à ce sujet.

De deux frères, un premier se dit qu'il flânerait,  
 Préférant jeux, parfums, aux beaux jardins d'Hérode.  
 L'autre, riche pourtant, s'impose d'autres codes :  
 Travail d'aube à la nuit, défrichage des champs.  
 Les broussailles à brûler ne lui laissent de temps.

Si différents pourquoi ? Seul le sait le Génie,  
 Compagnon de chacun, qui gouverne nos vies.  
 Il change le visage, ou bien triste ou bien gai,  
 Meurt avec lui tout comme il a su qu'il naissait.

Pour mes propres besoins, je puise en ma fortune.  
 Peu me chaut de savoir si cela importune  
 Mon futur héritier quand il constatera  
 Que mon bien n'a grandi. Pourtant, qui me dira  
 En quoi le débauché diffère tant d'un homme  
 Qui croque dans la vie ainsi qu'en une pomme ?

Cet avare, de qui sait tout juste épargner  
 Diffère-t-il d'un fou dissipant sans compter  
 Son avoir, de celui qui sans regret dépense  
 Juste ce qui lui faut, sans qu'il ne trouve offense  
 A voir que, de ses biens, rien n'y pourra grandir ?

De vos enfants, plutôt, imitez les plaisirs !  
 Aux fêtes de Cinq Jours, en vacances, ils se hâtent :  
 Aussi courtes soient-elles, elles sont douces dates.  
 Puisse la pauvreté n'entrer dans ma maison !

Qu'il soit grand ou petit l'esquif où nous voguons,  
 Nous n'en ferons pas moins pour autant le voyage.  
 L'Aquilon bienvenu peut n'être en nos bagages,  
 Du moins contre l'Auster n'aurons-nous à lutter.

Au vu de la fortune, esprit, vertu, santé,  
 Nous sommes des derniers des premières rangées  
 Mais, face au dernier rang, la nôtre est avancée.  
 Soit ! Aux biens matériels, tu ne sembles attaché.  
 Mais de même t'es-tu corrigé d'autres vices ?

T'es-tu débarrassé des ambitions factices,  
 Des colères en ton cœur, des craintes de la mort ?  
 Songes, terreurs magiques, ou bien jeteurs de sort,  
 Nocturnes revenants, miracles en Thessalie,

Oses-tu te moquer de ces sorcelleries ?  
 Sans te plaindre, vois-tu tes ans s'additionner ?  
 A tes amis, sais-tu pardonner volontiers ?  
 As-tu plus de douceur quand pointe la vieillesse ?

Que sert-il d'arracher un chardon, quand on laisse  
 Les autres te piquer ? Si faiblit ta vertu,  
 Cède ta place à ceux qui en sont mieux pourvus !  
 Tu as bu et mangé. A rester trop à table,  
 Les jeunes, en se moquant, te trouveront minable.  
 Pars avant qu'on te chasse et n'en attend plus rien :  
 Ces jeux conviennent mieux à leur âge qu'au tien !

**FIN DU LIVRE 2 DES EPITRES**

## L'ART POETIQUE

*Boileau, durant le Grand Siècle français de Louis XIV, Piron et sa Métromanie au siècle suivant et, après eux, Verlaine, poète parnassien pourtant, qui, de proche en proche jusqu'à Mallarmé, allait bousculer la prosodie classique française et ouvrir la porte aux libertés prosodiques actuelles, tous ces grands poètes ont cherché à enseigner leur vision de l'art poétique. Ils prennent la suite de ce lointain Horace qui, à la fin de sa vie, dans sa lettre aux jeunes Pison, voulant se lancer dans l'écriture, va leur donner des conseils sur la façon d'atteindre des sommets dans l'art qu'il affectionne*

### EPITRE AUX PISONS

Imaginez qu'un peintre ait eu l'idée  
 D'unir à tête humaine un col équin,  
 Couvrir son corps de plumes bigarrées  
 Ou d'achever un buste féminin  
 Par une queue horrible de requin !

Ne pourriez-vous, mes amis, ne point rire  
 A voir cela ? Ces traits figuratifs  
 Sont comme un livre étalant les délires  
 Frappant en rêve un esprit maladif :  
 De tête aux pieds, rien de compréhensif !

Mais, direz-vous, les peintres, les poètes  
 Gardent toujours de droit de tout oser !  
 Nous réclamons ces droits, je le répète,  
 Autant pour nous qu'aux autres façonniers :  
 Mais... Que douceur joigne brutalité !...

Voit-on serpent s'unir à troupe ailée ?  
 Tigres mêlés au monde des moutons ?  
 On joint d'abord, en prometteuse entrée,  
 Quelques draps pourpres étalés dans le fond,  
 Autel divin, bois sacré, c'est selon.

Ou rieu qui court en riantes prairies,  
 Rhin, arc-en-ciel:: tout ça est déplacé!  
 Peins un cyprès ! Mais celui qui t'en prie  
 Voit son esquif par la mer emporté  
 Et perd espoir de ne s'y point noyer...

Entreprands-tu de tourner une amphore ?  
 Comment la roue a-t-elle façonné  
 Juste une cruche et moins peut-être encore ?  
 Bref, qu'un sujet que tu veux détailler  
 Soit homogène et d'un simple énoncé !

Pison et vous, ses fils, nous les poètes,  
 Sommes souvent trompés par l'air du bien.  
 A trop chercher concision dans sa tête,  
 Et précision, c'est obscur qu'on devient :  
 Toute élégance alors ne sert à rien.

On perd sa force à rêver de sublime ;  
 Le souffle s'est en enflure changé.  
 Il rampe à terre et redoute l'abîme  
 Celui qui est bien trop préoccupé  
 De s'assurer contre tous les dangers.

A trop user de détails hors-nature  
 Dans un sujet qu'on veut original,  
 On met dauphin dans les bois, dans l'eau pure  
 Le sanglier ; puis tout devient bancal ;  
 A fuir l'ennui, on tombe encor plus mal !

Près de l'école Emilienne, y exerce  
 Un statuaire habile et fin sculpteur  
 D'ongles de mains, donnant bien des souplesses

Aux longs cheveux de ses gladiateurs ;  
Mais sa sculpture y perd toute grandeur.

Ainsi, pour moi, de la même manière,  
Je ne voudrais agir en écrivant :  
Beaux cheveux noirs, grands yeux, allure fière  
Mais nez tordu ! Aurais-je mon content  
Au point d'aimer un pareil artisan ?

Vous, écrivains, choisissez la matière  
Proportionnée à vos capacités !  
Estimez bien longtemps le poids des pierres  
Que vos épaules en devront supporter  
Ou ne pourront jusqu'au bout transporter !

Si vous trouvez à votre convenance  
Un bon sujet taillé pour vos moyens,  
Ne craignez point qu'il cache une carence !  
Mais vous naîtra quelque clarté qui vient  
Normalement, quand l'ordre en est atteint.

L'ordre est vertu qui dispense ce charme  
-Ou bien alors me serais-je trompé ?-  
Qui, dès l'abord, met l'oreille en alarme  
Pour l'essentiel, en laissant à côté  
Bien des détails que l'on peut différer.

Car s'attacher à quelque forte idée,  
 En négliger d'autres de moindre prix,  
 C'est ce qu'il faut pour que soit assurée  
 La rédaction d'un poème entrepris  
 Et qu'il en soit, de ce fait, réussi.

Pour arranger des mots dans une phrase,  
 Il vous faut être attentifs, minutieux.  
 L'habile union de ses termes de base  
 Peut réussir à donner à nos yeux  
 Ces nouveautés qui les rendent heureux.

Il pourrait bien s'avérer nécessaire  
 De façonner mêmes signes nouveaux  
 Pour des idées inconnues naguère ;  
 Et même aller jusqu'à créer des mots  
 Que Céthégus le Vieux ne sut plus tôt.

A condition d'user avec réserve  
 De mots nouveaux qui ne prendront crédit  
 Que s'ils sont nés du grec et qu'on s'en serve  
 Pour évoquer des concepts inédits  
 Qui ne sauraient être autrement décrits.

Pourquoi vouloir refuser à Virgile

Les droits qu'à Plaute on avait accordés ?  
 Cécilius était-il plus habile  
 Que Varius ? Et pourquoi contester  
 Ce que moi-même ai-je encore inventé ?

Caton, Ennius ont enrichi de même  
 Notre langage en des termes si beaux !  
 Il fut toujours possible que l'on sème  
 Des mots témoins des âges ancestraux ;  
 Ce le sera plus tard en temps nouveaux.

La for<sup>^</sup>t change au temps que l'an décline ;  
 Tombent les feuilles avant le renouveau.  
 Tels jeunes gens, nouveaux mots s'agglutinent  
 Quand l'expression des anciens fait défaut,  
 Puis trouvent force et s'imposent plus beaux.

De même ainsi, poètes en leurs délires  
 Seront demain condamnés à mourir.  
 Creusant des ports, protégeons nos navires  
 Des vents furieux, suite aux royaux désirs ?  
 Ces œuvres-là iront aussi périr !

Que de marais, depuis longtemps stériles,  
 Sans plus d'esquifs, sont livrés aux labours :  
 Ils portent fruits désormais pour les villes.  
 Des fleuves aussi se détournent les cours,  
 Pour qu'en cultures ils ne fassent détours...

Ces œuvres-là ne sont pas éternelles :  
 De tels travaux disparaîtront plus tard  
 Les nôtres alors seraient-elles immortelles ?  
 Les mots non plus ne garderont leurs fards ;  
 Sans plus d'éclat, leur usage repart.

Certains d'entre eux pourraient réapparaître,  
 Quand aujourd'hui ils avaient disparus.  
 Nombreux sont ceux qu'on verra disparaître,  
 Qui, à présent, sont de tous reconnus :  
 Langue et usage en sont maîtres absolus !

Exploits royaux ou douleurs de la guerre,  
 Ce fut en vers qu'on les put mieux chanter.  
 Lesquels choisir ? Demandons à Homère  
 Le choix qu'il fit et nous l'a démontré ;  
 Nous pouvons bien, depuis, être fixés.

Pour exprimer quelque plainte funèbre,  
 Un ex-voto, souvent est employé  
 Un beau distique : il en est de célèbres.  
 L'iambe, Archiloque en fut l'auteur premier,  
 Pour que fureur y puisse s'exprimer.

Il a nourri depuis la comédie  
 Et les tragiques aussi en ses accents.  
 Leurs dialogues y trouvent plus de vie,  
 En s'y pliant plus naturellement ;  
 Les bruits de foules y sont moins dominants.

La Muse a donc confié à la lyre  
 Soit de chanter les dieux et leurs enfants,  
 Coursiers vainqueurs, athlètes qu'on admire,  
 Jeux de l'amour chez les adolescents,  
 Aussi le vin qui nous rend délirants.

Si je ne sais user, dans mes oeuverettes,  
 De prosodie évoquée en ce lieu,  
 Pourrais-je encor me prétendre poète ?  
 Sans l'étudier, irais-je trouver mieux  
 De l'ignorer, faute d'en être honteux ?

Il ne faut pas user du vers tragique  
 Pour comédies et sujets amusants  
 Et, de Thieste, un festin ne s'explique  
 En vers légers, car il serait choquant  
 De l'évoquer sans cothurne seyant...

Chaque sujet se doit, par sa nature,  
 De s'exprimer en ton qui lui convient.  
 Parfois comique hausse sa tessiture :  
 Chréèmes furieux force la voix, s'il vient  
 A gourmander son fils en son maintien.

Souvent aussi, un tragique s'exprime  
 Dans la douleur en propos familiers :  
 Pélé, Thélèphe, exilés anonymes,  
 Pour que leurs plaintes aillent mieux nous toucher,  
 Renoncent alors aux termes ampoulés.

Ne suffit point qu'une œuvre soit jolie :  
 Elle doit plaire aux âmes d'auditeurs.  
 Les hommes rient s'ils voient que d'autres rient,  
 Pleurent aussi à la vue d'autres pleurs.  
 Verse les tiens, si tu veux voir les leurs !

Tèlephe ou toi, Pélée, à tes misères  
 Je compatis, bien sûr, mais seulement  
 Si tu joues bien ; sinon, bien au contraire,  
 Si tu tiens mal ton rôle , évidemment,  
 Je dormirai ou rirai justement.

Que mots s'unissent aux aspects du visage :  
 Des accents tristes aux moments d'affliction,  
 Les menaçants avec des flots de rage,  
 Dans la gaieté, moqueuses allusions,  
 Aux heures graves, un air de componction.

Nature est faite ainsi, pour qu'en nous-même,  
 Aux sentiments divers nous nous prêtions :  
 Elle nous pousse à l'ire ou joie suprême ;  
 Dans le chagrin se dissout nos passions ;  
 C'est en parlant qu'on en donne illusion.

Si, de l'acteur, l'aspect et le langage  
 Entre eux détonnent, on peut être assuré  
 Qu'un spectateur, de haut ou bas étage,  
 Un patricien, plébéien, chevalier,  
 Eclatera de rire en sa gaieté.

Héros et dieux n'on pas même langage ;  
 Un jouvenceau, tout frémissant d'ardeur,  
 Est différent d'un vieux perclus par l'âge ;  
 Dame importante et nounou au grand cœur  
 N'énoncent pas mots d'égale valeur.

Un paysan, fier de son champs fétide,  
 Vit autrement qu'un marchand voyageur ;  
 Un homme issu d'Assyrie ou Colchide,  
 Ou bien d'Argos, ou de Thèbes, ou d'ailleurs,  
 Tient des propos divers, s'il est acteur.

La Tradition, suivez-la, chers poètes !  
 Si vous créez caractères spéciaux,  
 Qu'ils soient d'accord avec ce que vous faites  
 De leurs états ! Qu'errante soit Io,  
 Oreste sombre et gémissante Ino !

Vous maintiendrez Médée impitoyable.  
 Quant à Achille, emporté, glorieux,  
 Sa volonté demeure inexorable,  
 Se rebellant contre les lois, les dieux,  
 Ne demandant rien qu'aux armes en tous lieux.

Oseriez-vous nouvelle mise en scène,  
 Vous sentant forts d'y mettre acteur nouveau ?  
 Que jusqu'au bout demeurent homogènes  
 Son caractère affiché, ses propos  
 Semblables à ceux qui lui collent à la peau !

Savoir donner vie individuelle  
 A ce qui n'est que sentiments abstraits  
 N'est point facile. On se fait part plus belle  
 En travaillant de l'Iliade un sujet  
 Que d'en traiter un que nul ne connaît.

Car matériaux anciens, usés par l'âge,  
 Vous deviendront sujet original,  
 Quand on lui donne un tout nouveau visage  
 Sans s'attarder en un rappel banal,  
 Respectueux d'un mot-à-mot bancal.

N'entamez pas, comme le fit Homère :  
 « Je chanterai de Priam le destin... » :  
 Comment tenir cette promesse fière,  
 Si la montagne, annoncée au buccin,  
 Vient accoucher d'un souriceau mesquin ?

Mieux vaut l'auteur qui, sans forfanterie,  
 Commencera : » Muse, chante un héros  
 « Qui, quand brûla Troie en sa guerre honnie,  
 « Abandonnant ceux qui furent rivaux,  
 « Vit d'autres hommes en des pays nouveaux. »

Lui, sa fumée n'étouffera sa flamme  
 Et la lumière alors en jaillira.  
 Apparaîtront les beautés qu'il proclame :

Tel un Cyclope, ou Charybde ou Scylla.,  
A Méléagre il ne remonte pas.

Dans un récit de la guerre Troyenne,  
On ne revient jusqu'aux œufs de Lédà !  
Au dénouement, il vole et il entraîne  
Un auditeur jusqu'au cœur du combat,  
En négligeant ce qui manque d'éclat.

Ses créations, tant il les imagine,  
Mêlant fiction avec réalité,  
Qu'acte central jamais il ne l'incline  
A contre-sens du début du sujet,  
Ni d'une fin qui surviendrait après.

Alors et toi ? Voudrais-tu bien connaître  
Ce que, public et moi, nous réclamons ?  
Notre attention, nos ovations vont naître,  
Restant assis jusqu'à la conclusion,  
Quand les flûtiaux de la fin jailliront.

Il faut pour ça que tu donnes à chaque âge  
Exactement les traits qui sont les siens,  
Dépeindre bien , en chaque personnage,  
Les changements de couleur qui leur vient  
Au fil du temps lorsque l'âge survient.

L'enfant, à peine a-t-il su bien reprendre  
 Ce qu'il entend et assurer ses pas,  
 Qu'il veut jouer, dès l'âge le plus tendre  
 Aux jeux des autres. En colère, il ira  
 Hurler pour rein ; un rien l'apaisera.

Et puis voici l'adolescent imberbe  
 Qui, délivré des liens d'un précepteur,  
 Foule, au soleil du Champ de Mars, les herbes  
 Et des chevaux, des chiens est amateur,  
 Regimbe à tous avis des conseillers.

On le façonne autant que cire molle ;  
 Désirs ou vices il suit sans rechigner ;  
 En son orgueil, il fait dépenses folles  
 Plutôt qu'utiles et quitte volontiers  
 Et vite aussi ce qu'il a désiré.

Quand l'âge vient, change le caractère :  
 L'homme, en ses goûts, recherche le crédit,  
 Craint de devoir revenir en arrière,  
 Evite faute et sacrifie aussi  
 Tout aux honneurs que toujours il poursuit.

Le vieux subit des douleurs innombrables,

Veille à son or et le met de côté,  
 N'ose y toucher et gère, misérable,  
 Avec lenteur, avec timidité,  
 A peu d'espoir et peu d'activité.

Il voudrait tant du futur être maître,  
 Est dur à vivre et, quand il n'est grondeur,  
 Vante les temps anciens qui l'ont vu naître  
 N'arrête pas de juger, critiquer  
 Les jouvenceaux dans leurs jeunes ardeurs.

Ainsi nous vient grand nombre d'avantages  
 Que nous apportent avec eux tous les ans,  
 Ils nous l'enlèvent après lorsque notre âge  
 S'élève plus et qu'à vieillesse on tend :  
 Sur le retour nous emporte le temps.

Ne donne donc à un jeune le rôle  
 Qui met en scène un homme plus âgé :  
 Un enfant n'a d'un homme les épaules ;  
 Chaque âge apporte un air particulier,  
 Ce caractère à lui seul réservé.

Tantôt l'action se passe sur la scène,  
 Tantôt elle est prétexte à un récit.

Ce qui se dit tient bien moins en haleine  
 Que ce qu'on a sous les yeux et qu'on vit :  
 Témoin sans faille atteignant notre esprit.

N'étale pas pourtant à toute vue  
 Ce qu'en coulisse il vaut mieux supposer :  
 Est-ce en public qu'Atrée ou Médée tue ?  
 Ou qu'en oiseau, Procné va s'envoler ?  
 Ou qu'en dragon Cadmus va se changer ?

En ces tableaux, l'outrance est bien trop grande ;  
 Je n'y crois pas et ne les admets point.  
 La pièce doit, pour qu'on en redemande,  
 Ne comporter que cinq actes, pas moins ;  
 Pas plus non plus : c'est ainsi qu'elle tient.

Il ne faut point de divine entreprise,  
 A moins qu'un dieu ne s'exige à la fin.  
 Sur scène, au plus trois personnes aux prises ;  
 Le chœur tiendra rôle qui est le sien :  
 C'est en acteur que, ce rôle, il le tient.

Entre actes, il ne dira rien qui ne tienne  
 Au drame et qui n'y soit vraiment lié.  
 En conseiller, il faut aussi qu'il vienne  
 Aider les gens honnêtes et les calmer,  
 En leur colère aussi les apaiser.

Aux scrupuleux réservant sympathie,  
 Il chante aussi toute sobriété,  
 Les lois, la paix, la justice et supplie  
 Les dieux qu'ils rendent honneur aux délaissés,  
 Qu'aux orgueilleux ils l'aillent enlever.

Jadis la flûte avait plus de finesse.  
 Mais aujourd'hui, unies en cuivre blanc,  
 Elle comporte un grand nombre de pièces  
 Et s'équilibre avec le son puissant  
 De la trompette en ses cris éclatants.

Elle n'avait autrefois qu'un son grêle ;  
 Ses quatre trous au chœur donnaient le ton,  
 Le soutenant et, à tous, pouvait-elle  
 Se faire entendre aussi bien, car le son  
 Aux spectateurs parvenait jusqu'au fond.

Peu de gradins : il n'y avait pas foule !  
 Les auditeurs peu nombreux se comptaient :  
 Purs, religieux, sortis d'un même moule !  
 Bientôt les villes ont eu plus de succès :  
 En leurs victoires, en foule on s'entassait.

Sans risque, on put, chacun, les jours de fêtes,  
 Faite au Génie ardente libation.  
 Rythme et mesure, alors, à nos poètes,  
 Ont exigé plus de libération.  
 Qu'attendre plus d'un public si brouillon ?

Voit public présenter certain lustre  
 Quand il s'y mêle un paysan grossier  
 Aux citadins ? Que se perdrait un rustre  
 Dans l'auditoire un peu plus cultivé,  
 Quand du labeur il a pu s'échapper ?

A l'art ancien, depuis lors, le flûtiste  
 Joignit la danse et les habits précieux.  
 De part en part, sur les scènes et les pistes,  
 Il fit traîner en des pans prestigieux  
 Sa longue robe en tissus luxueux.

La lyre aussi, autrefois si sévère,  
 A vu ses cordes à d'autres s'associer.  
 Des audacieux propos se rajoutèrent  
 En des discours abondants et variés,  
 Usant de mots bien inaccoutumés.

Le chœur aussi donne conseils de vie  
 Et prophétise au besoin l'avenir,

Tout comme à Delphes on voyait la Pythie  
 Répondre à ceux qui en ont le désir  
 Pour diriger leurs manières d'agir.

Le premier prix des poèmes tragiques  
 Fut un vil bouc. Le vainqueur y montra  
 Tous les Satyres en nudité rustique.  
 Il fit l'essai de plus rudes ébats,  
 Sans que la pièce y perde de l'éclat.

Il lui fallut nombre fins artifices  
 Pour retenir les yeux d'un spectateur  
 Qui avait trop, après les sacrifices,  
 Fait libations, au point que ce buveur  
 Avait perdu raison dans ces vapeurs.

Mais on nous doit présenter ces Satyres  
 Bavards, rieurs tout autant que sérieux,  
 Sans qu'en taverne en n'aille méconduire  
 Parmi des gens vulgaires et goinfreux  
 Un roi, héros couvert de pourpre, un dieu...

Sans s'en aller se perdre en des nuages,  
 Evitons donc cependant de ramper :  
 Des tragédies, il faut que le message  
 Ne s'abandonne en vers sans dignité,  
 Quand on le voit dans ces festivités.

Ne voit-on pas dame, en ces jours de fêtes,  
 Trouver sa dans un devoir religieux,  
 Ne voisinant que de façon discrète  
 Tous ces satyres et se mêlant à eux  
 Avec réserve et gardant son sérieux ?

Si j'écrivais un drame satyrique,  
 Je ne voudrais, chers Pisons, me borner  
 A délaissier ton et rythme tragique,  
 Pour travailler en mots moins ampoulés,  
 Expressions simples et noms propres usés.

Je n'irais pas, à Pythias l'obscène  
 Qui fait cracher un talent à Simon,  
 Donner la voix que l'on prête à Silène,  
 Bon serviteur de Bacchus son patron.  
 Et Dave aussi aurait autre expression.

Non : je prendrais dans la langue courante  
 Les éléments pour façonner mes vers,  
 Au point que tous penseraient, s'ils le tentent,  
 En faire autant que ceux-là qu'on leur sert,  
 En employant mots et verbes divers.

Chacun verrait, en tentant l'expérience,  
 Qu'à réussir on n'aboutit toujours,  
 Tant choix d'un terme y trouve d'importance,  
 Tant prend d'éclat, quand on y met le tour,  
 Un mot courant employé chaque jour.

Un faune aussi, sortant de ses garennes,  
 N'imitera les précieux citadins  
 Ni n'usera de son langage obscène  
 Aux carrefours et aux forums latins :  
 Mots dégoûtants, qui sont loin d'être fins !

Des chevaliers, des hommes libres, riches  
 Ne sauraient point être autre que choqués  
 Et les bravos des mangeurs de pois chiches  
 Ne le sauraient pour autant compenser  
 Au point qu'alors il en soit couronné.

Longue après brève en un iambe il faut faire :  
 C'est pied rapide ; et la rapidité  
 A fait nommer « iambique » et non « sénaire »  
 Un tel trimètre, un vers qui est formé  
 En employant trois iambes de deux pieds.

Un vers n'avait que des iambes naguère ;  
 Puis, pour toucher des auditeurs plus lents,  
 Le lourd spondée a pris place ; on l'enserme  
 Sans lui céder une place pourtant  
 A deux ou quatre en les six qu'il comprend.

Dans ses trimètres, Accius a peu d'iambes ;  
 Les vers d'Ennius sont lourds à un tel point  
 Qu'ils semblent faits bien par dessus la jambe,  
 Que le poète y a mis peu de soins,  
 A son métier mettant bien peu la main.

Bien savourer le rythme d'un poème  
 N'est pas donné pour un premier venu.  
 Bénéficiant d'une indulgence extrême,  
 Tout écrivain latin trop vite a plu,  
 Ne méritant guère ce qu'il reçut.

Est-ce raison pour se mettre à écrire  
 sans observer les règles ? Ou bien penser  
 que des erreurs , évidentes à les lire  
 Aux yeux de tous, on va les pardonner  
 Et qu'on n'a point donc à les regretter ?

Si aisément les critiques j'évite,  
 Je n'en ressens pour autant moins d'ennui :  
 D'être loué je n'ai point de mérite.  
 Des auteurs grecs recherchez bien l'appui ;  
 Feuillotez les vous-même jour et nuit !

Vous me direz : »Ne goûtaient-ils, nos pères,  
 « Plaute et ses rythmes et lourdes productions ? »  
 C'en était trop : ces locutions grossières  
 Ne méritaient pas tant d'admiration :  
 De tels excès frisaient la déraison.

Une expression gracieuse nous éveille  
 Et vous et moi savons la repérer,  
 La reconnaître au doigt et à l'oreille  
 Car elle évite une grossièreté  
 Et sonne aussi d'un ton plus régulier.

Thespès, dit-on, créa la tragédie,  
 Le tout premier, promenant un chariot  
 Où ses acteurs, faces enduites de lie,  
 Jouaient ses pièces et chantaient tout de go ;  
 Nul n'avait fait tel spectacle plus tôt.

Créant le masque et la robe imposante,  
 Eschyle met la scène sur tréteaux,  
 Donne aux acteurs une voix plus puissante  
 Et, les chaussant de cothurnes plus hauts,  
 Leur donne un air plus grave et plus nouveau..

Ensuite vint l'antique comédie  
 Mais, de mérite, elle n'en a que peu :  
 Sa liberté voisinait la folie ;  
 La loi freina les abus de ces jeux,  
 Et ceux du chœur qui se soumit comme eux.

Ils ont tenté tous les arts de la scène,  
 Nos vieux auteurs et, en abandonnant  
 Les sujets grecs, chantant la vie romaine,  
 N'ont rien perdu de leur gloire d'antan.  
 Le Latium n'en parut pas moins grand.

Les lettres auraient égalé son courage,  
 De ses armées atteignant même éclat,  
 Si le labeur à polir leurs ouvrages  
 Ne rebutait nos poètes, qu'on a  
 Paré d'un lustre à l'égal d'un Numa !

Vous, descendants d'un si noble lignage,  
 Reprenez donc les vers que vous livrez !  
 Vingt fois au moins polissez votre ouvrage !  
 Comme ils sont longs les jours qu'on doit passer  
 A raturer, repolir, élaguer !

L'homme génial, estime Démocrite,  
 A la faveur d'un destin bien meilleur  
 Qu'un tâcheron que le génie n'habite.  
 Et l'Hélicon n'est pas atteint, d'ailleurs,  
 Par un poète acharné au labeur...

Du coup, laissant pousser leur barbe rude,  
 Ongles non faits, de nombreux écrivains  
 Vont s'enfermer dans quelque solitude,  
 En s'espérant plus célèbres demain...  
 Sous ce prétexte, ils délaissent les bains !

Pour conquérir ce titre de poète,  
 Quel beau moyen de ne pas confier  
 A Licinus le barbier une tête  
 Que l'ellébore aurait mal à soigner !  
 Ah ! L'Anticyre en produit-elle assez ?

Beau maladroît que je suis ! Je détonne,  
 Moi qui me vient purger, chaque printemps !  
 M'en abstenant, je suis sûr que personne,  
 Comme poète en ferait tout autant  
 Et ne saurait aller me surpassant !

Mais non : tenons le rôle de la pierre  
 Qui ne sait pas d'elle-même couper  
 Mais, impuissante en cela, sait mieux faire  
 Couper la lame en venant l'aiguiser  
 Venant, dès lors, au secours du barbier !...

J'expliquerai au poète sa tâche  
 Et son devoir, moi-même me taisant :  
 Comment il peut élaguer de la hache,  
 Guérir, nourrir, façonner son talent,  
 Garder le bon, extirper tout gourmand.

Où voir mérite ? Où conduit la sottise ?  
 L'art prend sa source et naît de la Raison.  
 Telles idées en vous seront acquises  
 Dans les discours de Socrate et Platon ;  
 Sans peine alors, tous les mots s'ensuivront.

Sais-tu combien tu dois à ta patrie  
 D'obligations ainsi qu'à tes égaux ?  
 D'amour pour ceux de qui tu dois la vie ?  
 Que doivent faire et juges et commensaux ?  
 Comment en guerre on voit les généraux ?

Alors, vraiment, vous serez en mesure  
 De prêter vie à des types vécus,  
 Tel un miroir, de man !ère très sûre,  
 Reproduisant ce que vous aurez vu  
 En un langage apte à être reçu.

Parfois telle œuvre a de très beaux passages,  
 Des caractères aux dessins convaincants ;  
 Mais peu de grâce habille son message,  
 Peu de vigueur en son déroulement ;  
 Elle conserve un intérêt pourtant :

Tout un public demeure sous le charme  
 Et le succès lui semble être assuré,  
 Si, pour ce faire, on use d'autres armes  
 Que des vers creux et des futilités  
 Sans harmonie et de peu de clarté.

La Muse aux Grecs a donné le génie  
 D'un clair langage :ils en tiraient fierté.  
 Mais diviser un as en cent parties,  
 C'est ça qu'à Rome un enfant éduqué  
 Doit savoir faire avec dextérité !

« Fils d'Albinus, voyons !Si, de cinq onces  
 « J'en enlève une. Alors qu'en gardes-tu ?  
 « Hésites-tu ?-Un tiers d'as !-Allons, fonce !

« Tu sauras bien gérer tes revenus-  
« Un demi-as avec une once en plus ! »

Quand l'obsession du gain, quand cette rouille  
A, chez l'enfant, empoisonné l'esprit,  
Espère-t-on de lui des vers qu'on mouille  
D'huile de cèdre ou parfumés aussi,  
Qu'on gardera dans des coffrets de buis ?

Poème est fait pour instruire ou pour plaire.  
Il plait parfois tout en nous instruisant.  
Pour enseigner, sois concis ! Tu dois faire  
Court ce précepte. Ainsi l'esprit l'entend  
Et le retient bien plus fidèlement.

S'il en fait trop, se peut que s'en réchappe  
Tout le trop-plein. De même, en la fiction  
Fait pour rire, il faudra qu'on attrape  
Ce qui, du vrai, semble pour la raison  
N'être éloigné que de peu de jalons.

Il ne faut point pourtant qu'on nous charrie  
En des endroits impossibles à rêver :  
Tel un enfant qu'accoucherait Lamie  
Qu'elle venait juste de dévorer !  
Comment pouvoir de tels contes accepter ?

Un vieux ne veut d'une œuvre sans morale ;  
 Un chevalier n'aime le trop sérieux.  
 Il obtiendra l'adhésion générale  
 L'auteur qui joint l'austère et le joyeux,  
 Quand l'instructif se sème dans leurs jeux.

S'il se publie, usant de ces manières,  
 Un tel ouvrage, on peut être assuré  
 Que l'on verra Sosie, le libraire  
 Qui s'enrichit de la notoriété,  
 L'étendre même alors au monde entier.

On admet bien des fautes pardonnables :  
 La lyre au doigt donne un son farfêlu  
 Qui, dans l'action, la rend peu acceptable :  
 De note grave en sort un son aigu !  
 La flèche aussi rate parfois son but...

Si les beautés dans une œuvre l'emportent,  
 Quelques défauts ne me choqueront pas :  
 L'inattention a pu, en quelque sorte,  
 Même au copiste affaiblir un des bras ;  
 Même auteur strict ne s'en apercevra.

Point d'indulgence à laisser au copiste  
 Qui toujours fait la faute au même endroit ;  
 On se rira aussi du cithariste  
 Croquant toujours même corde en ses doigts.  
 Quelques auteurs l'ont risqué de surcroît.

Un Chéribus, je le juge de même  
 Ce négligent, dont je reste surpris  
 De rencontrer dans ses trop longs poèmes  
 Deux ou trois vers que je trouve aboutis :  
 Tout est possible et j'en souris aussi.

Je suis par contre irrité, quand Homère,  
 Le grand Homère arrive à sommeiller :  
 En si grand œuvre, est-il vrai qu'on tolère  
 Que son auteur se laisse un peu aller ?  
 J'en suis furieux, tant je dois l'admirer

C'est un tableau qu'est une poésie :  
 Tel plaira mieux d'être aperçu de près,  
 L'autre plus loin. L'un en pénombre amie,  
 L'autre en plein jour, sans redouter après  
 Un critiqueur qui le regarderait.

C'est vrai qu'une oeuvre est amenée à plaire  
 Un seul instant et qu'on admet toujours

Qu'un autre vienne encore à nous distraire,  
 En la voyant plus de cent fois par jour ;  
 Les uns légers, d'autres présents, plus lourds.

O toi, Pison l'aîné, je sais ton père  
 Bon éveilleur de ton goût naturel.  
 Pourtant voici conseils que je veux faire :  
 Retiens-les bien ! Adopte-les tels quels !  
 Car en notre art c'est préceptes essentiels.

Un avocat peut n'avoir l'éloquence  
 D'un Messala ; un juriste a le droit  
 De Cascellius n'égalier la science ;  
 Leur art n'est que médiocre, alors qu'on doit  
 Exiger plus au vôtre en tous ses choix.

Médiocrité n'est jamais admissible  
 Par le public : c'est toujours refusé  
 A tout auteur, car il est bien sensible  
 Autant qu'aux dieux, à la publicité !  
 Comparons-le aux détails d'un dîner !

On est choqué quand la musique tard,  
 Par des parfums qu'en pommade on a mis,  
 Par des pavots recouverts de miel sarde :  
 Ce sont détails cependant bien petits

Dans un repas par ailleurs bien servis...

C'est un destin pareil pour un poème,  
 Qui, pour la vie, est objet d'agrément.  
 S'il ne plait pas jusqu'aux détails eux-même,  
 Que tant soit peu il quitte un premier rang,  
 C'est au dernier qu'il tombe à tout moment.

Quand on ne sait les règles de la paume,  
 Lancer du disque, user du javelot,  
 On ne va pas au stade, on reste « at home »,  
 Car on pourrait sembler d'être qu'idiot  
 Aux yeux des gens qui s'en moquent bientôt.

Qui ne le sait, pourrait-il, d'abondance,  
 Ecrire en vers ? « Pourquoi m'en empêcher ?  
 « Je suis un homme et de libre naissance,  
 « Sans nul reproche et je suis chevalier »  
 Me réponds-tu : Minerve va gronder !

Si c'est là bien le fond de ta pensée,  
 J'irai plus loin : si tu écris demain,  
 Soumet ton texte à l'oreille exercée  
 D'un Mécius, de ton père, ou des miens !  
 Puis, va boucler neuf ans ton parchemin !

Le relisant, tu pourras le détruire ,  
 S'il ne te plait, puisqu'il n'a vu le jour.  
 Mais autrement, que n'irait-il te nuire !  
 Un mot lancé est parti sans retour :  
 Il est trop tard pour en changer le cours...

Dans les forêts, l'homme vivait en bête,  
 Se nourrissant d'aliments répugnants.  
 Puis vint Orphée. Et ce divin poète  
 Le dégoûta de ces repas de sang,  
 Lui qui charmait lions, tigres et serpents.

Autre légende : un fondateur de Thèbes,  
 Le jeune Amphion bougeait jusqu'aux rochers  
 Avec sa lyre et ce poète éphèbe  
 Où il voulait savoir les emmener  
 Par ses seuls chants d'étonnante beauté.

Tel fut l'effet des premières sagesse :  
 De distinguer général du privé,  
 Comment empêcher des unions qui s'agressent,  
 Encor de séparer profane du sacré,  
 Fonder villes ou des lois sur table les graver.

Tel fut début du divin caractère  
 Qu'à tout poète on a attribué.  
 Parurent alors Tyrthée, le grand Homère  
 Qui, par leurs vers, ont fêté les guerriers  
 Et l'avenir ont aussi dévoilé.

Ainsi la Muse a couvert la morale  
 En son langage et fait la cour aux rois.,  
 Puis inventa les œuvres théâtrales,  
 Délassement qui repose le bras  
 Des lourds travaux qu'il subit de surcroît.

Honte y-a-t-il à ce qu'on l'ait suivie  
 Usant de lyres en chantant Apollon ?  
 L'art, la nature ont-ils, à poésie,  
 Donné mérite ? Et parfois se dit-on  
 Qu'on le pourrait certes mettre en question...

Je crois, pour moi, à la veine divine  
 Sans qui jamais n'aboutirait l'effort  
 Et, d'autre part, génie qu'on devine  
 Ne ferait rien sans culture d'abord.  
 Il faut l'un l'autre et les mettre d'accord.

Qui vise un but et qui court pour l'atteindre,  
 Du chaud, du froid, du bien-être il s'abstient.  
 Dès le jeune âge, à peine il faut s'astreindre  
 Loin des amours et négligeant le vin  
 Car, sans effort, on le sait, tout est vain.

Chaque flûtiste admis aux Jeux Pythique  
 Prend des leçons, à un maître obéit.  
 Mais aujourd'hui, l'écrivain vous réplique :  
 « Je fais des vers, ma foi, bien réussis ;  
 « Je n'ai point honte à les avoir écrits. »

« Je ne verrais pour moi plus grande honte  
 « Que, sur ce plan, me laisser dépasser  
 « Et qu'ignorant des règles qu'on raconte,  
 De confesser que je n'en puis parler  
 Puisque jamais je n'ai rien étudié. »

Toi camelot, tu rassembles la foule  
 Pour une vente et, poète nanti,  
 Auprès de toi, assemble, tels des poules,  
 Tous les flatteurs, leur promettant aussi  
 Quelques cadeaux, s'ils t'ont bien applaudi.

Si, de surcroît, tu es assez habile  
 Pour leur offrir un plantureux repas,  
 Donnes cautions dans les procès en ville,  
 Il serait fou de trouver, dans ce cas,  
 Dans les flatteurs, un ami qui te va. .

Lui fais-tu don ou lui en fais l'annonce ?  
 Cet homme-là en sera si content !  
 Mais, pour juger des vers que tu prononces  
 En bon critique, il n'est pire moment !  
 Qu'espères-tu qu'il réponde à l'instant ?

Il clamera, l'air d'être sous le charme :  
 « Bien ! C'est parfait ! » et, le teint palissant,  
 A ton écoute, il versera des larmes ,  
 Dans tout son corps l'émotion s'étalant,  
 Jambes et pieds plein de trépignements.

Ainsi voit-on que gesticulent et crient  
 Pleureuses à gage à tout enterrement,  
 Plus fort toujours que n'en fait la famille  
 Dont la douleur et les égarements  
 De ceux qui souffrent au décès d'un parent.

Agit ainsi tout flatteur que l'on trouve  
 Plus exalté, quoiqu'il s'en moque au fond,  
 Qu'un vrai fidèle ému qui vous approuve  
 Et qui exprime un sentiment profond,  
 Sans en attendre en retour quelque don.

Quand les puissants recherchent à connaître  
 Si quelqu'un vaut d'être de leurs « mignons »,  
 C'est à goûter le vin qu'il vont soumettre  
 Le candidat si noyé de boissons  
 Qu'ils pourront mieux le remettre en question.

De même, un jour, si toi, tu versifies,  
 Evite bien tout jugement qui part  
 De gens douteux. Malheur si tu t'y fies  
 A tels flatteurs dont la peau de renard  
 Cachera bien les critiques sans fard.

A Questilius Varus, venait-on lire  
 Nouveau poème, il répondait souvent :  
 « Corrige ça ! Il en est mieux à dire ! »  
 Si, en réponse, on s'excusait pourtant  
 D'avoir en vain cherché tout changement,

Il conseillait alors que l'on assume  
 Vrai changement en effaçant le tout  
 Et, courageux, de mettre sous l'enclume  
 Les vers fautifs pour en venir à bout,  
 Même en devant y travailler beaucoup.

Défendais-tu, pour la garder, ta faute,  
 Plutôt que de devoir la corriger,  
 Il n'ajoutait plus un mot à la cause  
 Et renonçait à encore insister,  
 Te laissant seul à vouloir l'admirer.

Un bon critique attaquera, sagace,  
 Les vers médiocres et barrant aussi ceux  
 Qui sont trop durs et ceux manquant de grâce,  
 En supprimant tout décor prétentieux  
 Et dénonçant aussi les nébuleux.

Tel Aristarque, à voir des fautes telles,  
 Tu ne dirais : »Pourquoi blesser l'ami  
 « Pour des détails qui sont des bagatelles ? »  
 Ce n'en n'est point ! Par malheur, celui-ci  
 Des auditeurs n'essuiera que lazzis !

Un malheureux, croulant sous les critiques,  
 L'ire de Diane, on le craint, on le fuit.  
 L'artiste en proie aux fureurs fanatiques  
 Un sage doit le redouter aussi,  
 Cet insensé qui ne doute de lui !

Sans s'en garer, les enfants le charrient.  
 Lui, grand distrait, ne pense qu'à ses vers ;  
 Sans les chasser alors que tous ils rient,  
 Il hurle ou chante à tort et à travers  
 Et part errer jusqu'au diable Vauvert...

Tel l'oiseleur guettant un vol de sternes,  
 S'il lui venait de tomber un matin  
 Par distraction dans le puits, la citerne,  
 Qu'il crierait : » Au secours, citoyens ! »,  
 Ne le tirez, dans ce cas, du pétrin !

A qui voudraient lui tendre corde raide,  
 Pour l'en tirer bien vite, je dirais :  
 « Etes-vous sûrs qu'il désire qu'on l'aide  
 « Et qu'à dessein il ne s'y est jeté ? »  
 Que ne pourrais-je alors leur raconter ?

Il fut ainsi poète légendaire,  
 C'est Empédocle, aède de l'Etna,  
 Qui, comme un dieu, rêvait qu'on le vénère :  
 De son plein gré, corps et bien se jeta  
 Dans le cratère en y trouvant trépas.

Certes, un poète optant pour le suicide,  
 A liberté d'opter pour un tel choix.

Si, malgré lui, le sauvent ses séides,  
C'est le tuer, car il ne deviendra  
Simple mortel : il n'y renoncera !

Pourquoi d'ailleurs s'acharner à écrire ?  
A-t-il souillé le nom de ses aïeux ?  
La foudre a-t-elle augmenté son délire ?  
Ah ! Qu'il soit fou cela n'est pas douteux,  
Quand il rêvait à tel décès fameux...

Ainsi qu'un ours ayant brisé sa cage,  
Par ses propos, il fait fuir les savants.  
Pauvre ignorant qu'accroche son message,  
Fuis ce vilain ! Sangsue est ce manant  
Ne te lâchant que gorgé de ton sang....

**FIN DE L'ART POETIQUE**

## LE PREMIER LIVRE DES SATIRES

### 1. A MECENE

*Comme les odes et les épîtres, les satires d'Horace commencent par une œuvre dédiée à son ami et protecteur Mécène. Cette satire correspond bien à l'une des préoccupations du poète : la principale qualité dans la vie consiste à pratiquer la modération en tout et à se contenter de son sort. Et Horace, connaissant la profondeur de l'amitié que son riche protecteur a pour lui, n'a crainte de le mettre à contribution et à lui prêter des propos dont il se moque un peu : n'est-ce pas là le propre de la satire ?*

O Mécène, qui fait qu'on ne trouve personne  
Content de son état ? Qu'on l'acquit par hasard  
Ou que, sans que destin nous aide, on se le donne ?

Pourquoi trouver autrui plus heureux, plus veinard ?

« Qu'heureux sont les marchands ! », dit, vieilli au service,  
 Le soldat, membres lourds de ses labeurs guerriers.  
 Par contre, dans sa nef sur qui les vents sévissent,  
 Le marchand trouve mieux dans tel service armé :

« Qu'en est-il ? On combat ? Cela finit bien vite :  
 « C'est mort en un instant ou bonheur victorieux ! »  
 C'est quand, au chant du coq, un client le visite  
 Qu'un juriste excédé en vie le « purleux. »

Ce dernier, s'il a su s'arracher de ses terres,  
 Trouve qu'en ville seule on voit des gens peinauds...  
 Que d'exemples à citer qu'on pourrait encor faire  
 Jusqu'à décourager Fabius, ce grand bavard !

Ne perdons pas de temps et rêvons qu'on propose  
 Qu'un dieu, à ces gens-là, réponde à leurs souhaits :  
 « Toi, soldat, en marchand je te métamorphose ;  
 « Juriste, en paysan, puisque tu en rêvais. »

« Ici l'un ! L'autre là ! Allons, changez de rôle !  
 « Quoi ? Vous ne bougez pas ? Quoi ? Vous ne voulez pas ? »  
 Ils en ont liberté mais ne la trouvent drôle !  
 Des colères de Zeus, qui les protégera ?

Il voudra désormais ne plus prêter l'écoute  
 A leurs vœux, les ouïr d'un air compatissant.  
 Je n'en dirai pas plus, en me moquant sans doute,  
 Quoique la vérité peut se dire en riant.

Les enfants ne sont-ils éduqués par leurs maîtres  
 Bien plus facilement s'ils le sont en gaieté ?  
 Mais cessons jeux d'esprit que je pourrais voir naître,  
 Pour user de propos sérieux et avérés !

Ainsi le laboureur qui peine sur ses terres,  
 Le cafetier madré, le soldat, le marin  
 Qui, par toutes les mers audacieux s'affaire  
 Proclament à l'envi tous le même refrain.

Si, à tant de labeurs, il faut qu'ils se résignent,  
 C'est pour prendre, une fois qu'on est devenu vieux,  
 Une retraite sûre et calme et même digne,  
 En ayant amassé de quoi survivre heureux.

Ils sont comme fourmi dont la petite bouche  
 Traîne ce qu'elle eput sans cesse activement  
 Et l'ajoute au monceau qu'elle accumule en couches :  
 C'est pour les lendemains qu'elle s'agite tant.

Car quand, sous le Verseau, un soleil triste hiverne,  
 La fourmi ne sort plus, consomme sagement  
 Tout ce qu'elle amassa au fond de ses cavernes  
 Au cours de son labeur commencé au printemps.

Mais , dans ton âpreté au gain, rien ne t'attrête :  
 Ni l'ardeur de l'été, ni l'hiver et ses nuits,  
 Ni flamme, fer ou mer. A tout risque on s'apprête,  
 Quand il faut que l'on soit plus riche qu'est autrui.

Quel plaisir trouves-tu à placer en cachette,  
 Aux tréfonds de la terre en craignant les voleurs  
 « Ce mont d'or et d'argent ?-Toucher à ma galette ?  
 « Mais le tas fondrait vite et perdrait sa valeur !

« -Mais si tu n'y prends pas ce qui t'est nécessaire,  
 « Quel charme peut avoir ces monceaux d'or, ces tas ?:  
 « Des milliers de boisseaux tu fait batte en ton aire ;  
 « Tu ne sais, plus que moi, remplir ton estomac ! »

Un esclave chargé de pains sur ses épaules  
 N'en mangera pas plus que ceux ne portant rien.  
 Celui dont la nature a limité le rôle,  
 Qu'a-t-il besoin d'avoir cent mille arpents de grains ?

« C'est plaisir d'un gros tas dans lequel on peut prendre

« -Si j'en peux prendre autant dans un tas plus mesquin,  
 « En quoi valent-ils mieux, ces greniers à revendre  
 « Que mes corbeilles à moi suffisant à ma fin ? »

Comme quand, pour emplir une urne, une théière,  
 Il te faut t'enquérir de puiser un peu d'eau,  
 Tu dis : »Mieux vaut le prendre à plus grandes rivières,  
 « Plutôt qu'à l'humble source où jaillit un ruisseau. »

Que t'arrivera-t-il ? Pour avoir joie de prendre  
 Plus qu'il ne t'en faudrait, de l'Aurifus les bords  
 S'affaissent sous tes pieds ; le courant va t'attendre  
 Pour aller t'emporter vers l'aval sans effort.

Si juste à mes besoins je restreins mes envies,  
 C'est une eau délicieuse à boire à quoi j'ai droit.,  
 Juste pour mes besoins ; je n'y perds pas la vie,  
 Emporté par un flot beaucoup trop grand pour moi.

Oui, de désirs trompeurs, que d'hommes sont victimes !  
 « On n'a jamais assez, puisque c'est – dit l'un d'eux,  
 « En fonction de mes biens que je reçois d'estime. »  
 A qui vous parle ainsi, comment répondre au mieux ?

Doit-on, s'il vit ainsi, le laisser à sa peine ?  
 C'est comme ce richard, avare autant que vieux,

Qui affichait ainsi, disait-on à Athènes,  
Son mépris qu'il avait pour les gens envieux :

« On me siffle ? Mais moi, pour peu que je regarde  
« Mes écus dans mon coffre, tout seul en ma maison,  
« Je m'applaudis ! » Tu ris ? C'est Tantale qu'on garde  
Assoiffé, ne pouvant goûter quelque boisson !

Change l'identité : c'est presque ton histoire :  
Bouche ouverte, tu dois, sur tes sacs amassés,  
Partout, objets sacrés intouchables en armoires,  
Fresques, tu ne les peux jamais que contempler.

Sais-tu donc la valeur d'un écu ? Son usage ?  
Cà sert à t'acheter des légumes, du pain,  
Tout dont la privation, pour l'homme, est un mirage  
S'il souffre à ne pouvoir goûter setier de vin.

Quoi ? Rester l'œil ouvert, respiration coupée  
En craignant, jour et nuit, l'agression de voleurs ?  
Incendie, larcins, esclaves délivrées  
S'échappant de chez toi, est-ce là ton bonheur ?

Ah ! Je souhaiterais être, autant que possible,  
Pauvre de pareils biens !-« Mais si quelqu'accident  
« Ou grippe te retient au lit, il t'est loisible  
« D'avoir garde-malade avec un peu d'argent ! »

« Il pourra s'occuper d'un docteur , des remèdes,  
 « Me remettre sur pieds, me rendre à mes petits,  
 « A des parents aimés... »-A ta femme ? A tes fils ?  
 Non ! Personne n'attend qu'on te trouve guéri !.. ;

Tu peines tes voisins, tous ceux qui te connaissent.  
 Tu t'étonnes ? Tu mets l'argent par dessus tout !  
 De personne n'attend un soupçon de tendresse  
 Sans l'avoir mérité ! Tu n'aimes que tes sous !

Crois-tu perdre ton temps ? Voudrais-tu qu'on t'assure  
 Que tu feras venir les tiens sans donations ?  
 Eux que tu as reçu gratis de la Nature ?...  
 Et que tu garderas sans mal leur affection ?...

Va-t-on au Champ de Mars pour dresser à la course  
 Un vieil âne bête ? Bref, cesse d'amasser !  
 Puisque tu en as tant, ne crains pas pour ta bourse !  
 Mets un terme au travail, si tu en as assez !

Ne va pas imiter Ummidius l'avare !  
 (Le récit n'est pas long) Riche à se mesurer  
 Les écus par boisseaux, à peu qu'il ne s'empare  
 Du pagne d'un esclave au lieu de s'habiller...

Jusqu'à son dernier jour, il eut, tout sa vie,  
 Peur de mourir de faim. N'en périt-il que mieux,  
 Quand, fille de Tyndare, une forte affranchie  
 D'un seul coup de hachoir sut le couper en deux. ?

« Que me conseilles-tu , toi, généreux apôtre ?  
 « D'être un nouveau Névius ? Ou bien Nomentanus ?  
 -En discutant ainsi, c'est d'un extrême à l'autre  
 Que tu veux me mener pour en connaître plus !

Je ne t'invites pas, fustigeant l'avarice,  
 A jouer mauvais drôle ou, pire, un débauché.  
 De Tanaïs à l'autre, en matière de vice,  
 La distance est bien grande : on peur en moyenner.

Parce qu'en toutes choses, il est juste mesure :  
 Existent des limites à ne pas dépasser.  
 Au delà, en deçà desquelles, je t'assure,  
 Il n'y a pas de bien qui pourrait subsister.

J'en reviens au départ de cette plaidoirie :  
 Comme l'avare, nul n'est content de son sort  
 Et chacun juge heureux celui qui vit sa vie  
 En un sens opposé à celui d'où l'on sort.

Qu'on meurt de jalousie, en voyant que sa chèvre  
 A des pis moins gonflés que celle du voisin !  
 Qui se comparerait à plus pauvre, à plus mièvre,  
 Pourtant bien plus nombreux dans ce monde romain ?

A dépasser les autres, on s'efforce, on se tue,  
 Trouvant, malgré sa hâte, un autre plus richard.  
 On se croirait au cirque en circulant en rue ,  
 Quand chute la barrière en libérant les chars :

Tiré par ses chevaux aux jambes les plus vives,  
Le cocher veut passer tous ceux qui sont devant  
Mais il n'a de regard pour les bêtes qui suivent  
Ou qu'il a dépassé en course auparavant.

On trouve ainsi bien peu quelque humain qui se vante  
D'avoir vécu heureux et qui, son temps fini,  
Dit qu'il quitte la vie avec l'âme contente,  
Comme un convive quitte un dîner bien servi.

En voilà donc assez ! Tu finirais par croire  
Que je viens d'avoir vu Crispinus, ce bavard,  
Que j'ai pillé ses coffres et lu tous ses grimoires.  
Je n'ajouterai plus un mot : il se fait tard !...

## 2. A PROPOS DE TIGELLIUS

!

*C'est, paraît-il, une des premières satires et donc une des premières oeuvres d'Horace.  
L'idée de départ est que, quand on veut éviter un défaut, le risque est de tomber dans un pire ! En toutes occasions, même en quête de « bonne fortune », mieux vaut le juste milieu !*

Prêtres mendiants, troupes de musiciennes,  
Ou charlatans, parasites minus,  
Ce monde-là, qu'il est triste et en peine  
Par le décès du chanteur Tigellius !

Cet homme-là était la bonté même...  
Par contre, un autre est avare à tel point  
Qu'il n'offrirait d'aide à celui qu'il aime,  
Pour le vêtir et apaiser sa faim.

Pourquoi tel autre, un gourmand insatiable,  
Anéantit l'avoir de ses parents  
Pour acheter de quoi garnir sa table,  
Tant qu'il en vient à vivre en empruntant ?

« Faudrait-il mieux passer pour un avare ? »  
Répondrait-il, « sembler d'esprit mesquin ? »  
Certains le louent et bien d'autres se marrent  
En le blâmant par des propos de rien.

Fufidius ne veut qu'on le regarde  
 Comme un mauvais drôle ou un débauché.  
 Il a des terres et, l'argent qu'il en garde,  
 Capitaliste, il le fait rapporter :

Car il retient, de l'argent qu'il vous prête,  
 Du capital cinq fois trop d'intérêt ;  
 Qu'un débiteur s'enfonce en telles traites,  
 Il en rajoute et n'en a nul regret.

Des plus jeunots il cherche les créances,  
 Eux qui dépendent encor de leurs parents.  
 Si je l'en blâme, on me dit qu'il finance  
 En proportion des gains qu'il en attend.

Lui ? Tu aurais de la peine à me croire :  
 Il est vraiment son plus pire ennemi :  
 Térence a mis en scène telle histoire  
 D'un qui s'en veut d'un fils qu'il a banni.

Tu te demandes à quoi tu peux t'attendre  
 En m'entendant traiter de tels propos ?  
 C'est qu'en fuyant vice qui peut les prendre,  
 Vices plus grands se saisissent des sots !

Un Multinus se promène en tunique  
 Longue à ce point qu'elle tombe à ses pieds.  
 Un autre croit qu'est élégance unique

De la lever jusqu'à s'en ceinturer.

Un Rufilius se parfume l'haleine,  
 Un Gorgonius a des odeurs de bouc.  
 Nul ne maintient de mesure. Il s'enchaîne  
 Tant de relents qu'on se croit dans des souks.

Tel ne voudrait fréquenter qu'une dame  
 Qui a sa robe au moins jusqu'aux talons.  
 Tel autre veut n'approcher d'autres femmes  
 Que fréquentant les bordels des bas-fonds.

Voyant un jour sortir d'un de ces bouges  
 Quelqu'un de bien : « Bah !,dit le grand Caton,  
 « Quand, de désirs, l'homme a les veines rouges,  
 « Aller courir matrone en sa maison ? »

« Mieux vaut encor fréquenter de tels antre »  
 Carpiennius n'en veut pas pour son « vi ».  
 Ce qu'il préfère est la blancheur d'un ventre  
 Chez une femme : et c'est tant mieux pour lui !

Ecoutez-moi, cela vous intéresse ,  
 Vous qui jugez les amants d'aujourd'hui :  
 De toutes parts, bien des peines les pressent,  
 Leur volupté leur cause bien d'ennuis.

Peu d'occasions qu'ils ont de s'y complaire,  
 Ils s'y exposent au pire des dangers.  
 Sautant d'un toit, l'un s'effondre par terre,  
 L'autre est battu de verges à en crever.

Sur des voleurs tombe un qui se débîne,  
 Payant bien cher pour n'être pas châtré !  
 Un autre ailleurs se voit couvert d'urine  
 Que lui adressent un tas de palefreniers.

Quand ce n'est pas le membre ou les roupettes  
 Qu'à ce dernier, dit-on, l'on a ravi !  
 Cette sanction, on la trouve parfaite ;  
 Galba pourtant n'est pas de cet avis.

L'état second, celui des affranchies,  
 Réserve moins d'ennuis aux liaisons.  
 Salluste y fait presque autant de folies  
 Que d'autres avec femmes de grands patrons.

Proportionnant ses dons à sa richesse,  
 A la raison sa quête du bonheur,  
 Risquerait-il la ruine en ses largesses ?  
 Porterait-il atteinte à son honneur ?

Il s'est donné limites ; il s'en fait gloire :

« Femme mariée, il n'y faut point toucher ! »  
 C'est bon moyen d'éviter les histoires ;  
 Son seul souci, c'est de les respecter .

« Femme d'autrui ne sera jamais mienne »,  
 Dit Marséus, amoureux d'Origo,  
 Quand il offrait à quelque comédienne  
 Tant son argent que l'honneur aux ragots.

Suffit-il donc d'éviter telle ou telle  
 Pour s'épargner nuisance pour de bon ?  
 C'est toujours mal qu'avec dame ou femelle  
 On aille perdre or et réputation.

Villius était autant dire le gendre  
 Du grand Sylla, puisqu'il aimait Fausta.  
 Le pauvre était fier de l'être, à tout prendre  
 Mais il en fut puni plus qu'il pensa :

Criblé de coups de poignard dans sa chambre,  
 Longarénus occupant les locaux.  
 S'il s'était mis à discourir, son membre  
 Aurait bien pu lui tenir ces propos :

« Quand tu m'as vu en quelque effervescence,

« T'ai-je jamais prié de me fournir  
 « Fille d'un grand de si noble naissance ?  
 « En robe longue et vêtue à ravir ? »

Répondrais-tu : « Non, vois-tu ; mais son père  
 « Etait illustre ! ». Ah ! Remarque combien  
 Riche est en dons Nature qui nous gère  
 Et nous conseille un choix pour notre bien.

Crois-tu que c'est une même souffrance  
 Celle qui vient de notre faute à nous  
 Ou celle que, seules, les circonstances  
 Ont provoquée en nous mettant à bout ?

Pour n'en avoir point de regret, renonce  
 A rechercher matrone à conquérir :  
 On en retire alarmes et semonces,  
 Bien plus de maux que bonheur ou plaisir.

Avec leurs perles, avec leurs émeraudes,  
 (C'est, Cérinthus, ton affaire, il est vrai !)  
 Leur cuisse n'est plus belle ni plus haute,  
 Plus délicat le talon, le mollet.

C'est parfois mieux chez une courtisane  
 Dont les produits ne sont pas trafiqués ;

Bien au contraire, elle n'a rien qui fane,  
Montre le beau sans rien cacher du laid.

Car c'est ainsi que les riches procèdent,  
Quand il s'agit d'acheter un cheval :  
Ils l'examinent à couvert, sans nulle aide  
Pour l'inspecter : cela leur est égal.

Sauvent beau corps n'a que des jambes frêles :  
Un acheteur ne s'y laisse tromper !  
La tête fine ou croupe des plus belles,  
Haute encolure en feraient peu pâmer.

Et ce me semble excellente habitude :  
Du beau d'un corps avoir l'œil attiré  
Et des défauts n'en retenir l'étude  
Plus que n'en peu Hypnée, œil aveuglé ?

Ah quelle jambe ! Ah, quel bras ! Oui sans doute ;  
Mais pas de fesse, un nez grand ou trop rond !  
La taille courte ou le dos qui se voûte,  
Le pied trop grand, déformé au talon !

Un corps de dame à nos yeux se dérobe :  
Hors sa figure, on n'en voit nul appât ;  
Son corps entier se vêt de longue robe,

Si elle n'est comme une autre Cathia.

Ah ! Si tu veux goûter zone interdite  
Comme un bastion, te mettant en émoi,  
Tu trouveras mille obstacles à la suite,  
Qui, tour à tour, se dressent devant toi :

Gardes, coiffeurs, litières, parasites,  
Robe ou manteau si long qu'il cache tout !  
Autant d'écrans à tes yeux qui limitent  
Toute vision et qui t'en rendraient fou.

Point tant d'ennuis avec la courtisane :  
Robe de Cos est si léger tissu  
Que jambe ou pied, sous voile diaphane,  
Se jaugent à l'œil autant que s'ils sont nus.

Préfères-tu, sans voir la marchandise,  
Payer d'avance au risque d'en pâtir ?  
Tel le chasseur courant lièvre en la bise,  
Qui, au repas, ne s'en veut resservir.

« A tel chasseur, chantes-tu, je ressemble  
« En mes amours, puisque je fais bien fi  
« De ce qui m'est facile et que je tremble  
« De voir s'enfuir ce qui m'est interdit ».

Crois-tu pouvoir, en tes épithalames,  
 Vider ton cœur d'ardeur, de lourds soucis ?  
 Et la Nature aurait-elle, à ta flamme,  
 Manqué d'y mettre un frein comme l'oubli ?

N'est-il pas bon de connaître les bornes  
 De ce qu'on geint à se voir refuser ?  
 De distinguer du vrai ce dont il s'orne  
 Et l'apparent de la réalité ?

Lorsque la soif te dessèche la gorg  
 N'acceptes-tu boisson qu'en bol d'argent ?  
 Mourant de faim, que tu n'as qu'un pain d'orge,  
 N'exiges-tu qu'un turbot ou qu'un paon ?

Lorsque ton membre est gonflé par l'attent  
 Et que tu peux lui offrir sans délai  
 Un jeune esclave, une accorte servante,  
 Qu'en dirais-tu si, de presse, il cédait ?

Point n'est mon cas. Moi, ce que je préfère,  
 C'est un amour facile et sans passion ;  
 Non qu'on me dise : « Il se peut qu'on s'affaire  
 « Quand mon mari quittera la maison. »

« Laissez-la donc aux prêtres de Cybèle ! »  
 Dit Philodème. Il trouve beaucoup mieux  
 Celle, pour lui, qui vient quand on l'a  
 Et qui n'est pas d'un abord si coûteux !

Qu'elle soit donc élégante et bien faite,  
 Pleine de grâce et point d'aspect plus blanc  
 Que ne la fit la Nature et n'appête  
 A s'en vouloir d'un gabarit plus grand.

Quand, près de moi, je la vois alanguie,  
 Son côté gauche auprès de mon flanc droit,  
 C'est une Ilia ou même une Egérie  
 A qui je donne un nom qui n'est qu'à moi...

Je ne redoute au moment de l'étreinte,  
 De voir mari revenir de ses champs,  
 Chiens, d'aboyer, porte s'ouvrir, ni crainte  
 D'avoir maison crouler dans le boucan.

De voir l'épouse, aux prises à l'épouvante,  
 Sauter du lit, en craignant pour sa dot,  
 Entendre pleurs des complices servantes  
 Et moi m'enfuir avec froid dans le dos !

Mieux vaut, pieds nus, fuir sans froc, dans la presse :  
 C'est vrai malheur de craindre, étant surpris,  
 Pour son argent, son renom et ses fesses.  
 Pour ça, Fabius est bien de mon avis !

### 3. ENCORE TIGELLIUS

*Cette satire aurait été écrite vers l'an 36. Horace y prend à témoin parfois son protecteur Mécène, auprès de qui il évoque diverses excentricités dont Tigellius était coutumier. Puis il s'en prend aux divers travers et défauts de ses contemporains, qui sont encore bien actuels, et prône la modération dans les circonstances de la vie.*

A tout chanteur, c'est commune manie  
De ne jamais accepter de chanter  
Quand, entre amis, se peut qu'on les en prie.  
S'il n'en est rien, de ne s'en point priver...

Pour le fameux Tigellius de Sardaigne,  
C'était le cas. D'invoquer l'amitié  
Qu'avait Octave ou César en son règne,  
Il s'en taisait : rien à lui soutirer !

Mais lui venait parfois quelques délires :  
C'était Bacchus, Io sujets du chant.  
De haut en bas, les notes de sa lyre,  
Dans un dîner, s'épanchaient tout le temps.

Sa voix courait comme si, à ses trousses,  
Il ressentait présence d'ennemis.  
J'ai vu souvent lentement qu'il la pousse  
Comme on apporte à Junon vase empli.

Il vient, un jour, avec deux cents esclaves ;  
 Puis, il n'en a que dix le lendemain.  
 Parfois, chantant les plus grands, les plus braves,  
 Tétrarques, rois s'entendent en ses refrains.

Il dit parfois : « Qu'on m'apporte une table,  
 « Simple trépied ! Nulle épice pour moi !  
 « Rien qu'une toge en gros lin, mais capable  
 « Tout simplement de me garder du froid ! »

Content de peu, à cet homme économe,  
 Confiez-lui sesterces par millions,  
 Cinq jours plus tard, vous trouverez cet homme  
 Qui n'aura plus dans sa bourse un doublon !

Toute la nuit veillant jusqu'à l'aurore  
 Il se mettrait à ronfler tout le jour.  
 Je n'ai connu et je ne pense encore  
 Revoir quelqu'un si fantasque, un beau jour !

Et maintenant, bien sûr, on va me dire :  
 « Et toi alors ? Te crois-tu sans défaut ? »  
 J'en ai, c'est sûr, mais ils ne sont pas pire  
 A supporter par qui m'a sur le dos.

Ménius moquait Névius en son absence.  
 « Et toi, lui dit quelqu'un, te connais-tu ?  
 « Et crois-tu donc qu'au cours de tes sentences,  
 « Tu nous demeure encore un inconnu ? »

Ménius répond : « J'ai bien de l'indulgence  
 « Et, pour moi-même, en ai de vrais trésors ! »  
 Tel amour-propre est si fou, si intense,  
 Qu'on ne saurait le critiquer trop fort.

Pour tes défauts, tu as trop faible vue ;  
 Pourquoi garder, pour ceux de mes amis,  
 Regard plus vif que n'a l'aigle en la nue  
 Ou d'Epidaure un serpent si hardi ?

Tes amis, certes, en font pour toi de même.  
 L'un prend bien mal tes propos anodins  
 Dont son aspect paysan est le thème :  
 Cheveux trop courts, toge chutant en coin ;

Que ses souliers tiennent mal aux chevilles,  
 Qu'importe ! Il n'est point de meilleur que lui !  
 Ce corps grossier abrite un beau génie:  
 Sonde-le bien ! N'est-il pas ton ami ?

Ne faudrait-il qu'enfin, toi, tu t'afflige ?  
 N'y a-t-il pas en toi quelques défauts ?  
 Le chardon pousse en terre qu'on néglige,  
 Qu'il faut détruire et brûler au plus tôt.

Combien d'amants ne sont, pour leurs maîtresses,  
 Aveugles au point de n'en voir les laideurs ?  
 Hagna n'a-t-elle un Balbénus qui dresse  
 Bien des louanges à ses rouges tumeurs

Je voudrais qu'entre amis, de la sorte,  
 Nous détournions en vertus nos erreurs ;  
 De nos défauts, changer les noms qu'ils portent,  
 Comme le font les pères pour les leurs.

Quand un fils louche, on dit que ses yeux clignent.  
 S'il est petit, on lui dit : « Mon poulet ! »  
 « Boiteux léger », quand , tel un cep de vigne,  
 Sa jambe est torse et son pied se démet.

Cet homme est strict ? On dit qu'il est intègre  
 Ou étourdi, quand il est vaniteux.  
 Ne pourrait-on trouver, même en la pègre,  
 Fidélité qu'ont les mafieux entre eux ?

Est-il brutal ? A-t-il trop de rudesse ?  
 C'est qu'il est brave et franc tout à la fois.  
 Est-il bouillant ? Il n'a point de mollesse !  
 Pour nos amis, Que tolérant l'on soit !

Mais hélas non ! Nous jetons aux abysses  
 Nos qualités. Nous n'avons qu'un désir :  
 Un vase est propre ? Il faut qu'on le salisse ;  
 Il ne peut pas rester blanc sans faillir !

Un homme est probe et un second modeste ?  
 Nous les dirons lent pour l'un , l'autre épais !  
 Tel autre évite ennuis, tant il est leste  
 Pour ne prêter le flanc aux gens mauvais :

Au lieu d'y voir un homme raisonnable,  
 Se méfiant, souvent contre son gré,  
 D'un entourage envieux, redoutable,  
 Nous l'appelons alors : fourbe et rusé !

Un autre à l'aise et quelque peu sans gêne,  
 Rompt le silence en de banals propos :  
 J'ai, bien souvent, telles façons, Mécène,  
 Lorsque tu lis ou cherche le repos.

On se dira : « Qu'il est désagréable !  
 « Il n'a vraiment que bien peu de façons ! »  
 Pour nous juger, nous ne sommes équitables  
 Et nous manquons, hélas, de réflexion.

D'immaculé, il n'en est de naissance ;  
 Meilleur est qui a de moindres défauts.  
 L'ami les met, indulgent, en balance  
 Avec le bien. Où penche le plateau ?

Du bon côté s'il veut que je l'endosse  
 Usant pour lui du même procédé.  
 Si je ne veux t'offusquer par ma bosse,  
 Ami, je dois ta verrue excuser.

Si l'on attend de quelqu'un l'indulgence  
 Pour les défauts que l'on se reconnaît,

C'est à bon droit qu'il faut même patience  
Envers celui qui vous porte intérêt.

Il y a plus : si l'accès de colère  
Nous ne savons l'extirper de nos cœurs,  
Dosons les peines attachées aux affaires  
En proportion du poids de toute erreur !

Si pareil vice ai-je acquis de Nature,  
Pourquoi ne pas user de la Raison  
Pour employer ses poids et ses mesures  
A bien juger des fautes sans pardon ?

Si quelque esclave à qui l'on donne l'ordre  
De déservir sauce tiède et plat froid,  
Touche un déchet de poisson pour y mordre,  
Vas-tu pousser pour ça, aller le mettre en croix ?

« Un Labéon, » pensent les raisonnables  
En te jugeant, « n'est pas plus insensé ! »  
Eh bien ! Voici faute plus détestable  
Envers l'ami t'ayant un peu lésé :

On trouvera qu'il est désagréable  
Qu'à ton ami tu n'aies pardonné.  
Mais, si tu vas plus loin, est-ce acceptable

Si tu le fuis, détestes désormais ?

Il est pour toi débiteur insolvable,  
 Qui tente en vain d'échapper à Ruson  
 Et qu'au retour de Calendes minables,  
 Ne sait trouver le moindre picaillon.

Il ne déterre, en quel côté qu'il creuse,  
 Nul intérêt, ni capital et doit,  
 En prisonnier, ouïr les malheureuses  
 Fables qu'en dit le créancier qu'il a.

Est-ce un ami qui, noyé dans l'ivresse,  
 S'oublie au point d'uriner sur le lit ?  
 A-t-il fait choir, de la table qu'on dresse,  
 Ce bol qu'Evandre autrefois a saisi ?

Pour ces méfaits ou si la faim tenace  
 Lui a fait prendre un morceau de poulet  
 Mis devant moi, faut-il donc que j'en fasse  
 Un compagnon moins aimable et moins gai ?

S'il m'a volé, que devrais-je alors faire ?  
 Ou s'il renie un engagement fait ?  
 Ou dévoilé un secret qu'il doit taire,  
 Quand on comprend le prix d'être discret ?

« C'est fautes égales ! » en pensent certains juges.  
 Ils seraient bien gênés dans leurs propos  
 Par le bon sens. Nous verrions qu'ils nous grugent  
 Si la morale en renvoyait l'écho.

Ils verraient bien qu'à leurs avis s'opposent  
 Le sens commun ; même tout intérêt,  
 Qui est, je crois, le père en toutes causes,  
 De la justice et qui en fait l'attrait.

Lorsque rampaient, sur la terre naissante,  
 Troupeaux muets, les tout premiers vivants,  
 Ils se battaient dans l'espoir et l'attente  
 D'une tanière, en dévorant des glands.

Usant des poings, des ongles, puis de masses,  
 Des armes ensuite apprenant à forger,  
 Ils inventèrent aussi des mots, des phrases  
 Pour exprimer leurs façons de penser.

Après ces luttes ouvertes entre sauvages,  
 Ils se sont mis à lever des remparts,  
 Légiférer contre vols, brigandages,  
 Puis l'adultère aussi, un peu plus tard.

Avant Hélène, amoureux d'autres femmes,  
 Combien d'humains s'en sont bien disputés !  
 Combien de morts dans ces féroces drames  
 Qui, par plus forts, se sont faits massacrer !

Pour éviter que règne l'injustice,  
 Comme au troupeau s'impose le taureau,  
 On fit des lois, qui, dans le monde, agissent  
 Faisant pour nous des codes plus moraux.

Pointer le bon et séparer l'injuste,  
 Sens naturel peine à les distinguer.  
 Ainsi qu'utile on extrait du vétuste,  
 On doit savoir ce qu'il faut éviter.

Qui plaiderait que la faute est semblable  
 De qui sectionne un plant de chou pommé  
 Dans le jardin d'un voisin, d'un coupable  
 D'un vol nocturne en temple en temple consacré ?

Qu'une loi fixe aux peines une importance  
 Proportionnelle aux grandeurs des délits !  
 Que le fouet ne s'agite en cadence,  
 Quand simple coup de lanière y suffit !

Userait-on d'une simple fêrule,

Contre un coupable à condamner plus fort ?  
 Pour toi, pourtant, le larcin minuscule  
 Et brigandage ont fait le même tort !

Si tu avais autorité royale,  
 A constater petits et grands méfaits,  
 Pour tous les torts qui justice réclame,  
 Userais-tu du même couperet ?

Bon cordonnier, ce stoïcien ! Si riche  
 Sage et si beau qu'il en deviendrait roi !  
 Pourquoi rêver de biens dont tu te fiches ?  
 Quand on a tout, que vouloir de surcroît ?

« Mais, dira-t-on, connais-tu la maxime  
 De Chrysippus : quoique il soit cordonnier,  
 « Sage jamais, pour son usage intime,  
 « Ne fit chaussure ou sandale à son pied. »

Hermogène est, même sans sa musique,  
 Meilleur chanteur et musicien racé.  
 Donc Alfénus, qui a fermé boutique  
 N'en est pas moins toujours bon cordonnier.

Sont-ce façons d'être un artiste, un riche,  
 Ou même un roi qu'on est, cher stoïcien ?

Gamins frondeurs vous tirent la barbiche :  
Pour les chasser, prenez canne au besoin !

Vous crierez qu'ils barrent le passage,  
Vous hurlerez, vous, le roi le plus grand...  
Et, pour finir, partez aux bains, grand sage,  
Avec ce sot Crispin comme assistant !

Nous nous ferons plaisir, en votre absence,  
Amis et moi d'oublier nos défauts.  
Humble et petit, je vis en plus d'aisance  
Que vous, grands rois. Nous ne sommes rivaux !..

#### **4. DEFENSE DE LA SATIRE**

Eupolis, Cratinus, Aristophane enfin,  
Tous les divers auteurs des comédies anciennes  
Fustigeaient sans façon, en les mettant en scène,  
Tout méchant, meurtrier, fripon ou libertin.

Lucilius fit pareil sur les gens décriés :  
Il suivit ces auteurs pour de semblables causes.  
Usant d'une autre langue, en traitant de ces choses,  
Quoique piquants et fins, que de vers sont bâclés !

Car c'était son défaut : il paraît qu'en une heure,  
Il en faisait deux cents, se perchait sur un pied !  
Il s'en croyait champion ; on aurait du filtrer  
Un tel torrent de mots ! Tel verbeux n'est qu'un leurre.

Il ne se donnait pas de peine pour écrire,  
Pour le bien faire au moins, car d'écrire beaucoup,  
Ce n'est pas un exploit difficile du tout !:  
« Cent contre un, dit Crispin, que je t'y bats, beau sire ! »

« Choisissons donc un lieu et prenons du papier  
« Et que, durant une heure, quelqu'un nous garde en vue ! »  
Heureusement pour moi que les dieux, en leurs nues,  
M'ont donné caractère assez bien réservé !

Moi, je me montre peu, rarement si possible, ;  
 De Crispin, ils ont fait comme un de ces soufflets  
 Fait pour chauffer le fer, l'amollir à souhait :  
 Il halète comme eux, en choisissant sa cible.

Que Fanius est heureux ! Il porta de lui-même  
 Son buste, avec ses vers, au temple d'Apollon !  
 Les miens, qui les connaît ? ils restent à la maison.  
 A personne jamais je ne lis mes poèmes.

Ceux qui sont brocardés, s'y sentent si nombreux  
 Qu'ont connaît peu de gens qui goûtent la satire.  
 Il en est tant pourtant dont il est tant à dire !...  
 Citez qui vous voudrez : on pourrait parler d'eux...

Qui n'a quelque défaut ? L'ambition, l'avarice,  
 L'un demeure ébloui par l'appât de l'argent :  
 Il importe chez nous les produits du Levant.  
 Albinus, lui, est fou des bronzes de Galice.

Que de risques il encourt pour augmenter son lot !  
 De crainte de le voir maigrir ou disparaître,  
 Comme un vrai tourbillon, on peut voir le cher maître  
 Courir de tous côtés, supporter mille maux.

Quand on craint la satire, on s'en prend au poète :  
 « C'est féroce animal : craignez de l'approcher !  
 « Il n'épargne un ami, pourvu qu'un à-côté  
 « Soit prétexte d'en rire ; et bien moqué vous êtes !

« Dès qu'il a griffonné quelque méchanceté,  
 « Il n'a plus de repos avant qu'on ne le sache  
 « Et que vieilles ou laquais devant le four n'en lâchent  
 « Quelques bribes ! » Est-ce tout ? Fort bien : j'y répondrai.

D'abord, je ne me sens point du nombre de ceux  
 Que j'appelle poète. Il ne suffit, pour l'être,  
 De mesurer les vers en respectant le mètre.  
 Mon style est familier et s'en dispense un peu.

Qu'est-ce donc qu'un poète ? Un vigoureux génie  
 A l'esprit élevé, s'exprimant avec feu.  
 Et l'on doute, en ce cas, en écoutant ses jeux,  
 Qu'on baptise poème encor la Comédie.

Car elle n'a son feu et n'est si véhémence  
 Dans les choses et le style. On y trouve à peu près,  
 Dans celui qu'elle emprunte en traitant un sujet,  
 Le ton que l'on emploie dans la langue courante :

Tel père encoléré gourmande un rejeton  
 Qui préfère à la dot l'amour d'une poufiasse  
 Et qui parcourt la ville en poursuivant ses traces,  
 En plein jour, torche en main, y perdant son renom.

Père de Pomponius, si tu étais en vie,  
 A ton fils pourrais-tu parler tout autrement ?  
 La métrique oubliée, un père a-t-il vraiment  
 A user d'autres mots que dans la Comédie ?

Otez césure et pieds dans ce qu'on a écrit,  
 Lucilius ou moi, en inversant les phrases !  
 Vous verrez qu'on n'y trouve aucunement l'emphase  
 Qu'on constate en ces vers qu'on a tant applaudi :

« Quand la noire Discorde eut brisé les portails, »  
 « Rompu chaînes enserrant le démon de la Guerre... »  
 Vous ne reverrez plus poète de naguère,  
 Et ces membres éclatés qui n'ont pas tant d'émail.

Mais passons ! Nous verrons plus loin si la Satire  
 Est poésie ou non. Je me borne aujourd'hui  
 A voir si vous pouvez lui accorder crédit  
 Ou sinon de juger qu'il n'en est pas de pire.

Sulcius, Caprinus, délateurs redoutables,  
 Passent avec leurs dossiers : Effroi chez les voleurs  
 Qui craignent leurs sanction ; mais aucune frayeur  
 N'atteint le citoyen qui a vie honorable.

Mais, seriez-vous Célius ou Pyrrhus, ces brigands,  
 Est-ce moi qui viendrait à éveiller leurs craintes ?  
 A leur réputation, pourrais-je faire atteinte ?  
 Je suis loin d'égaliser les débatteurs brillants !

Est-il œuvre de moi qu'on irait afficher ?  
 Les voit-on étalées en quelques librairie ?  
 Hermogène ou le peuple auraient-il des envies  
 D'aller se les transmettre au point de les user ?

Moi, à qui que ce soit, mes pamphlets ne récite,  
 Sauf à quelques amis qui m'y veulent forcer.  
 Mais jamais en public, comme d'autres ont chanté  
 Les leurs sur les forums, que, du reste, j'évite...

Ou dans les Thermes aussi : l'écho, dessus ces voûtes  
 Y résonne si bien ! Mais laissons à certains  
 Liberté de juger s'il n'est pas fol et vain  
 De vouloir, en ces lieux, s'attendre à quelque écoute.

« D'accord ! dira quelqu'un. Mais toi, tu veux blesser :  
 « C'est un penchant vicieux bien à toi qui t'entraîne ! »  
 Quelle preuve avez-vous ? Citez, de ceux que j'aime,  
 L'ami qu'en son absence il me vint de moquer !

Quelqu'un lâche un secret ,que lui a confié  
 Un ami, des critiques s'abstient d'en trouver des excuses,  
 Sur lui cherche bons mots pour que les rires en fusent,  
 C'est homme peu fiable ; il vaut mieux l'éviter !

A table, on trouve au moins l'un des douze convives  
 Qui fournit le prétexte à toutes libations,  
 En exceptant, bien sûr, le maître de maison,  
 Car c'est lui qui fournit à tous un peu d'eau vive

Peut-être y devra-t-il y joindre sa partie,  
 S'il vient que l'amuseur soit à court de bons mots  
 Ou que le vin viendrait libérer des propos,  
 Médisances souvent plus que plaisanteries.

Je sais : vous aimez ça mais vous en amusez !  
 Et moi, puisque j'ai dit : »Rufinus sent la rose  
 « Et Garganus le bouc », vous critiquez la chose  
 Et me cataloguez comme un méchant fieffé ?

Qu'on vienne à parler « vol », donc de Capitolin,  
 Vous ne manquerez pas, comme à votre ordinaire,  
 De prendre son parti : « Capitolin ? D'affaires  
 « Et d'enfance déjà, j'en connus le destin.

« Il est de mes amis. Et j'ajouterai même :  
 « Je suis son obligé, trouve même charmant  
 « Qu'en ville il reste coi...mais m'étonne pourtant  
 « Qu'il ait su s'écarter d'affaires que je n'aime.. »

Voilà ce que j'appelle une rouille mortelle,  
 Un noir poison ! Et c'est ce qu'on ne trouvera  
 Jamais dans mes écrits et que mon cœur n'aura  
 Même pas ressenti : mon âme est sûre d'elle.

Si parfois je m'exprime un peu trop librement  
 Dans l'ironie, il faut qu'on me pardonne !  
 Fuir les choses vicieuses et préférer les bonnes,  
 Mon père me l'apprit en des portraits vivants :

Quand il voulait m'apprendre à demeurer frugal,  
 Me contenter du peu qu'il avait en fortune :  
 « Vois le fils d'Albius ! Comme vie l'importune !  
 « Et où Barrus arrive avec son capital !

« Que les jeunes, dit-il, apprennent de leurs pères  
 « A ne pas dissiper ce qu'ils leur laisseront ! »  
 S'il craignait de me voir mauvaise liaison,  
 M'en vouloir m'éloigner, il savait comment faire :

« D'imiter Sectanius, attention ! Prends-y garde !  
 « Vois la réputation qu'un Tribonius surpris  
 « A dans le monde ! Entend ce qu'un sage en a dit :  
 « Qu'il faut chercher le bien, qu'au mal on ne s'hasarde !

« Pour ne vous perdre point tant que l'on vous conduit.,  
 « Ce qu'ont dit mes parents, je répète et l'abrège ;  
 « Vous pourrez voguer seuls et surnager sans liège  
 « Quand vous serez formés de corps comme d'esprit. »

C'est de cette façon qu'ainsi je fus instruit :  
 Pour me faire agir bien : « Vous avez un exemple »  
 Disait-il, en montrant nos édiles en leurs temples. »  
 Pour éviter un mal : « Vois, quand on ne le fuit,

« Quelle réputation ont ceux qui s'y complaisent !  
 « En pourrais-tu douter que cela soit mauvais ? »  
 Un malade, apprenant d'un voisin le décès,  
 Se ménagera mieux, s'il s'en sent mal à l'aise.

Ainsi les jeunes gens se retiennent, à la vue  
 D'exemples convaincants. Et c'est par ce moyen  
 Que je fus préservé de faute qui vous vient  
 Perdre un homme et n'ai rien que faiblesses menues,

Auxquelles vous pourriez peut-être faire grâce.  
 Peut-être même, avec les conseils d'un ami,  
 En y réfléchissant, saurai-je même aussi  
 Certaines en corriger mieux que seul on le fasse.

Car, lorsque je demeure, alité, seul chez moi,  
 Ou promène dehors, errant sous les portiques,  
 Je ne me laisse aller : ce serait fantastique  
 Si je réussissais : j'en vivrais de surcroît.,

Plus content et rendrais plus heureux mes amis :  
 « Ce qu'a commis Untel est une étourderie.  
 « N'irais-je pas tomber en semblable ânerie ? »  
 Puis, quand j'en ai loisir, sur papier je l'écris.

C'est bien mesquin, je sais : c'est l'un de mes défauts.  
 Fais attention à toi si tu ne le pardonnes !  
 Je risque d'appeler à mon secours des tonnes  
 De confrères poètes : ils viendront aussitôt

Oui, nous sommes nombreux d'avoir même folie.  
 Nous pourrions te forcer à marcher avec nous,

Comme le font les Juifs, et prier à genoux  
Pour t'obliger d'entrer dans notre confrérie...

## 5. VOYAGE A BRINDISI.

*C'est un vrai journal de voyage qu'Horace fait ici. Et on peut le dater avec précision, par les faits qu'il rapporte. En effet, à cette date, Sextus Pompée soulevait la Sicile contre les triumvirs du troisième triumvirat réunissant Octave avec Antoine et Lépide. Mais Octave, étant en froid avec Antoine à ce moment, il crut bon, devant le péril, de s'entendre à nouveau entre eux trois. Pour arranger le litige provisoire. Il délégua donc à Brindisi son ami Mécène et Fontéius Capito, ami d'Antoine, pour y rencontrer ce dernier. Horace fut du voyage qui a dû s'étendre sur 13 jours. Notre poète en fait une savoureuse relation.*

J'avais troqué Rome et sa grande presse  
Pour la modeste auberge d'Arícia.  
J'y vis le plus grand rhéteur de la Grèce,  
Héliodorus, savant plus qu'on n'en voit.

C'est au Forum d'Appius que nous partîmes,  
Plein d'aubergistes ou voleurs, marinières ;  
C'est en deux fois que l'étape nous fîmes :  
Un jour suffit pour un coureur à pied !

Mais un lambin parcourt la Voie Appienne  
 D'une façon moins dure à supporter !  
 L'eau y était infecte et j'eus à peine  
 Quelque appétit quand j'y ai du manger.

J'attendis donc avec quelque impatience  
 Que mes amis aient fini de dîner.  
 L'ombre et la nuit imposaient leur présence  
 Et les étoiles au ciel allaient briller.

Nos serviteurs adressaient des injures  
 Aux bateliers : « Aborde donc ici ! »  
 -« On est déjà trois cents ! Cà, on l'assure ! »...  
 On négocia de ce passage un prix.

Pour attacher la mule, une heure y passe.  
 Puis les moustiques et grenouilles au marais  
 Nous gâcheront la nuit, tant ça coasse !  
 Le nautonier ivre a le vin mauvais !

Un passager, à l'amante lointaine,  
 Chante à l'envi, puis, fatigué, s'endort.

Quant au premier, sa mule mise en chaîne,  
Ancre le bac sur un rocher du bord.

Comme un fada, allongé sur la dure,  
Le dos à plat, il se met à ronfler.  
Le jour venu, on se lève, on s'assure  
Que notre esquif n'a pas encor bougé.

L'un d'entre nous, qui ne la trouve drôle,  
Bondit à terre et travaille les reins  
De ce mulet, d'une branche de saule  
Et fait de même avec notre marin.

Vers les dix heures, à la fin, on débarque  
A Fénoria ; nous lavons têtes et mains.  
Trois miles après dîner. Puis, l'on remarque  
Anxur, juché sur ses rochers, au loin.

C'est là qu'était prévu qu'on voit Mécène  
Et Coccéius, envoyés tous les deux  
Pour arranger un litige qui traîne :  
Qui ne sait point qu'on peut compter sur eux ?

J'avais mes yeux noircis d'onguents idoines,  
Quand vint Mécène avec ce Fontéius,  
Homme charmant, meilleur ami d'Antoine.  
Quittant Fundi et son prêteur Luscus,

Nous avons ri, en voyant les insignes,  
 Robe prétexte et le réchaud braisé  
 Dont se paraît ce greffier brave et digne,  
 Son laticlave hautement arboré.

Puis, fatigués, on arrête à Formies,  
 Où Muréna nous prête sa maison  
 Et Capito fort bien nous rassasie.  
 Le lendemain, nous nous réjouissons :

A Sinuesse, on rencontre Virgile  
 Et Platus, Varius : mes amis !  
 Ces âmes-là, si belles, si subtiles,  
 Est-il sur terre un trio mieux choisi ?

Que de baisers ! Quelle joie admirable !  
 Tant que j'aurai conservé la raison,  
 Rien ne surpasse un ami véritable !  
 Premier relai en Campanie. Au pont

Nous sont fournis ce qui était de mise :  
 Un toit, du sel et réserve de bois,  
 Pendant que mules iront-chose promise-  
 Jusqu'à Capoue y déposer leurs bâts.

Mécène part s'exercer à la paume ;

Virgile et moi n'y participons pas :  
 Une sieste est, pour nous, meilleur baume,  
 Car nous souffrons des yeux, de l'estomac.

Dans sa villa superbe qui surmonte  
 Tout Caudium, Caccius nous reçoit.  
 Muse, il faudrait maintenant que tu contes  
 Le beau duel des bouffons au repas !

De ces deux-là, dis nous leur origine !  
 Messius est Orque, une illustre nation.  
 Et Sarmentus sert dame latine  
 Avant Mécène, en s'en faisant bouffon.

Lui commença : « A te voir, il me semble  
 « Voir un cheval sauvage ! » Nous rions.  
 Car Messius porte une tête qui tremble.  
 « Moi, je veux bien » répond-il. –« A ton front,

« Si l'on n'avait retiré quelque corne,  
 « Tu ferais peur ! ». Son front montre, en effet,  
 Traces aux cheveux et les poils dont il s'orne  
 De cicatrices assez laides, il est vrai.

Et Sarmantus de lancer des boutades  
 Sur Cicirrus et le « mal campanien »  
 Dont c'est la trace : en serait-il malade ?  
 En vrai Cyclope , il n'a besoin de rien

Pour en danser et mimer quelques frasques,  
 Car de cothurne, il n'en a pas besoin,  
 Ni de coiffer son front de quelque masque  
 Pour avoir l'air d'un parfait tragédien...

Pour rétorquer, Messius n'a point de peine :  
 « Aux Lares, as-tu porté en ex-voto,  
 « Scribe en ce jour, tes précédentes chaînes ?  
 « De ta maîtresse, achetas-tu tantôt

« Ses droits sur toi ? Ou as-tu pris la fuite ?  
 « Te faut-il plus qu'une livre de pain  
 Qu'on fait par jour en farine bien cuite  
 « Pour te nourrir, toi, plus petit qu'un nain ? »

C'est en propos narquois mais agréables  
 Que le dîner se prolongea ainsi.  
 Pour Bénévent, nous partons. Un aimable  
 Hôte qui nous reçut a bien failli

Tout incendier en mettant à la broche  
 De pauvres grives. Et bien vite le feu  
 Dans la cuisine alla de proche en proche  
 Jusqu'à lécher les tuiles quelque epu.

On pouvait voir tout le monde, convives,  
 Et leurs esclaves tremblants, essayer  
 De s'attaquer aux flammes les plus vives,  
 Eteindre un feu. pour sauver un dîner !

S'ouvrirent alors les monts de l'Apulie  
 Que l'Atabule a bien souvent brûlés :  
 Ces passes-là, les aurions-nous franchies  
 Si nous n'avions eu, pour nous abriter,

Une villa, de Trivicus voisine,  
 Où du bois vert étant mis à brûler  
 Nous arracha des larmes assassines  
 Car du feuillage y était mélangé.

J'ai attendu, comme un sot, l'arrivée  
 D'une putain qui me baratina.  
 Las de veiller, je fus pris par Morphée,  
 Pensant à elle en bien joyeux ébats

Le lendemain, mon ventre et ma chemise  
 Y témoignaient des rêves de la nuit !  
 Puis, sur un char, notre équipe fut mise  
 Pour vingt cinq milles, jusqu'à joindre le puits

D'un petit bourg , dont le nom n'est de mise  
 Pour faire un vers, mais qu'arrivant très tôt,  
 On reconnaît, quand on voit marchandise  
 Qu'on trouve là gratuitement : c'est l'eau !

Le pain y est tout autant admirable,  
 Tant et si bien qu'un voyageur prudent  
 Fait provision de ce mets délectable  
 Pour la prochaine étape, au jour suivant.

A Canusium, la mie est souvent pleine  
 De grains durcis. Pauvre localité  
 Que Diomède autrefois prit la peine  
 De ceinturer. L'eau seule on peut puiser.

C'est là aussi que Varius nous quitte ;  
 Il était triste et nous pleurions aussi.  
 Il plut, gâtant l'étape qui fit suite.  
 Ce fut bien long pour atteindre Rubi.

Par temps meilleur, mais sur un chemin pire,  
 Nous atteignons Bari et ses poissons.  
 Puis Egnatie, où nous dûmes bien rire :  
 Les Nymphes l'ont construite, nous dit-on !

On dit aussi que l'encens s'y consume  
 Sur les portails, sans qu'on y boute feu !  
 Qu'Apelle, un Juif, puisse y croire et le hume,  
 Très peu pour moi : Je sais bien que les dieux

Vivent tranquilles et que, si la Nature  
 Fait des miracles, ils n'en sont les auteurs...  
 A Brindisi, finit notre aventure.  
 J'en fais autant, moi simple chroniqueur...

## 6 . A MECENE .

*Cette satire a été écrite probablement vers l'an 37, peu après qu'Horace soit devenu le protégé de Mécène. Il évoque ses origines modestes, manière d'adresser ses éloges à Mécène, qui ne tient compte que de la valeur individuelle de ceux qu'il range parmi ses amis. Et c'est pour lui l'occasion de nous faire un beau portrait du caractère de son père, ce qui ne peut que nous le rendre plus sympathique, comme il a du l'être à son protecteur*

Quel Lydien, Mécène, en l'antique Etrurie,  
 Pourrait-il égaler ta généalogie ?  
 Paternels, maternels, on trouve tes aïeux  
 Commandant nos légions, chefs les plus prestigieux.

N'y cherchons de raison que tu t'en glorifies,  
 Pour toiser, comme d'autres une plèbe asservie ,  
 Ceux d'un moins haut lignage ou qui soit moins fourni,  
 Comme moi, dont le père était un affranchi.

« Quelque père qu'on ait, me dis-tu, que m'importe,  
 « Pourvu que sentiments d'homme libre il en sorte ! »  
 Toi, tu sais que, du temps que Tullius était roi,  
 Fils d'esclave pourtant, combien n'y eut-il pas  
 D'hommes de qualité constituant l'élite,  
 Ne devant leur pouvoir que grâce à leurs mérites.

Tu sais que Lévinus, fils du Publicola  
 Qui détrôna Tarquin, ne valut pas pour ça  
 Plus d'un as pour le peuple ; et pourtant, que je sache,  
 Tu l'as connu aussi : rarement il se fâche,  
 Sensible seulement au nom d'un quémandeur,  
 Au point de l'élever aux suprêmes honneurs.  
 Statues et inscriptions des aïeux le touchèrent.  
 Pourrions-nous faire mieux, si loin du populaire ?

Supposons que la plèbe ait chargé Livinus  
 D'un titre qu'elle nie au trop jeune Décus,  
 Que le préteur Appius me ferme l'Assemblée,  
 Car mon peu de noblesse en condamne l'entrée !  
 (Et là, il ferait bien car, sur un strapontin,  
 Je ne saurais rester tranquille dans mon coin !)

Et pourtant, à son cher brillant, on voit la Gloire  
 S'attacher à la fois noblesse et gens de foire.  
 Lâchant le laticlave, à quoi t'a-t-il servi,  
 Tillius, en tribun, de te l'être remis ?  
 Plus forte contre toi, l'envie est déchaînée ;  
 Simple particulier, elle se fut calmée.

Sot qu'on est à vouloir chausser noirs brodequins  
 Et plisser à nouveau le « clave » sur ses seins !  
 Autour de soi, s'entend : « Qui est-il donc, cet homme ?  
 « De qui est-il le fils ? » Et c'est tout à fait comme  
 Quelqu'un de déformé par le « mal de Barrus »  
 Et qui se prend encor pour un fils de Vénus !  
 Pourtant les demoiselles en feront leurs remarques  
 Sur l'allure, le pied, les jambes qui s'en marquent.

Qui, à Rome, promet d'apporter tous ses soins  
 A l'empire, Italie et tous temples divins,  
 Oblige l'entourage à se poser questions  
 Sur ses liens maternels de bien humble extraction :  
 « Quoi ? Un fils de Dana, de Denys, un Syrien  
 « Pour faire, du Rocher, jeter un citoyen ?  
 « Ou, du bourreau Cadmus, l'enserrer dans les pièges ?  
 « -Mais Novius, mon adjoint, occupe l'autre siège,  
 « Et le poste qu'il tient le fut par mon papa !  
 « -Te crois-tu, pour cela, Paulus ou Messala ?  
 « Si, au Forum, trois cents chariots se trouvent en face  
 « De trois enterrements de la première classe,  
 « Novius ,lui, saurait, de sa voix de stentor,  
 « Couvrir un tel fracas de trompettes et de cors !.. »

Maintenant, j'en reviens à moi, que l'on décrie :  
 Fils d'affranchi, Mécène, à qui table est servie ?  
 Quand j'y viens à présent, j'ai, en d'autres saisons,  
 Comme tribun romain, commandé aux légions.  
 Entre un soldat d'hier et convive à ta table,  
 Il est, me semble-t-il, différence notable :  
 Si, pour quelques raisons, on trouverait quelqu'un  
 Pouvant me reprocher mon grade de tribun,  
 Il n'en n'est pas de même à contester le titre  
 D'être de tes amis ( dont je ne suis le pitre) :  
 Tu les choisis avec combien de précautions,  
 Ceux que ne guide pas de fâcheuses ambitions !

D'où semblable amitié tire-t-elle origine ?  
 Ce n'est pas le hasard heureux qu'on imagine :  
 Virgile et Varius te parlèrent de moi.  
 Je bredouillai des mots quand je fus devant toi.  
 Ma réserve, à ces mots, ne mettait point de lustre.  
 De mon père, j'ai dit qu'il n'était homme illustre,  
 De moi, qui ne faisait de mes terres le tout  
 Sur un cheval de prix. Bref, j'ai dit, sans détour,  
 Qui j'étais. Tu m'as dit, d'une voix calme et prude,  
 Quelques mots seulement, selon ton habitude.  
 Je t'ai quitté. Neuf mois après-j'en fus surpris-  
 Tu me redemandais pour être ton ami !

C'est un honneur pour moi d'avoir plu à cet homme  
 Qui distingue un coquin d'un honnête esprit, comme  
 Il ne juge d'un nom qu'on reçut en naissant,  
 Mais d'une âme sincère et de purs sentiments.  
 Si honnête d'ailleurs, mes tares de nature  
 Ne sont que de légers défauts, quelques tâchures  
 Parsemant un beau corps. Mais personne n'a droit  
 D'y voir cupidité, passions, mauvaise foi.  
 Si je n'ai de reproche à me faire à cet âge  
 De ma vie, (et je puis m'en rendre témoignage)  
 Et si, de mes amis, je suis aimé, je crois

Que c'est bien à mon père , en tout, que je le dois.

Riche, il ne l'était point : peu de terre agricole  
 Mais, de Flavius, pour moi, il ne voulut l'école  
 Que fréquentent les fils de nobles centurions,  
 Plumes et tablettes au bras, portant rétribution  
 Scolaire de huit as, quand tombe jours des Ides.  
 A Rome, en mon enfance, il m'amène et décide  
 De m'y instruire là dans les humanités,  
 Comme à leurs fils, le font sénateurs, chevaliers.

Bien vêtu et suivi d'une troupe servile,  
 Comme on l'est couramment dans une grande ville,  
 D'un riche patrimoine on m'aurait cru pourvu.  
 Impassible, mon père, aux cours que je reçus,  
 Assista, fut présent, voulant que je conserve  
 Pureté d'origine et vertus qui me servent,

Fuyant non seulement malhonnêtes actions  
 Mais tout qui ferait naître un infamant soupçon.  
 Il ne craignit d'entendre un jour qu'on lui reproche  
 De m'avoir fait crieur public ou même un moche  
 Collecteur, comme il fut, à salaire réduit.  
 Même alors, me serais-je encore plaint de lui ?

Il mérite aujourd'hui, pour pareille attitude,  
 Mes éloges et lui dois bien vive gratitude.  
 J'ai bien assez raison de ne pas en rougir  
 Et ne m'excuse pas, comme d'autres à loisir  
 Le font de leurs parents : non, ce n'est pas leur faute  
 S'ils n'étaient fortunés ou de naissance haute.

Ma manière de voir est d'une autre façon :  
 Si je devais revivre aux anciennes saisons,  
 Si l'on pouvait choisir ses parents et les prendre  
 A son goût, et suivant ce qu'on veut entreprendre,  
 Je n'irais en chercher parmi les magistrats  
 Honorés de faisceaux, des chaises du Sénat.

Il est probable aussi que tu jugerais sage  
 Que je n'accepte pas une charge au passage,  
 Trop peu faite pour moi qui n'y suis coutumier.  
 Pour accroître mon bien, sans arrêt travailler ?  
 Devant foule de gens devoir faire courbettes ?  
 Des gens qui me suivraient quand je fais mes emplettes ?

Ne pouvoir aller seul dehors ? A l'étranger ?  
 Tenir valets, chevaux, voiture à déranger ?  
 Moi qui puis aujourd'hui, si la tête m'en chante,  
 Sur un mulet sans queue aller jusqu'à Tarente,  
 Mon bissac à ses reins, ses flancs éperonnés ?  
 Non, personne n'irait alors me reprocher,

Comme à toi, Tillius, de manquer de tenue,  
 Un prêteur comme toi quand il circule en rue  
 Ou partant pour Tibur en n'ayant seulement  
 Que cinq porteurs pour vin, cuisine et aliments !

C'est pour cette raison, cher sénateur illustre,  
 Que ma vie a, bien plus que la tienne, de lustre :  
 Je m'informe du prix des légumes, du blé ;  
 Je me promène seul où je veux, à mon gré ;  
 Le soir, je vais au cirque où j'entends des histoires ;

Je m'arrête au Forum près des diseurs de foire ;

Puis je reviens chez moi, y trouve un plat servi  
De poireaux, de pois chiches et quelques gâteaux frits.  
Par trois esclaves seuls ma table m'est servie ;  
Sur plaque en marbre blanc, j'ai mis deux poteries,  
Burette avec soucoupe, un cyathe, un oursin  
Sans valeur, tous issus d'artisans campaniens.

Quand je m'en vais dormir, rien dont je me soucie,  
Qui me fasse lever très tôt, reprendre vie,  
Pour savoir si Marsyas ne veut voir Novius...  
Je demeure couché jusqu'à dix heures et plus ;

Je sors, je lis, j'écris ce qui me passe en tête ;  
Je me fais frotter d'huile : mais d'huile non distraite  
Des lampes, comme fait ce dégoûtant Natta !

Quand l'éclat du soleil m'incite, étant plus las,  
A m'en aller aux bains, quitter le jeu de balle  
Qu'on donne au Champ de Mars, alors je me régale  
D'un déjeuner léger, pour atteindre le soir,  
Sans avoir ventre vide. Et, quand tombe le noir,  
Je reste à la maison sans n'avoir rien à faire...

Ainsi vivent les gens délivrés des misères  
Qu'apporte l'ambition, ses fardeaux, ses tracas  
Et je me réjouis de vivre, comme ça,  
Des jours bien plus heureux qu'eut été l'existence

Si mes propres aïeux avaient eu préférence

Pour mon oncle ou mon père, à des vies d'honneur,  
Des postes glorieux de tribuns ou questeurs...

## 7. UN PROCES.

*C'est une des plus anciennes satires, écrite vers 41. Souvenir rapporté après la bataille de Philippes. Cette historiette amusante tient à sa chute : lors de ce procès entre deux requins en affaires, le bon mot assassin qu'utilise le vainqueur de la joute oratoire tient à la coïncidence de noms de divers personnages antiques : Le Brutus qui, proconsul, est appelé à juger, le Rex, deuxième nom du justiciable vaincu, les noms de Brutus que portèrent les assassins, l'un du roi Tarquin l'Ancien, l'autre de Jules César.*

Contre Rupilius Rex, Persius le mulâtre  
 Se vengea des venins de ce proscrit bellâtre.  
 On colporta les faits aux oisifs du quartier  
 Par tous les cachiveux, sur les bancs des barbiers.  
 Persius était très riche ; il dirige et entraîne  
 Les grosses sociétés qu'on trouve à Clazomène.  
 Contre ce « Rex », il a les ennuis d'un procès  
 Et celui-ci est bien orgueilleux à souhait.

Sisenna et Barrus n'ont montré plus de hargne.  
 Revenons à mon Rex ! Tous deux entrent en campagne,  
 Puisqu'ils n'ont réussi à se mettre d'accord :  
 C'est aini qu'entre braves on fait la guerre : Hector  
 En lutte avec Achille eut bataille mortelle,  
 Sans nulle autre raison que leur grande valeur.  
 S'il en est autrement, autre est la fin des heurts.

Si discorde opposait deux forces inégales,  
 Le moins brave des deux se retire ou détale,  
 Comme fit Diomède en face de Glaucus.  
 Lors, en Asie était le propréteur Brutus.

Face à des spectateurs éblouis, comme en transe,

Rupilius et Persius au tribunal s'avancent.  
 Ils s'apprêtent tous deux à se livrer combat :  
 Deux grands gladiateurs ne les égalent pas !

Persius commença : rires de l'assemblée !  
 De Brutus et des siens, il les loue d'emblée :  
 De l'Asie, a-t-il dit, Brutus est le soleil  
 Et ses amis aussi des astres sans pareils...  
 Sauf toutefois ce « Rex », étoile détestée  
 Comme celle du Chien, sous la voûte étoilée,  
 L'est pour les paysans, dont la constellation  
 Fait craindre à leurs cultures et ce, non sans raison.

Et son discours grandit, comme un torrent qui lâche  
 Ses flots gonflés de neige en des bois, que la hache  
 N'a guère travaillés. A ces mots goguenards,  
 Rupilius riposte, usant de tels brocards  
 Qu'on pense à quelque tronc qui soutient une vigne,  
 Au vigneron têtu, qui jamais ne s'indigne  
 D'un passant imitant les appels du coucou  
 Que les chemins bientôt éteindront tout à coup.

Bon Grec alors, Persius, inondé du vinaigre  
 D'un semblable italien, s'exclame, en homme intègre :  
 « Par tous les plus grands dieux, je t'en prie, Brutus,  
 « Toi qui as toujours eu spécialité en plus  
 « De supprimer royaumes autant que dictature,  
 « Poignardes-nous ce « Rex » ! Car c'est bien, je t'assure,  
 « Une affaire pourquoi personne n'aurait tort  
 « D'assurer qu'un tel geste est bien de ton ressort.... »

## 8. EPOUVANTAILS !

*Cette satire n'a pas de date connue ou certaine. C'est une attaque contre les sorcières et les jeteuses de sort, entre autres cette Canidie et d'autres sorcières. Leurs sombres exploits font penser aux sabbats de chez nous. Ils sont évoqués par une statue en bois de figuier représentant Priape en tous ses attributs. Notons que l'Esquilin était jadis une des sept collines les moins bien famées. Réservée aux exécutions capitales, aux cimetières des esclaves et des miséreux, elle devint, au temps impériaux, un des quartiers les plus chics : Mécène y construisit sa villa et Auguste y vint souvent séjourner.*

J'étais jadis figuier, rien qu'un morceau de bois  
 N'ayant plus de fonction, servant à Dieu sait quoi.  
 « Que ferai-je de toi ?, » dit l'homme qui m'attrape ;  
 « Un banc ou un Priape ? »

Il opte pour le dieu, la terreur des escarpes  
 Autant que des oiseaux. Mes bras tendus en harpe  
 Les tiennent en respect, comme le membre obscène  
 Sous mon ventre entre en scène.

Sur ma tête, un roseau chasse, comme une flèche,  
 Epouvantail, l'oiseau importun et l'empêche  
 D'approcher désormais de leurs jeunes terreaux,  
 Dans les jardins nouveaux.

En payant, les esclaves y portèrent naguère  
 L'humble cercueil des corps que l'on mettait en terre :  
 Plébéen sans argent, bouffon Pantolabus,  
 Affreux Nomentanus...

Mon pilier mentionnait mesures du terrain :  
 Mille pieds de longueur, trois cents de large au moins ;  
 Puis que nul héritier n'avait, sur cette combe,  
 Quelque droit sur la tombe.

C'est, depuis, devenu un quartiers des plus sains ;  
 On habite aujourd'hui les flancs de l'Esquilin ;  
 Au soleil, on y peut fréquenter des terrasses.  
 De crânes, plus de traces.

Les bêtes, les voleurs qui, sans gêne, fréquentent  
 Ces lieux m'occupent moins que sorcières qui hantent,  
 Usant de leurs formules et leurs filtres d'amour  
 Les humains de ce jour.

Quel moyen aurais-je eu pour chasser ces sauvages ?  
 Quand la lune, errant, montre son blanc visage ,  
 Empêcher leurs moissons d'os, de crânes humains  
 Ou de plantes à venin ?

J'ai moi-même en ces lieux aperçu Canidie,  
 Pieds nus, cheveux épars, soutane raccourcie,  
 Et sa sœur Sagana, poussant des hurlements  
 En leur aspect troublant,

Leurs ongles ayant creusé, pour qu'il y puisse boire,  
 Leurs dents mordaient le cou de quelque agnelle noire ;  
 Dans la fosse, le sang coulait, pour en sortir  
 Les Mânes et les nourrir.

Elles traînaient aussi poupées à forme humaine,  
 La plus petite en cire et l'autre faite en laine ;  
 La plus grande semblait vouloir exterminer  
 L'autre, pour la châtier.

Celle en cire, à genoux comme une scélérate,  
 Les sorcières invoquaient Tisiphone et Hécate.  
 J'ai pu voir chiens d'enfer sortir avec serpents,  
 Autour d'elles, en tournant.

Ils allaient et venaient, silencieux, autour d'elles.  
 Pour n'être plus témoin de ces farces cruelles,  
 La lune en rougissant vint cacher son halo  
 Dessous les grands tombeaux.

Si je mens tant soit peu, je veux que les corneilles  
 Viennent salir mon front de fiente sans pareille,  
 Qu'avec Pédiatra lascive, ont voit Julius  
 S'unir à Voranus !

Qu'ils fassent dont sur moi toutes leurs turpitudes !  
 A quoi bon détailler leurs sombres habitudes ?  
 Pourquoi dire comment les Ombres, à Sagana,  
 Mêlent leur triste voix ?

Comment les deux sorcières enterrent, en leur œuvre,  
 De la barbe de loup, une dent de couleuvre,  
 Comment poupée en cire alors se consuma,  
 En flamme se changea ?

Plein d'horreur, enragé par le cri des Furies,  
 J'ai fait un bruit pareil à l'éclat des vessies :  
 Mes fesses de figuier voulurent se venger  
 En leur lâchant un pet !

Les deux femmes en effroi s'enfuirent vers la ville,  
 Sagana sans perruque et Canidie, habile  
 A mordre en ce sabbat, perdit ses fausses dents  
 Dans leur course en criant.

Elles firent tomber l'herbe des sacrifices,  
 Les bandages de laine emplis de maléfices  
 Qu'elles avaient au bras. Beau spectacle vraiment,  
 Risible et amusant !

## 9. UN FACHEUX !

*Visiblement, Horace réserve à Mécène cette amusante anecdote de la rencontre qu'il fait avec un fâcheux, casse-pied de la pire espèce. S'il essaie de s'en débarrasser sans répondre à sa conversation, il ne se met à parler que quand l'intrus espère en savoir plus sur Mécène, son protecteur. Façon habile de lui lancer des fleurs !...*

Je parcourais en long la Voie Sacrée,  
En rêvassant, comme je fais souvent,  
A quelques riens, anodines pensées  
Qui m'occupaient l'esprit entièrement.

Un homme vint-que je connais à peine,  
Fut-ce de nom- : « Eh, mon cher ! Vous voilà ? »  
Dit-il, en me serrant la main sans gêne.  
« Allez-vous bien ?-Assez bien, comme on voit. »

A mes côtés, je vois qu'il veut se mettre.  
« Y a-t-il rien de moi qui vous soit du ? »  
« -Vous le savez : je suis homme de lettres.  
« -Pour vous, j'en ai d'estime d'autant plus... »

Comment semer un pareil personnage ?  
Je marche vite, ou parle à mon valet  
Ou bien m'arrête. Ah ! Que je suis en nage !  
Tel Balamus, que n'ai-je tête au frais !

J'écoute ses propos : « Que la ville est jolie !  
 « Que cette rue est belle ! ». Allons : de mon côté,  
 Pas un mot ! « Je vois bien que vous avez envie  
 « De m'échapper. Mais non : vous n'y réussirez ! »

« De vous laisser aller, je n'aurais garde !  
 « Où allez-vous ainsi ?-N'allez pas insister !  
 « Vous ne connaissez pas cet homme qu'il me tarde  
 « De rejoindre à présent. Pourquoi vous fatiguer ? »

« Il habite fort loin, bien au delà du Tibre,  
 « Aux Jardins de César !-Bon ! Je vais avec vous,  
 « Ce n'est pas à ça près ! Je suis justement libre. »  
 J'ai mes oreilles à bas, comme âne à demi-fou.

Il commence à jaser : »Pour peu que je m'estime,  
 « De moi, vous feriez cas autant que de Varius.  
 « S'agirait-il de faire et des vers et des rimes,  
 « A part moi, quel poète en pourrait faire plus ? »

« En mes chants, je pourrais même battre Hermogène. »  
 C'en est trop. Je l'arrête : « Avez-vous des parents  
 « Qui prennent soin de vous ?-Non : j'en ai de la peine :  
 « Je les ai enterrés ! » Qu'heureux sont donc ces gens !

Pour moi, pensai-je alors, voici ma dernière heure :  
 Achève-moi, bourreau ! Car je touche au moment  
 Fatal que m'a prédit, si ce n'est pas un leurre,  
 Voyante de renom, lorsque j'étais enfant.

« Ne causera ta fin, ni l'épée ennemie,  
 « Ni fluxion de poitrine ou goutte ou bien poison :  
 « C'est un bavard raseur, plutôt que pleurésie  
 « Qui te fera plus tard expirer, mon garçon. »

Fuyons les grands causeurs ! Cherchons vite un refuge !  
 Dix heures ! On arrivait au Temple de Vesta.  
 Et mon fâcheux devait passer devant les juges  
 Ou risquer de rater son procès dans ce cas.

« En ami, me dit-il, secourez ma détresse !  
 « -J'en mourrais mais ne puis : On m'attend, tu le sais.  
 « Et, pour y arriver, il faut que je me presse  
 « Et je ne comprends goutte aux causes des procès. »

« -Vraiment, je ne sais trop ce qu'il me faudrait faire. :  
 « Ou perdre mon procès ou te laisser aller !...  
 « -Mieux vaut pour toi d'aller pour plaider ton affaire.  
 « -Non. Je veux demeurer et vais t'accompagner. »

Lre voilà devant moi, qui marche ! Comment faire ?  
 Je le suis malgré moi. Autre conversation :  
 « Entre Mécène et toi, est-elle donc prospère  
 « Votre amitié ? Oh ! Que cet homme est bon ! »

« Et quel bon sens il a ! Peu de gens lui conviennent ;  
 « Nul être fortuné n'est en tout plus adroit.  
 « Fais-moi donc introduire : te verrais comment prennent  
 « Les rôles de second que j'aurais près de toi ! »

« Si je ne réussis à évincer les autres,  
 « Je veux être pendu ! -Crois bien qu'en la maison  
 De Mécène, il n'est pas d'intrigues, bon apôtre !  
 « Nul ne m'y ferait de tort, se targuant de son nom ! »

« Plus riche ou plus savant que moi ? Chacun sa place !

« -Incroyable ! Etonnant !- C'est pourtant bien ainsi !  
 « - Ce que tu me dis là excite mon audace,  
 « Autant que mon désir de m'approcher de lui. »

«- On n'a qu'à le vouloir : le mérite entre en scène,  
 « Quoiqu'il n'est point aisé de savoir l'approcher,  
 « Je mettrai tous mes soins à pouvoir arriver. »

« Je ferai des cadeaux d'abord à ses esclaves ;  
 « Et si l'on m'empêchait d'y entrer aujourd'hui,  
 « J'attendrai l'occasion. Rien ne me fait d'entraves ,  
 « Le suivant sur les places ou allant devant lui. »

« A chacun de savoir qu'on n'obtient rien sans peine ! »  
 Pendant tout ce discours, Fuscus, mon cher copain,  
 Arrive. Il connaît bien notre raseur sans-gêne.  
 « D'où viens-tu,- Où vas-tu ? » Je lui fais signe...En vain !

Je lui pince le bras ; je lui tire la toge ;  
 Je cligne des deux yeux : il fait semblant de rien !  
 Me délivrera-t-il ? Mais non : il ne déloge ;  
 Il sourit ! Mon foie brûle : s'il ne comprend, il feint !

« Tu as, me disais-tu confidence à me faire ?  
 « -Oui, me dit-il, j'aurai bien une autre occasion  
 « Qu'aujourd'hui qui est jour de sabbat, très cher frère,  
 « Et c'est nouvelle lune aussi, c'est de saison. »

« A nos juifs circoncis, ferais-je impolitesse ?  
 « -Oh, tu sais, je n'ai point scrupule religieux !  
 « -Moi bien. Homme des rues, j'ai de telles faiblesses... »

Comment un jour pareil peut-il naître en les cieux ?

Et le coquin s'en va, sous le fer m'abandonne !...  
 Par chance, arrive alors l'opposant du fâcheux  
 Au procès. Il s'écrie- et sa voix aux alentours résonne-  
 « Où t'en vas-tu, gredin ? » Puis, vers moi, vont ses yeux :

« Je te prends à témoin, si tu veux –Oui, j'accepte ! »  
 Il l'entraîne en justice. On crie avec passion.  
 Des deux côtés accourt le curieux ou l'adepte...  
 C'est ainsi qu'à la fin m'a sauvé Apollon !

## 10. JUGEMENT DE LA SATIRE

*Cette dixième satire est presque la préface à l'Art Poétique. Elle fait suite et corrige la quatrième Satire où Horace s'était un peu moqué de Lucilius qui fut le créateur du genre. Après quelques critiques et excuses, il en arrive à la conclusion que la satire ne doit pas chercher en premier l'approbation du populaire, mais bien des gens de bon goût. Ce que pratiquent les bons auteurs.*

J'ai dit que Lucilius composait bien trop vite  
 Et des vers raboteux ! Qui ne peut, à ma suite,  
 De même en convenir, chez ses admirateurs ?

Mais, dans le même temps, j'ai loué cet auteur  
 D'avoir, à pleine main, semé sel sur la ville.  
 Mais, en reconnaissant ce talent, inutile  
 Que j'en accorde d'autres à lui attribuer !

Tes mimes, Labérius, font-ils considérer  
 Que ce sont des chefs d'œuvre et qu'il suffit d'y rire  
 Pour les prendre pour tels ? Ce qui ne veut pas dire  
 Qu'ils n'ont point de mérite. Il faut brièveté  
 Et laisser la pensée agir, sans l'empêtrer

De mots, qui vous fatiguent et lassent les oreilles.

Parfois grave, le ton, souvent rieur, éveille  
L'impression qu'on entend poète ou orateur,  
Homme du monde aussi, montrant aux spectateurs  
Quelqu'un qui, sans forcer, n'abuse de ses forces.

Les gros ennuis se font plus légers, s'ils se corsent  
Et se font commenter par des propos plaisants,  
Ayant plus de succès que les plus violents.

Croyez-en les auteurs d'anciennes comédies,  
Qui n'avaient jamais lu Hermogène en leur vie  
Et ne connaissaient pas ce fou Démétrius,  
Qui n'a jamais chanté que Catulle et Calvus.

« Mais Lucilius a fait au moins de bonnes choses ::  
« Au latin, il joignit du grec en faible dose. »  
-Tes connaissances ont l'air d'avoir pris du retard :  
Trouves-tu difficile, admirable, cet art  
Qui, pour Pitholéon de Rhodes est si facile ?

« -Des deux langues, un mélange heureux est très habile :  
« Mêler vin de Chios à Falernes de prix ! »  
-Toi-même en jugera : ne serait-il admis  
Qu'en seule poésie un mélange semblable ?

Pétilius n'en fit-il un plaidoyer valable ?  
Voudrais-tu qu'oubliant langage national,  
Pédius, Corvinus, plaidant au tribunal,

Mêlent mots étrangers à leur langue natale,  
Puisque grec et latin, à Canusium, s'égalent ?

Quand j'écrivais jadis en grec de petits vers,  
Moi qui suis né-natif de ce côté des mers,  
Voici que Quirinus me l'interdit en rêve,  
Quand le songe et le vrai viennent à faire trêve :

« C'est bien fou de porter du bois dans la forêt,  
« Bien plus d'en rajouter aux vers grecs, si parfaits. »  
Son Memnon étranglé, le lourd chantre des Alpes  
Boursoufle de limon le Rhin naissant...qu'il scalpe !

Et moi, pendant ce temps, je n'écris qu'humbles vers  
Qui ne seront jugés par Tarpa en concert,  
Ni ne seront clamés par un chantre bellâtre,  
Ni débités cent fois sur scènes des théâtres.

Fundanius, toi seul de nos contemporains,  
Sait décrire avec grâce une habile putain  
Ou Dave se jouant de Chrémès le vieillard.  
En trimètres, Pollion, des rois chante avec art  
Les exploits et Varius, plus ardent et habile,  
A traité l'épopée. Et les Muses, à Virgile  
Apportent l'élégance à célébrer les champs.

La satire, où Varion en vain risqua son chant,  
Était pour moi le genre où je pouvais mieux faire ;

Moins fort que Lucillus, son créateur naguère,  
 Je n'oserais jamais lui ravir ses lauriers  
 Qu'avec gloire à son front demeurent attachés.

J'ai dit, - il en convient - que telle prosodie  
 Entache de lourdeurs bien de ses poésies.  
 Il y a plus souvent à couper qu'à laisser.

Mais à toi, le savant, je puis bien demander  
 Si, dans le grand Homère, il n'est rien à reprendre.  
 Et même Lucilius n'allait -il jusqu'à rendre  
 Désirable d'oser changer, rendre plus fins  
 Les poèmes d'Accius, notre grand tragédien ?

Ne rit-il pas des vers d'Ennius, qu'il proclame  
 Inférieurs, sans songer que les œuvres qu'il blâme,  
 En commentant les siennes, il ne les cite pas ?

Nous pourrions rechercher, en lisant ces vers-là,  
 Si c'est bien le sujet ou bien c'est sa nature  
 Qui empêche l'auteur de faire œuvre plus pure.  
 Que de tels hexamètres où il s'est contenté,  
 Mal achevés ou pas, qu'ils aient un juste pied.

Il se vantait d'avoir souvent su en écrire  
 Deux cents avant dîner, autant après ! Qu'en dire ?  
 Tel Casius, qui avait bouillante inspiration,  
 Plus qu'un torrent rapide, et périt, nous dit-on,

Brûlé par ses coffrets et le tas de ses livres.

Lucilius a la grâce et j'admets qu'il délivre  
 En ses œuvres élégance en des vers plus châtiés  
 Que le rude Ennius qui fit, à Rome, entrer  
 Un modèle inconnu des plus anciens poètes.

Mais, s'il avait vécu aujourd'hui, de lui-même,  
 Il aurait élagué dans son œuvre des troncs  
 De ce qui, des pensers, n'est la juste expression.  
 Souvent, en écrivant, il se grattait la tête,  
 Les ongles se rongerait, cherchant rime parfaite...

Retourne fréquemment ton stylet pour changer,  
 Si tu veux faire une œuvre apte à se publier !  
 Et ne recherche pas l'admiration du monde !  
 Sois heureux de trouver des auditeurs quelconques !  
 Rêves-tu sottement que tes vers désormais  
 Soient dictés aux petits écoliers ? Moi jamais !

Arbuscula disait, bravant la populace :  
 « Il me suffit d'ouïr les bravos de la race  
 « Des chevaliers. » Serais-je ému d'avoir à dos  
 Démétrius ou bien Pantilius, ces falots ?  
 Ou blessé par les traits que lance, dans sa haine,  
 Fannius, sot que reçoit Tigellius Hermogène ?

Non. Plotius et Varius, l'excellent Octavius,  
 Valgius et Fusucus, encore les Viscus...  
 Et Virgile et Mécène ! Eux, je veux que mes pages  
 Recueillent leurs éloges, accueillent leurs suffrages.

Et, flatterie à part, j'ajouterai les noms  
 De Servius, Bibulus, Messala et Pollion,  
 Et poètes, amis qu'à dessein je veux taire.

Je voudrais que mes vers à tous fassent plaisir.  
 Et, s'ils ne répondaient assez à leurs désirs,  
 J'en aurais du chagrin. Démétrius, en larmes  
 Avec ton Tigellius, déversez donc les charmes  
 De vos chants dans les salles où vous réunissez  
 Vos fillettes, élèves aptes à vous écouter !

Allons ! Va vite, esclave, ajouter ce libelle  
 Pour finir ce recueil de satires nouvelles !...

**FIN DU LIVRE 1 DES SATIRES**

**DEUXIEME LIVRE DES SATIRES.**

1.

**DEFENSE DE LA SATIRE**

*Cette satire se présente sous forme de dialogue entre Horace et un ami, poète comme lui ; Crest le jurisconsulte Trébatius, de 25 ans son aîné. Ancien ami de Cicéron et de Jules César, il était aussi apprécié par Auguste. En cette conversation à propos des diverses indiscretions et commérages qui peuvent déprécier la satire, Horace fait dire au juriste que celle-ci pourra valoir à un auteur des poursuites judiciaires, en application des lois récemment promulguées. Horace défend, au nom de la liberté d'expression, la fantaisie satirique, pour autant qu'elle soit faite avec esprit. Cette satire n'est-elle pas destinée à l'empereur, dont Horace vante au passage la finesse d'esprit, qui le mettrait à l'abri des sanctions ?*

HORACE

En satire, certains m'accusent -auraient-ils tort ?-  
 D'être dur et de tendre à l'excès les ressorts.  
 D'autres jugent mes vers sans force et puis prétendent  
 Qu'en faire mille, un jour, se fait à la demande.  
 Trébatius que ferai-je ?

TREBATIUS

Il te faut reposer !

HORACE

Ne plus faire jamais de vers ? Y renoncer ?

TREBATIUS

Oui !

## HORACE

C'est peut-être mieux. Seulement, de ma vie,  
Sans fermer l'œil, ma nuit n'en serait endormie !

## TREBATIUS

Pour bien dormir, on doit, par trois fois, se frotter  
D'huile et puis, en nageant, le Tibre traverser.  
Puis, avec un bon vin, qu'estomac l'on s'arrose !  
Pourtant, si te reprend faim d'écrire, alors, ose  
De l'invincible Octave admirer les actions !  
Ta peine en recevrait bien des satisfactions !...

## HORACE

J'en ai bien le désir mais me manque la force,  
Très cher : chacun n'a point la taille ou la largeur de torse  
Pour chanter les légions, toutes lances dehors,  
Les Gaulois écrasés, les traits brisant leurs corps,  
Et les Parthes blessés tombant de leurs montures...

## TREBATIUS

Du moins peux-tu chanter justice et vertu pure  
D'Octave, ainsi que fit Lucilius pour Scipion.

## HORACE

Je n'y manquerai pas. Mais j'attends l'occasion,  
Pour qu'il prête à mes vers une oreille attentive :  
Flatté hors de propos, il se cabre et s'esquive...

## TREBATIUS

Comme tu ferais mieux de suivre mes avis  
Que de blesser bouffon ou débauché aussi,  
Tels que Pantolabus, Nomentanus ! Ils craignent,  
Comme tout un chacun, des vers qui les dépeignent  
Et ont, chacun pour soi, la satire en horreur.

## HORACE

Qu'y puis-je ? Milonius, qu'un vin met en chaleur,  
 Perd la tête et voit double à l'éclat des lumières,  
 Puis se met à danser quelque danse guerrière !  
 Goûts divers à chacun ! Castor tient aux chevaux  
 Comme est le pugilat pour son frère jumeau.

Pour moi, j'aime enfermer les mots dans quelques mètres.  
 Lucilius, mieux que toi ou moi, en était maître.  
 Aux livres, il confiait les secrets qu'il apprend  
 Et n'allait pas chercher de plus sûrs confidents.

Dans la bonne fortune autant qu'en la mauvaise,  
 Comme en tableau votif, les vieillards s'y complaisent.  
 C'est bien lui que j'imite et sans me demander :  
 « Lucanie ? Apulie ? Où serais-je bien né ? »

Car, dans ces deux pays, Vénousien a des terres :  
 Suivant la tradition, les Romains y placèrent  
 Des colons, pour fermer passages aux incursions,  
 Quand les Samnites ont fui, vaincus, de ces régions,  
 Et qu'assauts ne revint d'Apule ou Lucanie.

Mais ma plume, jamais, n'y prendra quelque vie ;  
 Elle demeurera comme épée au fourreau ;  
 L'en irais-je tirer, ne craignant nul assaut ?  
 Père et Roi Jupiter, fais que je l'y verrouille,  
 Que mon épée y dorme et se ronge de rouille !

Si nul ne me fait mal, je ne veux que la paix.  
 Mais, je le dis tout haut, si quelqu'un me touchait,  
 Il s'en repentirait : car ses attaques viles,  
 Mes vers y répondraient au travers de la Ville !

La fureur de Cervius menace de sanctions ;  
 L'ennemi, Albutius le détruit au poison.  
 Contre les siens, Turius use d'arrêts iniques :  
 Pour effrayer, chacun a l'arme qu'il fabrique  
 Ou dont il a l'emploi plus naturellement.  
 Le prouvent à loisir les exemples suivants :

Le loup use des dents, le taureau de la corne ;  
 Pourquoi ne pas user des armes qui les ornent ?  
 Confie mère en vie au débauché Scava :  
 Sa criminelle main ne la touchera pas :  
 Un boeuf n'use de dents ou le loup de la patte :

Pour la vieille, un poison (miel et ciguë en pâte)  
 En viendrait mieux à bout ! Mais je n'insiste pas :  
 Que, vieux, je vive heureux ou bien que le trépas  
 S'annonce auprès de moi, battant ses ailes noires,  
 Qu'à Rome ou en exil, riche ou que des déboires  
 M'attendent, quelque soit ce que sera mon sort,  
 Je suis bien décidé à composer encor.

#### TREBATIUS

Comment pourras-tu vivre, ô fils ? Je m'en questionne,  
 Si les puissants amis qui sont tiens, t'abandonnent ?

#### HORACE

Eh quoi ? Quand Lucilius osa, le tout premier,  
 Ecrire des satires, aux coquins arracher  
 La peau dont, en public, ils se paraient naguère,  
 Lélius boucla-t-il ce talent ? Ou que guerre  
 Apportait au héros le surnom mérité,  
 Quand Carthage, par lui, avait été ruiné ?

Ont-ils été tous deux choqués de ses attaques  
 Sur Métellus ou bien Lupus quand ses vers claquent  
 Des propos infamants ? Quand indistinctement  
 Il frappait patriciens comme petites gens...

Sauf amis et vertus ? Oui, Lélius doux et sage,  
 Et vertueux Scipion, loin des foules , en leurs cages,  
 Y retrouvaient quiétude, ôtaient leurs ceinturons  
 Et, avec Lucilius, plaisaient à foison,  
 Attendant que fut cuit un grand plat de légumes.  
 Je l'invite à mon tour et mes œuvres j'assume,

Quoique par la fortune autant que le talent  
 Lucilius me dépasse. Il faudra bien pourtant  
 Reconnaître que j'ai toujours passé ma vie  
 Près des grands. Il se peut qu'on me croit, par l'envie,  
 Facile à déchirer. Mais je suis résistant.  
 N'es-tu de mon avis, Trébatius, si savant ?

#### TREBATIUS

A tout cela vraiment je n'ai rien à redire.  
 Mais tu es averti et prend bien garde au pire !  
 D'inviolables lois ne demeure ignorant !  
 Qui s'attaque à autrui avec des vers méchants  
 Pourrait avoir affaire alors à la justice  
 Et de ses jugements subir quelques sévices.

#### HORACE

Si les vers sont méchants, bien sûr. S'ils sont mauvais...  
 Mais s'ils sont bons, qu'Octave en apprécie l'aspect,  
 Et que , toujours honnête, on décoche une attaque,  
 Sur quelque individu fâcheux et qu'on le traque ?

#### TREBATIUS

C'est par le rire, alors, qu'on répond aux questions  
Et tu échapperas à la condamnation !

## 2.

**GOURMET ? GOURMAND ?**

*Dans cette nouvelle satire, Horace s'adresse à un certain Trausius : il est, à la fois, snob, riche, et gourmand, toujours à la recherche de ce qui est du dernier chic. Le poète rapporte les propos d'un voisin, métayer qui doit se contenter d'une vie plus humble, car il a, comme le Mélibée de la première Bucolique de Virgile, été exproprié de ses terres au profit d'un ancien milicien ; mais il a su, en modérant ses besoins, continuer à vivre dans la simplicité, alors que tant de riches prétentieux ne sauraient envisager une pareille déchéance ;*

« Vivre de peu, très chers, que c'est beau, que c'est grand ! »  
Ces propos ne sont miens : c'est ceux d'un paysan,  
Ofellus, dont l'avis, le bon sens et l'adresse  
Ont de Minerve acquis ces mots pleins de sagesse ;

Je vous l'enseignerai, non devant table et plats  
Séduisant le regard par leur trop vif éclat,  
Qui inclinent l'esprit à choisir l'utopie,  
En s'écartant du vrai. Mais forçons notre vie  
A faire cette enquête en demeurant à jeun !  
Pourquoi ? Je le dirai s'il n'est point d'importun :

Pour juge corrompu, la vérité se tasse.  
Dresser cheval, lièvre chasser vite te lassent.  
Si les sports grecs te plaisent mieux que les romains,  
Lancer du disque ou de la balle avec la main  
Réveille ardeur joyeuse, éteint toute fatigue ;

Quand, ennuis à l'écart, gorge sèche se ligue  
Au ventre vide, alors, je te défie bien  
De mépriser un plat banal ou moindre vin  
Qu'un Falerne de prix, sucré au miel d'Hymette.

Pêcher ? Les ouragans marins ne le permettent ;  
L'intendant est en course ! Il n'est que sel et pain  
Pour apaiser les cris d'estomac qui a faim.

Comment donc l'expliquer ? De plaisir on ne tire  
Du fumet d'un plat cher : l'exercice l'attire  
En ouvrant l'appétit. Celui qui a grossi  
D'aimer trop bonne chère, en prend un teint blêmi  
Et mangera sans joie huîtres ou gélinottes.

J'aurais pourtant du mal à t'ôter l'idée sotte  
Qu'un paon servi à table est meilleur au palais  
Qu'un substitut qui n'est plus qu'un simple poulet.  
Tu te laisses berner par la simple apparence :  
Est-elle seulement de la moindre importance ?

L'oiseau rare est fort cher et sa queue en couleurs  
Est spectacle de choix. Mais ces plumes d'honneur  
Irais-tu les manger ? Quand il est mis à cuire,  
Ne les ôte-t-on pas ? Tu te laisses séduire  
Par un aspect. Pour moi, ne sont point différents  
Les goûts de chair de poule ou bien de chair de paon.

Gueule ou verte, ces bars, sais-tu d'où ils proviennent ?  
Les pêcha-t-on au Tibre ou la Thyrennéenne ?  
En Tibre, à l'embouchure ...ou entre les deux ponts ?  
En face d'un mullet, qu'il faut faire en portions

Par dîneur, car il a bien trois livres cinquante,

Sa dimension, crétin, c'est bien ce qui t'enchante :  
 Bar est toujours plus gros et mullet plus léger !  
 Rare est le simple plat qui t'apaise, affamé :  
 « Ah ! Voir un gros mullet, en grande poterie ! »,  
 Clame un goinfre pareil à la plus folle Harpye.

Allons, puissants Austers ! Gâtez ces aliments !  
 D'ailleurs, le sanglier, comme le turbot, sent  
 Déjà mauvais, le jour même de sa capture !

Le cœur tourne à manger trop de ces nourritures.  
 Aunée acide ou rave est, pour un estomac,  
 Ce qu'il y a de mieux, pour peu que l'on soit las.

Dans les festins des grands, n'est pas encor bannie  
 Toute simplicité dans les pièces servies :  
 Olives noires et œufs, qui ne coûtent pas cher,  
 Se trouvent sur leurs tables et tout richard s'en sert.

Le crieur Gallonius reçut bien des critiques  
 D'avoir quelque esturgeon servi à ses pratiques :  
 « Et quoi ? N'y a-t-il plus de turbot dans la mer ? »

Il s'y tint coi, autant que cigogne en les airs  
 Jusqu'au jour où tous deux figurèrent à table  
 D'un candidat Prêteur : nouveauté admirable !...

Le jour où l'on dira que le plongeon grillé  
 Est extra, on verra, par des sots conseillés,

Se mettre à s'en gaver la jeunesse romaine.

Mon « avare » Ofellus ne fait telle fredaine !  
Lorsqu'on veut fuir un vice, on tombera demain  
Dans un autre défaut : s'en prémunir est vain.

D'Avidiennus, on sait que chacun le surnomme  
D'un sobriquet : le Chien : s'il ne l'est, c'est tout comme !  
Olives de cinq ans ou cornouilles des bois,  
Vin en perce suri lui sont des mets de choix !

L'huile qu'il utilise a des relents atroces :  
D'un bidon de deux livres, aux lendemains de noces,  
Il en sort quelques gouttes agrémentant ses choux ;  
Mais du vinaigre vieux, il s'en verse un grand coup !

Quel régime choisir, à vouloir être un sage ?  
Pour quel modèle opter ? Le chien ? Le loup sauvage ?  
Le proverbe dira : »Danger des deux côtés ! «  
Le sage choisira de rester modéré.

Il ne pratiquera de sordide avarice  
Et, maître de maison, n'exercera sévices  
Comme un vieil Albicius qui frappe ses sujets  
En donnant leur travail ou comme, en autre excès,

Névius qui, à ses hôtes, a laissé dans leurs tasses  
Verser de l'eau salie, car il est trop bonasse.

Apprend le bien-fondé de la frugalité !  
Son premier avantage est la bonne santé ;  
Puis, pour ton estomac, vois combien nourriture  
Trop riche peut mener à sa déconfiture.  
Alors qu'il est plus sain et plus simple à la fois  
De se sentir repu en n'usant que d'un plat.

Bouilli avec rôti, coquillages avec grives  
Nuit aux douceurs des plats. Et les pâles convives  
Ont l'estomac trop lourd, par les humeurs troublé  
En se levant de table. Puis, le corps trop chargé  
Par l'excès de la veille, l'esprit perd son aisance,  
Ensommeillant le feu de ton intelligence.

Au lieu qu'après repas rapide, humain frugal  
Se lève, frais dispos, après sommeil normal,  
Pour remplir, au matin, sa tâche journalière.  
Il pourrait s'octroyer parfois meilleure chère  
Au cours de jours de fête ou réceptions d'honneur,  
Si le corps affaibli doit retrouver vigueur  
Ou si, l'âge venu, les forces diminuent,  
Qu'une alimentation plus forte est bienvenue.

Mais toi, si jeune encore et bien que vigoureux,  
A de telles douceurs prendre goût est fâcheux !  
Quel remède auras-tu, si ta santé décline,  
Qu'activité s'éteint quand l'âge te domine ?  
On servait aux Anciens sanglier faisandé,

Non point qu'on leur croyait avoir bien peu de nez  
 Mais qu'arrivant fort tard, pensait-on qu'un convive  
 Trouverait à ce plat la saveur bien plus vive  
 Qu'à quelque rôti plus dur mais aussi bien plus frais,  
 Dont l'hôte, en temps normal, bien se contenterait.  
 Plût aux dieux qu'en ces temps glorieux je naquisses,  
 Quand la terre n'en était jadis qu'à ses prémices !  
 Tu tiens, soit, à garder bonne réputation :  
 Elle tinte à l'oreille une douce chanson.  
 Or, les turbots géants et les beaux plats apportent  
 Avec le déshonneur, ruines de toutes sortes :  
 Quelque oncle exaspéré, sarcasmes des voisins,  
 Désespoir sur toi-même et suicide à la fin ::  
 Bien inutile fin que même on ne t'accorde  
 Car tu n'as plus un as pour t'acheter de corde !

« C'est à Trausius, dis-tu, qu'on reprocherait çà ?  
 « J'égale, en revenus, ceux qu'en auraient trois rois ! »  
 -N'as-tu, à leur emploi, quelque meilleur usage ?  
 Rendre vie à tel pauvre ou temple d'un autre âge ?  
 Toi, mauvais citoyen, pourquoi ne pas offrir  
 Un peu d'or au pays qu'il te faudrait chérir ?  
 Crois-tu que, seul demain, tu resteras prospère ?  
 Que ne rirait-il pas l'ennemi de naguère ?  
 Qui ne s'assure-t-il mieux contre les coups du sort :  
 L'orgueilleux exigeant pour son esprit, son corps ?  
 Ou, craignant l'avenir, l'ascète, en homme sage  
 Et paisible sentant de belliqueux présages ?

Pour qu'à pareil propos j'offre crédit de plus,  
 J'avoue avoir, enfant, connu cet Ofellus :  
 Il n'en dépensait plus lors de sa pleine aisance  
 Qu'aujourd'hui qu'on a bien obéré ses finances.  
 Tu pourrais le trouver, dans ses champs confisqués,  
 Avec enfants, moutons, mais fermier salarié.  
 Voilà ce qu'il m'a dit, toujours plein de courage :  
 « Je mangeais sans recherche, aux semaines d'ouvrage,  
 « Simplement des légumes et pied de porc fumé.  
 « S'il me tombait, de loin en loin, quelque invité,  
 « Ou recevant voisin, les jours de pluie battante,  
 « Nous dressions, en extra, table plus importante,  
 « Non pas en achetant en ville du poisson,  
 « Mais avec un chevreau, même un simple chapon.  
 « Figue ouverte, il fallait au dessert que je serve  
 « Accompagnant des noix, des raisins de conserves ;  
 « Et nous prenions plaisir à boire, en détaillant

« Les travers des buveurs, ivrognes impénitents.  
 « A Cères, nous faisons libations rituelles,  
 « La priant de lever quelques moissons nouvelles ;  
 « Le vin, chassant soucis, nous déridait le front.  
 « Sort cruel peut venir, d'autres malheurs naîtront :  
 « Que pourraient-ils sabrer dans ma douce existence ?  
 « Vous et moi, chers enfants, avons-nous moins d'aisance,  
 « Depuis qu'un nouveau maître ici nous est tombé ?  
 « Ni à lui, ni à moi, Nature n'a donné,  
 « A nul autre d'ailleurs, propriété des terres.  
 « Il nous avait chassé ? Ce sera son affaire  
 « Quand sa dépravation, quelque outrage au bon droit  
 « L'aura contraint , sinon survivant qui prendra  
 « Toute sa succession. La terre d'Umbrenus  
 « Portait, hier encor, le beau nom d'Ofellus.  
 « Mais, en réalité, elle n'est à nul homme :  
 « Ce n'est qu'usufruitier que, lui ou moi, nous sommes.  
 « Vivons donc simplement en humains pleins d'ardeur !  
 « Et nos corps vaillamment soutiendront le malheur ! »

## 3.

**DAMASIPPE**

*A part l'Art poétique, c'est l'œuvre poétique la plus longue d'Horace. Le poète se met en dialogue avec un ami de rencontre, Damasippe, avec qui il dialogue sur les divers aspects que peut prendre la folie des hommes. Ce Damasippe, agent d'affaires ruiné, lui apprend comment, rencontrant le sage Stétinius, alors que, ruiné, il songeait à se suicider, il dut la vie à ce philosophe qui l'en dissuada, en lui disant que, de façon diverse, certes, tous les hommes sont fous. C'est donc par une double personne interposée que l'auteur fait part de sa philosophie personnelle de modération en tout....et finit par une pirouette !...*

## DAMASIPPE

Tu écris si peu que tu n'as besoin  
 Que quatre fois l'an d'autres parchemins :  
 Tu passes ton temps à te réécrire !  
 Au sommeil, au vin, tu ne veux souscrire  
 Ni ne te résous de lâcher un vers  
 Qu'on pourrait juger faible ou de travers.  
 Tu nous as rejoint juste aux Saturnales,  
 N'y a même bu : c'est chose anormale !  
 As-tu oublié que tu nous promis  
 De nous égayer d'un rien d'inédit ?  
 Quoi ? Tu n'as rien fait ? Et, sans amertume,  
 Dis que c'est la faute à ta pauvre plume,  
 Au mur que détestent et dieux et devins,  
 Sur qui tu te heurtes et t'acharnes en vain ?  
 Tu m'avais pourtant l'air de bonne mine,  
 Tout près de créer choses des plus fines,  
 Quand tu nous viendrais, libre de soucis,  
 Dans le tiède accueil de ton doux logis.  
 Pourquoi tes bagages ont-ils voulu prendre  
 Platon, Aristote, Eupolis, Ménandre ?  
 T'être accompagner de si grands docteurs,  
 Croyant t'échapper, perdant ta vigueur ?  
 Eviter ainsi l'opprobre publique ?  
 Attends-toi, mon pauvre, à bien des critiques !  
 Fuis donc, paresseux, tous ces enjôleurs  
 Ou renonce au but que tu eus à cœur !

## HORACE

Que dieux, Damasippe, et aussi déesses,  
 D'un nouveau barbier te fassent largesse  
 Pour tes bons conseils ! Mais, dis-moi : comment  
 Connais-tu si bien mon comportement ?

## DAMASIPPE

C'est qu'un nouveau mal a, étonnamment  
 Remplacé l'ancien. C'est ce qu'on ressent  
 Quand change de bord la douleur de tête  
 Ou quand, poing levé, un homme s'apprête,

De nouveau conscient, à rouer de coups  
Le médecin qui l'a remis debout.

HORACE

J'en veux bien pour moi, pourvu qu'on me fasse,  
Mieux qu'à ton docteur, un accueil bonasse...

DAMASIPPE

Ne t'abuse pas : tu es fou, mon bon !  
Stétinius le dit : tous les gens le sont.  
Mais il m'a appris aussi comme on classe,  
Pour s'en consoler, ses conseils sagaces :  
« Prends, laissant pousser ta barbe six mois,  
« Le pont Fabricius pour rentrer chez toi,  
« Sans plus de regrets ! » Or, mes entreprises  
Étaient au plus mal. L'idée j'avais prise  
D'aller me noyer, quand, pour mon bonheur,  
Il me conseilla et fut mon sauveur.  
« Garde-toi, dit-il, de quelque bêtise  
« Indigne de toi ! Te voilà aux prises  
A d'honteux projets qui n'ont pas d'objet.  
« De telle obsession on est le jouet  
« Et, parmi ces fous, ne crains qu'on remarque  
« Que, fou parmi tous, tu laisses une marque ! »

Qu'est donc la folie ? Je crois que, primo,  
Si, toi seul, tu l'as, je n'en dirai mot,  
N'ajouterais rien. Meurs avec courage !  
L'homme est nommé fou par l'Aéropage  
Quand il vit trop loin de la vérité,  
Qu'un sot jugement vient à l'aveugler.  
Rois, gens du commun, (exceptons les sages !)  
Peuvent être l'objet d'un pareil adage.  
Vois que, comme toi, ces gens qui sont fous  
Te jugent insensé, mais eux point du tout !  
Lorsque dans un bois, par hasard on erre,  
On peut se tromper dans la laie sommière :  
Y a-t-il à gauche un sentier tracé ?  
A droite, est-ce mieux ? Aussi erroné,  
Mais diversement là, on s'y égare.  
Ainsi es-tu fou ; mais celui, hilare,  
Qui se rit de toi n'est pas plus sensé ;  
A toi comme à lui, on peut attacher  
La queue au derrière... Et les uns redoutent

Un brin d'anodin, voyant sur leur route  
 Des fleuves, des rocs, en plaine des feux,  
 Craignant de les voir se dresser contre eux.  
 Quelque autre, au contraire, à peine plus sage,  
 Franchit fleuve et feu pour chercher passage ;  
 Père, femme, mère ou sœur ou parent  
 Lui crie : « Attention, ! Ce roc est trop grand,  
 « Ce fossé profond ! » Il ne l'entend guère,  
 Tel l'acteur Fufius ne pouvait naguère  
 Saoul, se rappeler son rôle d'Iona...  
 « Mère, je t'appelle !;;; » Il n'entendait pas  
 Ses mille souffleurs ! Et, comme à Catane,  
 Les gens du bas peuple ont folie insanne

## DAMASIPPE

C'est depuis que j'ai, dans la galerie  
 De Janus, perdu mes économies.  
 Depuis, je m'occupe, en étant ruiné,  
 Des biens qu'ont les gens et d'immobilier.  
 Jadis, je cherchais un vase à triglyphes  
 Où lavait ses pieds le fourbe Sisyphe,  
 Tous bustes ratés, bronzes sans douceur.  
 J'estimais cent mille, en fin connaisseur,  
 Un groupe sculpté ; et, mieux que personne,  
 Maisons ou jardins. Aussi ne t'étonne  
 Qu'en tout carrefour, on dit que je suis  
 Du grand dieu Mercure un des favoris.

## HORACE

Je m'étonne ainsi, connaissant ta vie,  
 Que tu sois guéri de ta maladie.

## DAMASIPPE

Damasippe est fou, s'il vient acheter  
 Ces bustes anciens ; mais son créancier  
 Jouirait-il mieux de saine cervelle ?  
 Bon ! Si je te dis : « Prends cette escarcelle ! »  
 Sans même exiger de m'en rembourser,  
 Si tu l'acceptais, es-tu insensé ?  
 En la refusant, serais-tu moins sage,  
 Quand Mercure ainsi t'offre d'avantage ?  
 Tu as beau noter dix mots de Nénius,  
 Tu en veux encor mettre cent de plus

Qu'un jeteur de sort, Circuta, formule  
 Sur ton débiteur pour qu'on l'y accule,  
 Mille liens de plus tu lui lancerais,  
 Tel Pistée encore il s'échapperait  
 Et rirait à s'en croquer la mâchoire ,  
 Si tu le faisais traîner au prétoire !  
 En arbre ou oiseau, sanglier, rocher,  
 Comme il lui convient, il se peut muer !...  
 S'il est fou celui ratant ses affaires,  
 Sage celui qui les fait, au contraire,  
 Péallius a, plus que toi, l'esprit fêlé,  
 Lui qui prête argent sans le voir rentrer.  
 Que tous, pour m'ouïr, arrangent leur toge,  
 Quand leur cœur pâtit, si luxure y loge,  
 Ou l'amour d'argent , pénible ambition,  
 Ame que saisit la superstition !  
 Venez tous en file et approchez-vous !  
 Je vais vous montrer que tous, on est fou...

C'est d'abord à ceux qui bien trop honorent  
 L'or qu'il faut donner dose d'ellébore.  
 Celui d'Anticyre, ont dit Stoïciens,  
 Devrait pour eux seuls s'employer à plein.  
 Pour qu'en héritage on ne mit d'entraves,  
 Stabérius voulut qu'en sa tombe on grave  
 Le montant total de sa succession.  
 Car les héritiers y devraient, sinon,  
 Donner solennel festin populaire  
 Et organiser combats de cent paires  
 De gladiateurs, qu'Arius fixerait,  
 Plus autant de blé qu'on en produirait  
 En sol africain !... « Que je déraisonne  
 « ou que mes idées, on les trouve bonnes,  
 « ne critiquez trop ! », nous répétait-il.  
 Strabérius me semble avoir fait subtil  
 Calcul, en ce cas né dans sa pensée,  
 Quand il exigea qu'en marbre gravée,  
 Toute sa fortune , on y jugerait  
 De ce qu'en feraient ceux qui héritaient.  
 Oui, la pauvreté, il l'avait jugée  
 Et, de son vivant, l'avait regardée  
 Comme un pire mal et mit son ardeur  
 A se protéger d'un pareil malheur.

Sa force, à sa mort, d'un sou amputée ?  
 Il eut vu sa vie entière ratée !

Car, à la richesse, on voit qu'obéit  
 Vaillance et honneur et renom aussi,  
 Et même les dieux et aussi les hommes :  
 Amasser trésors, c'est être tout comme  
 Illustre, vaillant, juste... Sage aussi ?  
 -Tout ce qu'on voudra, et même roi, oui !

Strabérius n'avait, pour seule espérance,  
 Que d'être loué pour sa grande aisance,  
 Comme s'il devait à ses qualités  
 D'avoir en sa vie autant amassé !  
 Lui ressemblait-il le grec Aristippe ?  
 En désert libyen, voilà que ce type  
 Fit jeter au sol par ses serviteurs  
 Tout l'or qu'ils portaient, car cette lourdeur  
 Retardait la marche ... Quelle est la folie  
 Qui, la plus des deux, perturbe la vie ?  
 On ne change pas quelque erreur en bien  
 Par son opposé. Ça ne prouve rien !

Prenons l'acheteur aimant les cithares !  
 C'est dans un dépôt privé qu'il les gare  
 Mais il n'a jamais appris à jouer ;  
 Les Muses ne l'ont jamais inspiré !  
 De cordonnerie, un autre n'a cure  
 Mais amasse formes et cuirs de chaussures ;  
 Comme autre acquiert voiles de bateaux,  
 Quand pour commercer, il n'en sait pas trop.  
 Ne faudrait-il pas traiter tout ce monde  
 De fous, insensés courant à la ronde ?

Mais d'autres, à l'inverse, entassent or, argent,  
 Sans même y toucher : personne n'en prend ,  
 Comme si c'étaient des choses sacrées.  
 Et celui qui dort, avec main armée  
 D'un gourdin, devant son grand tas de blé,  
 Mais, malgré sa faim, n'y voudrait manger,  
 Faisant choix plutôt, par économie,  
 De légumes amers ? Ou, sans user mie  
 D'un tout vieux Falerne ou vin de Chio,  
 Sert en son cellier des milliers d'hectos  
 Et boit du vinaigre ? Et ce vieux bidasse  
 De septante huit ans, qui dort sur paillasse,  
 Quand, dans son armoire, au même moment,  
 Tous ses matelas sont, en attendant,  
 Rongés par les teignes et pris par les mites ?

Ces gens ne sont-ils qu'aux yeux d'une élite  
 Presque tous des fous ? On est tous sujet  
 De ce même mal sous divers aspects.  
 Oublié des dieux, quand vient la vieillesse,  
 Pourquoi s'accrocher encor aux richesses ?  
 Pour qu'en héritant, fils ou affranchi  
 Les dépense à boire et n'en ait souci ?  
 Crains-tu de manquer de chose importante ?  
 C'est une dépense insignifiante  
 D'user de bonne huile en mangeant tes choux  
 Et, sur ton front sale, en mettre un grand coup !  
 Mais, si te suffit ta vie misérable,  
 Pourquoi t'obstiner en riens enviabes ?  
 As-tu ton bon sens ? Si tu lapidais  
 Les passants, les gars qui sont tes sujets  
 Cher payés, chacun, tant garçons que filles,  
 Dirait que tu tombes en pure folie.  
 As-tu tête saine à empoisonner  
 Ta mère et tuer ta femme à côté ?  
 Tu m'assurerais n'être pas Oreste,  
 Qu'il n'y a d'Argos ni poignard, du reste ;  
 Ce n'est, penses-tu, que meurtre achevé  
 Qu'Oreste devint vraiment insensé ?  
 Qu'après que son fer eut brisé la vie  
 De sa mère qu'il fut pris par les Furies ?  
 Non : c'est, au contraire, après cet instant  
 Où, pour le spectacle, il devint dément,  
 Qu'il n'eut plus d'excès d'un cerveau malade :  
 Il n'osa touché Electre et Pylade  
 Mais se contenta de les outrager,  
 L'appelant Furie et, lui, le marquer  
 Des malédictions nées en sa colère.

Ce pauvre Opimius ! Avec, sous la terre,  
 Son or, son argent, ne buvait du vin  
 De Vilès qu'aux jours de fêtes et s'en tint  
 A du vin suri aux jours de semaine,  
 En y employant coupe campanienne.  
 En profond sommeil il tombe un beau jour  
 Et son héritier, tout heureux, s'encourt  
 Pour s'approprier les clefs de ses coffres.  
 Mais, fidèle ami, un médecin s'offre  
 Pour le réveiller, d'user d'un moyen  
 Qui aurait, croit-il, effet souverain.  
 Il dresse une table, étalant sur elle  
 Tous les sacs d'écus de son escarcelle.

Nombreux ceux qui comptent en voir le total.  
 Notre homme se dresse, oubliant son mal.  
 « Tes biens, dit l'ami, si tu ne les gères,  
 « Vont tomber aux mains de ton légataire !  
 « Quoi ? De mon vivant ? –Ouvre l'œil, allons ,  
 « Si tu veux survivre !- Que veux-tu, mon bon ?  
 « -Tu es épuisé :l'estomac défaille ;  
 « Nourris-le au moins d'aliments qui vaillent !  
 « Tu hésites ? Allons : il te faut au moins  
 « Prendre un jus de riz...- Qui coûte combien ?  
 « Presque rien : huit as !- Mort de brigandage,  
 « Vol ou componction, qu'importe à mon âge ! »

Servius Oppidius était, autrefois,  
 Riche, estimait-on : on dit qu'il partagea  
 A ses deux enfants, mourant, ses domaines.  
 Les entreprenant, d'une voix soudaine :  
 « Je t'ai vu, dit-il, toi, Aulus, porter  
 « Osselets et noix, sans même serrer  
 « Ta tunique afin d'en faire une obole  
 « Ou pour les jouer, puisque c'est leur rôle.  
 « Toi, Tibérius, toi, tu les comptais,  
 « L'air bien renfrogné et tu les cachais.  
 « J'ai crains de vous voir pris de deux folies  
 « De formes opposées, imitant les vies  
 « De Nomentanus, toi de Cicuta.  
 « Mais que nos Pénates exaucent ma voix !  
 « Veillez tous les deux à ne pas défaire  
 « Ni même augmenter la grandeur des terres  
 « Que nous ont léguées Nature et parents  
 « Et que j'estimais d'un juste montant»  
 « Lors, pour être sûr qu'un de vous ne laisse  
 « Quelque vanité le tenir en laisse,  
 « Je vous lierai tous deux par serments.  
 « Qu'il devienne édile ou prêteur d'argent,  
 « Alors, que d'enfers les peines cruelles  
 « S'attachent à l'infâme ! si ton escarcelle,  
 « Tu vas la vider en distributions  
 « De fèves, lupins, pois chiches, poivrons,  
 « Promener ta gloire au cirque, au théâtre,  
 « Te laisser sculpter en bronze ou albâtre,  
 « Qu'attendre, insensé, si terres et écus  
 « Laissés par les tiens, tu les as perdus ?  
 3Tout cela pour rien, cueillir, à tout prendre,  
 « Nouvel Agrippa, clameurs à entendre

« Et noble lion vouloir imiter,  
« Quand on est, au plus, qu'un renard rusé ? »

« Tu ne veux tombeau pour Ajax, Atrée ?  
« Pourquoi ? –Je suis roi ; c'est chose arrêtée !  
« Je n'insiste pas, car je ne le suis  
« Mais rien qu'un sujet qui demande avis ;  
« Comme tu le vois : rien qu'un pauvre diable.  
« -Mes ordres, d'ailleurs, ne sont qu'équitables.  
« Si quelqu'un les trouve injustifiés,  
« Qu'il ne craigne pas de les contester !  
-Toi, plus grand des rois, que dieux favorisent  
Le retour des Grecs, puisque Troie est prise.  
Mais puis-je répondre et t'interroger ?  
« -Tu peux ! ».- Mort, Ajax, pourquoi le laisser  
Pourrir sur le sol, dépouille inutile,  
D'un pareil héros, presque égal d'Achille ?  
Illustre, il l'était, ayant tant sauvé  
De Grecs ! est-ce pour à Priam donner  
Joie de voir ce corps sans tombe bénie  
D'un grand assassin ruinant sa patrie ?  
« -Non : c'était un fou ! Il fit sacrifice  
« De mille brebis, maudissant Ulysse,  
« Ménélas et moi, criant au plus fort  
« Que c'est à nous tous qu'il donnait la mort. »  
-Mais toi, à Aulis, n'as-tu pris génisse  
Au lieu de ta fille, en ton sacrifice ?  
Mettant sur son front le gâteau de sel ?  
Gardais-tu raison devant ton autel ?  
Qu'est-ce à dire ? Ajax est-il sot  
D'avoir massacré un pareil troupeau  
Mais en épargnant son fils et sa femme  
Tout en adressant les Atrides aux flammes ?  
Ulysse et Teucer, il n'y toucha point.  
« -Moi, c'est pour tirer mes vaisseaux au loin  
« Du rivage honni que, dans ma sagesse,  
« J'ai versé le sang, pour que les déesses  
« Aillent s'apaiser ! »-Mais ce sang versé,  
C'est au tien, grand fou, que tu as pensé !  
« -Oui, c'était le mien. Mais, quoique on y pense,  
« je n'es suis pourtant pas un fou en transe ! »...

Avaler ainsi flots désordonnés  
D'images nous fait passer pour timbré,  
Que l'esprit confus naisse de colères  
Ou de vains propos, qu'importe l'affaire !

Ajax était fou quand il massacrait  
 Ce tas de brebis qui n'en pouvait mais.  
 Lorsque, de sang froid, tu crées un scandale,  
 Croyant mériter gloire triomphale,  
 Es-tu sain d'esprit ? Et, gonflé d'orgueil,  
 Ton cœur ne craint-il ce fâcheux écueil ?  
 Qu'en litière un homme accueille et habille  
 Un mouton qu'il fait passer pour sa fille,  
 Lui offrant de l'or, l'appelant Rufa,  
 Lui cherchant mari du type adéquat,  
 Un préteur, sur lui, jetterait bien vite  
 L'interdit, cherchant un tuteur de suite  
 Parmi les parents du pauvre insensé.  
 Lors, celui qui offre aux dieux sa fillette  
 Au lieu de brebis, victime muette,  
 Ne croit-on qu'il a l'esprit dérangé ?  
 Tu le nies ? S'ensuit que méchanceté  
 S'unit à sottise en ton être intime :  
 C'est un fou furieux l'auteur d'un tel crime !  
 Quand d'un grand renom on cherche l'éclat,  
 Près de soi ? Bellonne abat le fracas  
 Le sourd grondement des foudres sanglantes.

Voyons maintenant comment se présente  
 Un Nomentanus, ce grand débauché ;  
 Qu' ils ne sont que fous tous ces insensés,  
 Quand à la sottise on joint la luxure,  
 Ma doctrine en donne une preuve sûre.  
 Un quidam nous vient : c'est mille talents  
 Qu'est son patrimoine acquis récemment .  
 En Vénabre, il voit fripons qui émanent  
 De tous les recoins de rue de Toscane/  
 Pêcheur, volailler, fruitier, parfumeurs,  
 Les bouffons aussi et le rôti-seur.  
 Il les fait venir tôt, en matinée.  
 Et le souteneur des prostituées,  
 Quand tous sont présents, dit : »Tout ce qu'on a  
 « Ces honnêtes gens et moi, tout est à toi,  
 « Aujourd'hui, demain, à simple demande ! »  
 A des gens pareils qui leurs biens lui vendent,  
 Sais-tu ce qu'a dit ce jeune élégant ?  
 « Toi, tu pars chasser malgré neige et vents  
 « Pour qu'un sanglier garnisse ma table !  
 « Toi, c'est du poisson, par temps exécrationnel  
 « Que tu vas pêcher pour moi, cependant  
 « Que je n'y fais rien, moi, le fainéant,

« Ai-je mérité l'or où je me berce ?  
 « Un million chacun ! Prenez ces sesterces !  
 « Trois de plus pour toi, si, pour cette nuit,  
 « Ta femme s'en vient partager mon lit ! »...

Métella portait perle à son oreille.  
 Le fils d'Esopus prit cette merveille ;  
 En vinaigre, il fit fondre ce bijou,  
 Fier d'y pouvoir boire un million d'un coup.  
 N'était-il plus sage alors, tant qu'à faire,  
 L'y mettre au cloaque ou dans la rivière ?

Quintus Arius avait deux jumeaux,  
 Deux fils bien connus pour tous leurs défauts :  
 Est-ce amour du mal, quête du frivole ?  
 Ils achetaient cher gentes rossignoles  
 Pour en déjeuner ! Va-t-on les marquer  
 Tels des sages en blanc ? Noirs comme insensés ?

Se mettre à construire une maisonnette,  
 Lier des souris à une charrette,  
 Jouer pair-impair, ou, sur un bâton,  
 Se mettre à singer de l'équitation ?  
 Qui aurait de barbe une joue garnie  
 On l'en jugerait frappé de folie.  
 Mais plus puéril encore est l'amour ;  
 Nous le démontrons, prouvons chaque jour.  
 Jouer, à trois ans, parmi la poussière,  
 S'abîmer en pleurs pour quelque lourdière,  
 C'est pareil au même. Et, tel Polémon,  
 Agis comme il fit dans sa conversion !  
 De ton mal, renonce à ses divers signes :  
 Bas, coussin, cravate et colliers indignes :  
 C'est ce qu'il arrachait, après boire, en secret,  
 Quand la voix du maître à jeun il entendait.  
 Offre en vain des fruits à l'enfant grognon :  
 « Prend, mon petit chat ! ». Toujours il dit non.  
 Cesse d'en offrir ? Lors, il en demande !  
 C'est aussi le cas d'amants qui attendent  
 De voir leur maîtresse empêchant d'entrer.  
 Dans cette maison, vont-ils retourner ?  
 Mais on sait fort bien que chacun rapplique  
 Même en n'entendant la moindre supplique.  
 On ne peut quitter le portail honteux !  
 « N'irai-je aujourd'hui, si elle me veut ?  
 « mais n'est-ce pas mieux que j'y mette un terme ?

« Tantôt elle appelle et tantôt s'enferme !  
 « Vais-je y retourner ? Non ! Demeurons froid !  
 « ..même en entendant qu'elle veut de moi ! »  
 Mais son serviteur est beaucoup plus sage :  
 « Mon maître, dit-il, mieux vaut, à ton âge,  
 « Ne rêver mesure et modération  
 « Pour des choses qui n'ont nulle raison.  
 « Les maux de l'amour ne varient guère :  
 « Tantôt c'est la paix, tantôt c'est la guerre ;  
 « Imposer des règles à des sentiments  
 « Incertains, mobiles autant que le vent,  
 « C'est comme imposer raison et mesure  
 « A ce qui n'est bien que folie pure. »

Tu aimes, chez toi, lancer au plafond  
 Des pépins de pomme. Alors, dira-t-on  
 Que tu as perdu bon sens et sagesse ?  
 Vieillard, si tes lèvres à fillette adresse  
 Paroles d'amour, ont-elles raison  
 Plus qu'un qui construit fragile maison ?  
 Que sera-ce alors si folle cervelle  
 Mêlé épée et sang dans son escarcelle ?  
 Ainsi, ces jours-ci, Marius poignarda  
 Hellade et au vide alors se jeta.  
 Va-t-on le traiter de fou ou prétendre  
 Qu'il est criminel, usant, à tout prendre,  
 Pour les mêmes faits de mots différents  
 Qui semblent tous deux convenir pourtant ?

Un vieil affranchi, un jour, de bonne heure,  
 Mains propres et à jeun, craignant qu'il ne meure  
 Adressait aux dieux, en tous carrefours,  
 Cette oraison-ci : « Je voudrais toujours  
 « Demeurer vivant. N'est-ce chose aisée  
 « Aux dieux tout puissants dans leur Elysée ? »  
 Il avait l'oreille et l'œil encor bon  
 Mais, en le vendant, son ancien patron  
 N'avait garanti la santé entière  
 D'un cerveau faisant semblable prière.  
 Chrysisse aurait mis un pareil gugus'  
 En grande tribu du fou Ménénus !  
 Un enfant, cinq mois, restait grabataire.  
 « Jupiter, disait en priant sa mère,  
 « Tu ôtes douleurs ou cause chagrins.  
 « Si sa fièvre quarte arrête, un matin,

« Que jeûnes du mal l'ont su rendre libre,  
 « J'irai plonger, nu, mon fils dans le Tibre. »  
 Est-ce médecine ou hasard, qui sait ?  
 Qui sauva l'enfant de ce pas mauvais ?  
 Mais soyez certains que, folle ou indigne,  
 La mère accroîtra la fièvre maligne  
 En plongeant son fils en fleuve glacé :  
 La peur des dieux rend un cerveau fêlé !

## DAMASIPPE

Ainsi Stertinius m'arma de messages  
 Pour savoir répondre, en huitième Sage,  
 A ceux qui m'auraient sans doute moqué :  
 Qui le tentera, je puis le traiter  
 D'égale façon, lui montrant, sans cesse,  
 La queue qu'il ne voit pendue à ses fesses.

## HORACE

Après tes échecs, puisses-tu, ami,  
 De ces propos-là tirer bon profit !  
 Mais, si la folie est universelle,  
 Pourrais-tu me dire alors quelle est celle  
 Que tu trouves en moi ? Je me sens pourtant  
 Agir tous les jours raisonnablement !

## DAMASIPPE

Bien sûr ! Agavé, quand son fils Penthée  
 Eut par sa maman la tête tranchée,  
 La folle pensait avoir ses raisons  
 D'avoir cru coupe celle d'un lion...

## HORACE

Sot je suis, c'est vrai. Si folle est ma vie,  
 Quel signe extérieur a ma maladie ?

## DAMASIPPE

D'abord, tu bâtis pour paraître un grand :  
 A deux pieds de haut, on n'en fait pas tant !  
 De Turbon, tu ris de l'allure fière  
 Le jugeant trop bas pour un militaire.  
 Te jugerais-tu moins drôle que lui ?  
 Tout en admirant l'homme que tu suis,  
 Dois-tu imiter ce que fait Mécène ?  
 Quant à l'égaliser, tu aurais bien peine !  
 Un homme pareil et toi si chétif !  
 La grenouille, un jour, quitta, sains et vifs,

Ses nombreux petits. Un veau, de passage,  
 Les écrasa tous. Un seul y surnage  
 Qui dit que ses frères ont été tués  
 Car un vrai géant les a piétinés.  
 Un tel animal était bien hors normes !  
 « Si grand ? dit la mère. Suis-je aussi énorme  
 « Que ce phénomène, en me grossissant ?  
 « -Oh, dit le petit, tu n'en fais autant ! »  
 Elle s'enfle plus : « Maintenant peut-être ?  
 « -Même à en crever, tu ne peux paraître  
 « A niveau pareil ! », dit l'enfant. Ce trait  
 Est bien, peut s'en faut, juste ton portrait !  
 Ajoute à cela ta façon d'écrire :  
 Sur feu, c'est de l'huile, oserai-je dire.  
 Si jamais poète a quelque raison,  
 Tu l'es...pour autant qu'en d'autres façons,  
 Tes emportements...

HORACE

Assez !

DAMASIPPE

.....effroyables,  
 Qu'un modeste bien rend déraisonnable...

HORACE

Très cher, mêle-toi de ta propre action !

DAMASIPPE

...Ton goût pour les filles et pour les garçons...

HORACE

Suffit ! Je vois bien, connaissant ta vie,  
 Que tu es plus grand que moi...en folie !...

4.

#### PARLONS CUISINE !

HORACE

D'où nous viens-tu, Cassius ?

CASSIUS

Tu me poses question ?  
 Ce n'est pas le moment : je cherche la façon  
 De garder des conseils bien supérieurs encore  
 A Socrate, à Platon ou ceux de Pythagore.

HORACE

J'ai tort, je le sais bien, d'ainsi te déranger  
 En un pareil moment. Veuille me pardonner !  
 Si, par hasard, tu laisses échapper quelque idée,  
 Ton art l'aura bien vite et sans mal restaurée,  
 Car tu es, des deux parts, splendidement doué .

CATIUS

Je cherchais justement de ne rien oublier  
 Car ce sont des recettes en phrases si ténues  
 Que la langue y doit mettre assez de retenue.

HORACE

Me dirais-tu au moins le nom de leur auteur ?  
 Est-il natif de Rome ou bien de l' 'extérieur ?

CATIUS

Ses principes, je puis te les dire à la lettre  
 Mais je ne te dirai quel est le nom du maître.  
 A table, on doit servir des œufs d'un aspect long :  
 Ils ont un blanc plus blanc, sont meilleurs que les ronds ;  
 Ils ont un germe mâle et coquille plus dure....  
 Poussant en terre sèche et en pleine nature,  
 Le chou y est meilleur qu'en jardin trop mouillé...  
 S'il vient à l'improviste un hôte et, qu'au dîner,  
 Tu lui serves une poule à chair trop résistante,  
 En Falerne coupé, fais-la plonger vivante !  
 Elle en sera plus tendre.... Les meilleurs champignons  
 Viennent des prés. Des bois, nous nous en méfierons....  
 Pour passer tout l'été sans y être malade,  
 Finissez le repas par des mûres en salade,  
 Mais cueillez-les avant qu'un soleil soit trop chaud ...  
 Aufilius mêlait-ce n'est pas ce qu'il faut !-  
 Du miel avec le vin, si c'est un fort Falerne.  
 Servez à l'estomac, tant qu'il est vide et terne,  
 Un mélange plus doux, lavant mieux l'intestin :  
 Usez plutôt d'un blanc de Cos : c'est meilleur vin....  
 Aie recours, pour pousser matières qui constipent,  
 Aux moules, oseille courte.... Ah : coques de tous types.  
 A la nouvelle lune, ils se digèrent bien,  
 Parce qu'à ce moment, ils paraissent plus pleins.

Ils sont en toutes mers en quantité banale  
 Mais l'espèce en chacune a qualités spéciales :  
 L'huître vient de Circé, palourdes du Lucrin,  
 De Baïes un murex, de Misène un oursin.  
 Que ne chante-t-on pas les palourdes béantes  
 Qu'en sa volupté fière afficherait Tarente ?...  
 Pour ne paraître trop impudent, n'allons pas  
 Nous vanter de connaître à fond l'art des repas,  
 Si l'on ne devient pas, par expériences utiles,  
 Un maître reconnu de ses saveurs subtiles !...  
 Ne suffit d'acheter à prix d'or des poissons  
 Si, pour les présenter, on n'a que des notions.  
 Sait-on ceux qui, grillés ou en sauce plus vive,  
 Feront se redresser de sommeillants convives ?...  
 N'aimant les viandes molles, usez d'un sanglier  
 Nourri de glands d'Ombrie et qui saura peser  
 De tout son poids, quand ceux qu'ont engraisés l'herbage  
 Ou roseaux des marais ont un goût moins sauvage....  
 Un chevreuil de pays vinicole est souvent  
 De piètre qualité.... Mais, d'un lièvre courant,  
 L'épaule prolifique attire un gastronome....  
 La qualité d'oiseaux ou poissons tient, en somme,  
 A l'âge qu'on devine ou recherche au palais....  
 Voilà ce qu'avant moi, personne n'avait fait .  
 L'ingéniosité de certains ne se borne  
 Qu'à présenter gâteaux dans de nouvelles formes.  
 Il n'est pas suffisant d'accorder tous ses soins  
 A se préoccuper des qualités d'un vin ?  
 Non de l'huile à verser sur un poisson qu'on dresse....  
 S'il se peut, par temps clair, qu'on oublie et qu'on laisse  
 Un Massique, la nuit, l'air le dépouillera  
 De ce qu'il a d'épais ; son bouquet tombera,  
 Lui qui fait mal aux nerfs. Mais sa saveur spéciale,  
 S'il passe en un tamis, se perdra en finale....  
 De Sorrente, on mélange habilement le vin  
 Dans le lie du Falerne ; il n'en est que plus fin  
 Collé d'œuf de pigeon, parce qu'alors le jaune  
 Fait chuter dans le fond tous les marcs qui y trônent....  
 Les escargots d'Afrique et les crabes rôtis  
 Au convive enivré redonnent l'appétit....  
 Nageant dans l'estomac du buveur, la laitue  
 Lui donne des aigreurs ; il vaudrait mieux, en vue  
 De le remettre en forme, user de saucissons  
 Et préférer encore, en place de jambons,  
 La brûlante rata qu'au mieux savent nous faire  
 Les cabarets qu'on trouve en milieu populaire....

Il est très important de savoir ce que c'est  
 Que sauce simple ou double : une simple se fait  
 D'un gros vin mélangé avec de l'huile douce  
 Et saumure laissant une odeur et ses mousses  
 En vase byzantin. Pour la double, l'on bout  
 Un choix d'herbes hachées et, refroidi, au tout  
 Saupoudré de safran, on joint l'huile pressée  
 Au pressoir du Vénafre : elle est mieux parfumée....  
 Les fruits de Picénum ont un moins bel aspect  
 Que les fruits de Tibur mais leur goût est parfait....  
 Le raisin de Vénuncle en des pots se renferme ;  
 Celui d'Albe, enfumé, demeurera plus ferme....  
 C'est moi qui, le premier, ai pensé mélanger  
 Le raisin d'Albe avec poivre blanc non criblé,  
 Pommes, lie et sel gris et d'en faire service  
 En petits plats garnis, bien propres à cet office....  
 Quel crime honteux d'aller dépenser au marché  
 Trois milliers pour venir, en un plat trop serré,  
 Présenter des poissons qu'on voit mieux sans entrave !...  
 Et le cœur se soulève en voyant un esclave  
 Apporter une coupe avec ses sales mains  
 Qu'il lèche en se cachant ! Ou prendre un plat ancien  
 Où demeure collée une vraie crasse antique !...  
 Est-ce trop cher d'avoir balai d'un prix modique  
 Et sciure ? Et torchon ? S'en passer est fort laid !  
 Pour frotter mosaïque, user d'un vieux balai ?  
 Cacher coussins salis sous des toiles syriennes ?  
 Moins les soins sont coûteux, plus justes et légitimes  
 Les critiques naîtront pour ces ratés infimes  
 Cachés dans tout le luxe affiché bien souvent  
 A la table des riches ...ailleurs également !

#### HORACE

O Catius si savant, en ami je te prie,  
 Conduis-moi vers cet homme, où qu'il soit ! Je l'envie  
 Et veux l'ouïr. Sans doute as-tu bien rapporté  
 Le plus fidèlement ce qu'il t'a dévoilé.  
 Mais mon plaisir serait bien plus grand de l'entendre  
 Juger de son allure et son air, à tout prendre  
 De ce que tu as su, dont tu fais peu de cas  
 Parce que tu l'as vu. Mais il me manquera,  
 Tant que je ne verrai cette source cachée,  
 Pour y puiser conseils pour une vie aisée...

## 5.

**POUR RETROUVER FORTUNE**

*En cette satire, Horace met en scène un Ulysse revenu au pays et désargenté par les excès de la bande de prétendants qui ont assailli en vain sa Pénélope . Il conte ses ennuis au devin Tirésias, qui, ironiquement, lui donnera des conseils pour refaire fortune, à la manière dont les contemporains de l'auteur assurent la leur ou vont s'enrichir en s'abaissant de toutes les façons, pour capter un héritage.*

ULYSSE

Tirésias, dis-moi encore un mot !  
 Puisqu'aux questions, tu réponds aussitôt  
 Comme déjà j'ai perdu ma fortune,  
 Par quel moyen pourrais-je en refaire une ?  
 De quoi ris-tu ?

TIRESIAS

A toi, rusé monarque,  
 Ne suffit-il de retrouver Ithaque  
 Et d'y revoir Pénates paternels ?

ULYSSE

Tu n'as, devin, rien prédit d'irréel.  
 Tu vois comment tes visions s'accomplissent :  
 Je rentre nu, chez moi, sans artifice ;  
 Les prétendants, là-bas, n'ont respecté  
 Ni mon troupeau, ni même mon cellier.  
 Si l'on n'a rien, noblesse avec courage  
 Valent-ils plus qu'une algue sur la plage ?

TIRESIAS

La pauvreté, dis-tu, te fait horreur ?  
 Tu le confesses au plus profond du cœur.  
 A s'enrichir, apprend comme on arrive !  
 Si, par exemple, on t'adresse une grive,  
 Expédie-la à un riche vieillard  
 Et, comme un dieu entoure ce richard !  
 Qu'en tout premier, il goûte les prémices  
 De ton jardin, de ses fruits les délices !  
 Fut-ce un parjure, un enfant naturel,

Même couvert de tel sang fraternel,  
 Ou quelque esclave échappé ? Que t'importe !  
 Sors avec lui ! S'il le veut, fais en sorte  
 De lui laisser la primauté toujours !

ULYSSE

Moi ? Me tenir à gauche d'un vautour,  
 Esclave immonde ? Oublier jusqu'à Troie  
 Où les meilleurs ne m'étaient plus que proies ?

TIRESIAS

Bon ! Sois donc pauvre !

ULYSSE

Bien ! Je me contraindrai  
 A supporter l'affront à ma fierté.  
 J'ai supporté plus dur de qui m'agresse.  
 Dis-moi, devin, où puiser des richesses,  
 Monceaux d'argent...

TIRESIAS

Je te l'ai déjà dit :  
 Cherche à capter les biens des « décatés » !  
 Tu peux, bien sûr, tomber sur quelque Corse  
 Assez finaud pour avaler l'amorce  
 Sans se laisser prendre à son hameçon.  
 Mais garde espoir et retiens la leçon !  
 A ce métier, mieux vaut qu'on ne renonce  
 Sur un raté : il suffit qu'on refonce...  
 Pour un sujet d'importance ou bien pas  
 Que l'on discute au forum, au sénat,  
 Si l'un des deux plaideurs est dans l'aisance,  
 Sans héritier-(roublard ? Sans importance !)  
 Mais audacieux au point d'aller ester  
 Contre quelqu'un plus que lui régulier,  
 Propose-lui d'assurer sa défense !  
 Ecarte-toi de ceux dont les finances  
 Sont fortes aussi mais qui ont des enfants  
 Ou qui, mariés, pourraient en faire autant !..  
 « Quintus ! », dis-tu (mieux vaut qu'on le prénomme  
 Car les prénom te rend proche un bonhomme !)  
 « C'est ton mérite et ce qu'on m'en a dit  
 « Qui m'a placé au rang de tes amis.  
 « Du droit, je sais les détours, les manières

« Et sais plaider dans toutes les affaires.  
 « Je me ferais plutôt crever les yeux  
 « Avant de te laisser flouer si peu  
 « Et délester, fut-ce d'une noisette !  
 « Je m'y emploie et ferai place nette  
 « Je ne veux pas qu'on se moque de toi ! »

Invite-le à rentrer sous ton toit  
 Pour y soigner une santé précaire !  
 Fais-toi nommer gérant de ses affaires !  
 Accroche-toi ! Tiens bon, que les chaleurs  
 Fonde les bustes en bronze des sculpteurs  
 Ou que le froid couvre l'Alpe hivernale  
 Des blancs crachats de glace ou neige sale,  
 Ainsi que dit Furius, obèse à en crever.  
 A ton sujet, on pourrait bien jaser :  
 L'oisif dirait aux gens du voisinage,  
 En leur donnant coups de coude au passage :  
 « Vois comme il est patient et complaisant  
 « Pour ses amis qu'il défend âprement ! »  
 Ta pêcha aux thons sera miraculeuse  
 Et tes réseRves encor bien plus nombreuses.

Suppose des maisons très riches ! En tel foyer,  
 On élève un enfant fragile de santé.  
 Pour ne pas trop, aux yeux du voisinage,  
 Sembler chercher des vieux à héritages  
 Fréquente-les ! Rend services abondants  
 Pour figurer sur quelques testaments !  
 Si chez Pluton l'enfant allait descendre  
 Par accident, c'est une place à prendre.  
 Telle occasion trompe bien rarement !  
 Si l'on te montre un pareil document,  
 Laisse à penser que tu ne veux le lire  
 Mais cherche à voir ce qu'un texte veut dire  
 En page un, second alinéa :  
 Serais-tu seul héritier dans ce cas  
 Ou seriez-vous plusieurs dans le partage ?  
 Un Quinquvir, fait greffier avec l'âge,  
 Rit d'un corbeau restant le bec ouvert !  
 Tel Coranus pour Nasica, pervers  
 Qui désirait capturer ses pécunes...

#### ULYSSE

Délires-tu ? Sinon tu m'importunes  
 Par ces propos que je ne comprend pas...

## TIRESIAS

Tout sera tel ou bien ne sera pas :  
C'est Ollon le grand, fils de Laerte,  
Qui, par ma voix, sur tout sujet disserte  
Et qui me voue à la divination.

## ULYSSE

Bien .mais alors, si le dieu t'en fait don,  
Explique-moi le sens de cette fable !

## TIRESIAS

Quand la terreur des Parthes, un admirable  
Jeune guerrier, d'Enée un rejeton,  
Sur terre et mer règnera pour de bon,  
Ce Nasica à Coranus le sage  
Lui donnera sa fille en mariage,  
En espérant passer la dot au bleu...  
Son gendre alors déjouera son jeu :  
En présentant à lire à son beau-père  
Un testament qu'il proposait de faire.  
L'autre fera d'abord bien des façons  
Mais par après, faisant plus attention,  
Constatera que Coranus n'y laisse  
A lui, aux siens, en guise de promesses,  
Rien que leurs yeux pour en pouvoir pleurer !...

Autre conseil encore à te donner :  
Qu'un affranchi, une femme rusée  
Mène un vieillard à tête un peu fêlée  
Au bout du nez? Fais-toi leur associé !  
Flatte-les donc ! Cela ne peut rater :  
On n'en fera, de toi, en ton absence  
Que compliments. Mais il faut que tu penses  
A t'occuper de l'homme et ses travers.  
Compose-t-il, ce sot, de méchants vers ?  
Il faut alors que tu le complimentes !  
Est-il coureur ? Ne le laisse en attente  
De tes bravos ! Que Pénélope aussi  
Le juge bien plus fort que son mari !

## ULYSSE

Me crois-tu donc prêt à des complaisances,  
Avec ma femme aussi chaste, qui tance  
Des prétendants croyant erronément  
La dégager de droitures d'antan ?

## TIRESIAS

C'est que ,ces jeunes, ils ne songeaient à faire  
 Quelques cadeaux, préférant bonne chère  
 A ton épouse ; et voilà bien pourquoi  
 A-t-elle su se garder de surcroît.  
 Mais d'un vieillard qu'elle accepte l'hommage,  
 Mettant tous deux sa fortune au pillage,  
 Elle serait chienne chassant au bois  
 Ne lâchant pas quelque gibier de choix !

J'étais déjà vieux quand j'ai vu la scène  
 Où s'illustra une vieille Thébaine :  
 Par testament, elle avait imposé  
 D'ainsi mener son cadavre au bûcher :  
 Son héritier porterait aux épaules  
 Le corps huilé bien fort, pour qu'il la frôle :  
 Une fois morte, elle voulait ainsi  
 Glisser des mains que les siennes, en ami,  
 Il avait trop serré durant sa vie !;;;  
 Tes petits soins, ne les néglige mie !  
 Sois attentif mais reste mesuré !  
 Un empressé gêne un homme énervé.  
 Ne garde pas pourtant trop le silence !  
 Penche la tête et semble dans les transes  
 Comme le fait Dave le comédien !  
 Dans ses faveurs, ainsi, pousse-toi bien !  
 Par vent plus froid, dis les soins qu'il doit prendre,  
 Pour que d'un front précieux, on n'aille entendre  
 Qu'il n'est couvert ! pour des foules sortir,  
 Joue bien des coudes et semble t'alanguir  
 A l'audition de ses vains bavardages !  
 Louange plait au fada d'avantage !...  
 Tant qu'il n'a pas levé le bras, disant  
 « C'est bien ! », ajoute encor des compliments  
 Ace bavard, cette outre intarissable !  
 Lorsque sa mort, pour toi si désirable,  
 De tes soucis aura sonné la fin,  
 Bien réveillé, tu sauras qu'il t'a mis  
 A hériter d'un quart de sa fortune.  
 De temps en temps, sors des phrases opportunes :  
 « il nous a donc quitté, l'ami Dama !  
 « où trouverai-je un plus brave que ça ? »  
 Si tu le peux, vas-y de quelques larmes !  
 Cache ta joie sous de fausses alarmes !  
 Pour son tombeau, mis à ta discrétion,

Ne sois pas chiche : accepte l'addition !  
 A ce sujet qui plaît au voisinage,  
 Naître l'éloge en tous les commérages.  
 Si le hasard t'offre, en co-héritier,  
 Quelque vieillard tousseur et en roué,  
 Dis-lui, s'il veut t'acheter une terre,  
 Que tu auras plaisir, en telle affaire,  
 A lui céder, même par vente au noir...

Mais bon ! Je ses pour moi qu'il se fait tard,  
 Que Proserpine impatiente m'appelle !  
 Adieu, mon cher ! Que ta santé soit belle !...

6.

### **RAT DE VILLE ? RAT DES CHAMPS !**

*C'est de la fable qui termine cette satire que Jean de la Fontaine a tiré sa propre fable. Le sujet en est le même, mais d'aucuns préfèrent la version plus subtile d'Horace que celle du grand fabuliste Et la fable est ici précédée des idées chères à notre auteur, faites d'une modération en toutes choses. Puis d'une moquerie de la vie trépidante que l'on vit quand on est citadin. , surtout quand on est, comme lui, un ami de Mécène. L'amitié du grand homme lui est bien plus profitable par le somptueux don de sa terre de Sabine !*

Les voici, mes souhaits : un terrain très moyen,  
 Et, près de la maison, un bon bout de jardin,  
 Un grand bouquet de bois, ma source permanente...

Les dieux m'ont donné plus ? Fort bien ! Je n'en demande,  
 Mercure, rien de plus que garder ces présents.  
 Mon bien, je ne le veux augmenter en fraudant,  
 Ni l'amoinrir non plus par des fautes idiotes,  
 En adressant aux dieux telle prière sotté :

« Si je pouvais avoir le petit champ voisin,  
 « Mon domaine en serait régulier, c'est certain !  
 « Si le hasard faisait que je trouve une amphore,  
 Comme cet homme-là, pleine d'argent encore !  
 Il acheta, dès lors, ce champ à cultiver,  
 « Là même où il oeuvrait en simple salarié !  
 « Que ne m'enrichir-tu, bon, généreux Hercule ! »  
 Ce que j'ai me suffit. Le reste est ridicule.  
 Fils de Maïa, je puis faire cette oraison :

« Engraisse mes troupeaux, mes biens...et ma raison !  
 « Comme tu fis toujours, sois l'ange tutélaire  
 « A l'abri de mes monts, qu'ai-je de mieux à faire  
 « Qu'écrire mes satires, oubliant la cité,  
 « Que ma Muse m'inspire en ses mots familiers !  
 « Des mauvaises ambitions, je ne serai victime  
 « Ni de l'Auster de plomb, qui nous mène à l'abîme »  
 Toi que les dieux ont mis en charge du matin,  
 Qui veilles aux tout premiers ouvrages des humains,  
 Que, par ton nom, Janus, débute ce poème !  
 A Rome, quand j'y suis, c'est toujours toi qui aimes  
 Me lever, pour porter caution à quelque ami :  
 « Vite ! Car ton boulot peut n'être pas rempli ! »  
 Qu'en hiver l'Aquilon vienne à racler la terre,  
 Que les jours y deviennent plus courts, rien à faire :  
 Il faut marcher toujours ! Et quand j'ai formulé  
 A voix haute mes mots, (que je puis regretter !)  
 Je peine à m'avancer, luttant contre la foule :  
 « Où t'en vas-tu, vieux fou ? Veux-tu que tout s'écroule ? »  
 En colère, me crie un vieil impertinent.  
 « Vas-tu donc renverser tout ce qu'on voit devant,  
 « Pour plus vite arriver chez ton ami Mécène ?  
 « Tu ne penses qu'à lui ! » Voilà, dans cette scène,  
 Sans mentir, un reproche à me remettre en train !  
 Mais, sitôt arrivé jusqu'au sombre Esquilin,  
 Me reviennent alors en tête mille affaires,  
 M'assaillant de partout , qui me sont étrangères :  
 « Roscius te reedit qu'avant demain matin,  
 « Sept heures, il te faudra te faire son témoin  
 « Au Putréal.. –Quintus, les scribes te demandent  
 « Qu'en réunion, sans faute, aujourd'hui tu te rendes,  
 « Pour affaire qu'en groupe on a tous intérêt.

« A Mécène, peux-tu adresser mon placet ?  
 Tu réponds ; « c'est à voir ». Mais l'autre insiste, ajoute :  
 « Ce serait vite fait, si tu le veux sans doute ! »  
 Depuis que tu m'admis parmi tes familiers,  
 Mécène, c'est huit ans qui se sont écoulés.  
 En tes déplacements m'emmenant en voiture,  
 Que de « graves » secrets n'entend-on d'aventures ?  
 « Le Thrace Gallina vaut-il mieux que Syrus ?-  
 « Attention ! Le froid pique !- Est-il une heure en plus ? »  
 Ou tout autre propos de si grande importance !  
 Voici plus de sept ans qu'Horace a vu, taiseux,  
 Grandir, de jour en jour, le tas des envieux.  
 Des théâtres, allait-il avec lui aux spectacles ?  
 A deux, au Champ de Mars, font-ils course d'obstacles ?  
 Pour peu que, du Forum, se répande partout  
 Quelque bruit inquiétant, j'entend autour de nous :  
 « Tu dois être au courant, toi, fils de la Fortune,  
 « Toi qui tiens, près des grands, cette place opportune :  
 « Des Daces il est question- Oh moi, je ne sais rien !-  
 « Tu as toujours le mot pour rire, magicien !-  
 « Que m'accablent les dieux : moi, je n'en connais rien !-  
 « Voyons ; est-ce en Sicile ou bien en Italie  
 « Que César a prévu terres pour ses soldats ?  
 Et j'ai beau leur jurer que je ne le sais pas  
 Si je suis un tel homme au courant, on s'étonne  
 Que j'en sois à ce point discret, mieux que personne...  
 Mes jours passent ainsi dans ces bêtes sujets.  
 « O campagne, dirais-je en formant mes souhaits,  
 « Quand pourrai-je oublier cette fureur de vivre,  
 « Paresser et goûter la douceur d'un vieux livre,  
 « Nièces de Pythagore, voir à table un beau plat  
 « De fèves avec légumes et tranches de lard gras ! »  
 O Nuits ! Divins repas au devant des dieux Lares !  
 J'en laisse les reliefs aux esclaves barbares  
 Qui vivent tous les jours familiers avec moi.  
 Mes convives , affranchis de nos stupides lois,  
 Peuvent vider autant de coupes qu'ils souhaitent ;  
 Celles d'un bon buveur à de l'eau ne se prêtent,  
 Quand un autre préfère un vin bien fort coupé,  
 Pour s'arroser souvent un gosier assoiffé.  
 Nous ne parlons d'autrui, de maisons, de villas,  
 De Lépos et ses danses harmonieuses ou bien pas,  
 Mais plutôt des sujets nous plaisant d'avantage ,  
 Que, de ne les traiter nous trouverions dommage :  
 Le bonheur nous vient-il de richesse ou vertu ?  
 Est-ce intérêt ou biens qui créent ami de plus ?

Qu'est-ce qu'un bien ? A-t-il puissance souveraine ?  
 Ce sont là des sujets qui occupent sans peine.  
 Cervius, mon voisin, raconte à ce propos,  
 Des histoires de vieilles. Un autre ne dit mot  
 Mais vante d'Arélius ses trésors formidables.  
 Alors, Cervius le coupe et nous dit cette fable :

Dans son trou misérable, un jour, le rat des champs  
 Reçut le rat de ville. Eux deux, depuis longtemps,  
 Étaient de vieux amis. L'un était économe  
 Et ne gaspillait pas ses provisions. Mais comme  
 Il recevait, alors, il y regardait moins,  
 N'épargnant le pois chiche et l'avoine ou le grain.  
 Il présenta du lard, tranches demi-rongées !  
 De son ami, voyant les mines dégoûtées,  
 Il tentait de les vaincre en variant les goûts  
 Mais, des plats, l'autre à peine en effleurait le bout.  
 L'amphitryon lui-même, alité sur sa paille,  
 Mangeait ivraie et blé, laissant, pour sa ripaille,  
 A son hôte toujours les délicats morceaux.  
 Le rat de ville enfin prononça quelques mots :  
 « Quel plaisir, mon ami, peut bien trouver ta vie  
 « De privation, au flanc de ta sauvagerie ?  
 « Ne préférerais-tu la ville et son confort  
 A ces bois, ces forêts sauvages dont tu sors ?  
 « Crois-moi ! Viens avec moi ! Tout ce qui vit sur terre,  
 « Qu'il soit riche ou bien pauvre a la vie éphémère.  
 « Nul n'échappe à la mort, mon bon ! Tant que l'on peut,  
 « La vie étant si brève, il faut la vivre heureux ! »  
 A notre paysan, ces mots jettent le doute.  
 Il saute de son trou ; tous deux prennent la route.  
 Sous les murs de la ville, ils se glissent au mieux.  
 La nuit déjà couvrait jusqu'à moitié les cieux.  
 Ils posèrent le pied dans de riches pénates  
 Aux lits brillant d'ivoires et tissus écarlates ;  
 En corbeilles entassées, des restes abondants  
 Du dîner de la veille et, pour le paysan,  
 Le citadin tendit quelques rouges carpettes.  
 Puis, relevant ceinture et sans rien qui l'arrête,  
 Il lui sert tous les plats, courant de tous côtés ;  
 Comme fait un esclave, il goûte en tout premier  
 Ce qu'il apporte et l'autre, étendu, apprécie  
 Un pareil changement, trouvant belle la vie...  
 Tout à coup, portes ouvertes et grand tohu-bohu

Font sauter de leurs lits nos amis éperdus.  
De tous côtés, ils trottent et, tout en épouvante,  
Ils en perdent le souffle aux abois qu'ils entendent  
Des molosses courant dans la grande maison.  
« Ah, dit le paysan, ce ne sont mes façons !  
« Adieu ! Dans ma forêt, dans mon trou, bien tranquille,  
« Je me contenterai de mes maigres lentilles !...

## 7. AUX SATURNALES

*Le Moyen-Age chrétien a repris bien des coutumes et traditions nées dans l'Antiquité. Pensons par exemple à la Messe des fous, où les petits clercs se mettaient à singer les plus sacrées des cérémonies et leurs célébrants, en toute impunité, lors, par exemple, de la fête des saints innocents, le 28 décembre ! C'était justement l'époque où, en fin décembre, avaient lieu à Rome les Saturnales, qui duraient 3, puis cinq et même huit jours : A côté des fêtes en l'honneur de Saturne, père des dieux, avaient lieu des réjouissances publiques ou domestiques. A cette occasion, liberté était donnée aux esclaves de la maison, parfois invités à la table des maîtres, de se moquer de leurs patrons, plaisir qu'ils s'octroyaient parfois avec certaines réticences ,ce que fait Dave.... Le début de la satire adopte les décasyllabes, puis retombe en alexandrins, car le sujet est si délicat parfois.... que douze pieds y sont bienvenus !...*

DAVE

Je voudrais bien te dire quelque chose,  
Car je t'entends. Mais, esclave, je n'ose...

HORACE

Dave ? Est-ce toi ?

DAVE

Dave, oui ! C'est bien moi !  
Mon maître m'aime et me trouve assez droit,  
D'honnêteté assez justifiée  
Pour n'avoir peur de mort prématurée...

HORACE

Eh bien : ainsi qu'ancêtres l'ont voulu,  
Libre propos en décembre est ton dû !

DAVE

Parmi les hommes, il en est de vicieux  
Qui font le mal sans arrêt sous nos yeux.  
Mais plus nombreux sont les autres qui flottent  
Du mal au bien, suivant ce qui leur trotte.  
Prenons Priscus, qui se fait remarquer  
Par trois anneaux qu'il va parfois porter :  
Il n'a parfois nulle bague à main gauche,  
Change, inconstant, d'heure en heure, de toge !  
Il sort d'un bel hôtel, pour se terrer  
Dans un taudis que n'ose fréquenter  
Tout affranchi qui n'est libre qu'à peine.  
En ville, il court toutes femmes romaines  
Mais à Athènes il semble un stoïcien  
Que bouderait tout vrai Vortumnien.  
Volanérius, le bouffon, au contraire,

Est, par la goutte-(et ce fut bonne affaire !)  
 Les doigts noués d'où, pour lancer les dés,  
 Il eut besoin d'un homme pour jouer !  
 Malheureux ? Non, car, constant en ses vices,  
 Plus qu'un quidam qui ferait ses délices  
 A tenir droit sur un câble lancé  
 Tantôt tendu et tantôt relâché.

HORACE

Me diras-tu, coquin, à qui s'adresse  
 Ces idioties auxquelles tu t'abaisses ?

DAVE

A toi, bien sûr !

HORACE

Comment ça, abruti ?

DAVE

Tu vantes les destins, les modes de jadis.  
 Mais voudrais-tu quitter ceux qu'aujourd'hui tu vis  
 Si un dieu te faisait revivre aux temps antiques ?  
 Soit que tu ne crois pas ceux-ci si mirifiques,  
 Soit que tu ne sois prêt à défendre un tel bien,  
 Empêtré que tu es dans nos boueux chemins,  
 Quel que soit ton désir de sortir de ce baigne ?  
 A Rome, tu souhaites aller à la campagne,  
 A la campagne alors, la ville a tes souhaits  
 Et tu la portes aux nues, inconstant que tu es !  
 Si tu n'es invité à dîner par personne,  
 Tu trouves, en mangeant seul, nourriture si bonne  
 Plus qu'en plat de légumes, on n'a plus de douceur,  
 Qu'on croirait, pour te voir sortir à l'extérieur,  
 Que c'est à poings liés qu'il faudrait qu'on te tire  
 D'une aimable maison, content, oses-tu dire,  
 De ne devoir aller boire chez un ami...  
 Mais que Mécène alors t'invite en son logis,  
 Même au dernier moment, que les flambeaux s'allument,  
 Tu pousses de grands cris : « L'huile à la lampe fume !  
 « Vite, plus vite, allons ! M'avez-vous entendu ? »  
 Comme un voleur tu cours et tu brailles, éperdu..  
 Mulvius et tes bouffons au plus vite s'écartent...  
 De rapporter leurs mots, devrais-je prendre garde ?  
 « Je le confesse, oui : frivole, je le suis ;  
 « Mon nez sent les odeurs ; mon ventre me conduit  
 « Et cède au doux appel du bon jus de la vigne.

Mais lui ne vaut pas mieux que moi et même moins !  
 « Pourquoi donc s'en prend-il à moi ? Il ne m'est point  
 « Inférieur en mon vice ! Ah ! C'est vrai qu'il se cache  
 « Sous bons mots, beaux écrits, qui font qu'on ne se fâche ! »

Et si je te disais que tu es bien plus fou  
 Que moi qui t'ai coûté cinq cents drachmes, c'est tout ?  
 Ne me regarde pas de cet air si terrible !  
 Bas les mains ! Calme-toi ! Je ne fais, bien paisible,  
 Qu'imiter le portier de ton cher Crispinus.  
 Tu penses à ta voisine ? Et moi, Dave, pas plus  
 Je ne brûle ou ne rêve à quelque humble drôlesse.  
 En croix, qui de nous deux mérite qu'on le dresse ?

Si, la lampe allumée et ma nature en feu,  
 Quelque femme effrontée accueille, nue, les jeux  
 De mon membre dressé, en remuant les fesses  
 Aux coups du cavalier, quand mon ouvrage cesse,  
 Je la quitte en craignant fort peu pour mon renom,  
 Peu soucieux de savoir si riche et beau patron  
 Vienne, après moi, jouir d'une aubaine semblable.  
 Toi, dans un pareil cas, pour qu'on ne soit capable  
 De t'avoir reconnu, tu quittes ton anneau,  
 Ta toge, en espérant passer, dans ces bordeaux,  
 Non pour un magistrat mais pour un simple esclave.  
 Caché sous capuchon, ce front que tu dépraves  
 Ne montre-t-il l'aspect de ce qu'il est vraiment ?

Tu entres chez ta belle en tremblant jusqu'aux dents.  
 Luttant contre ta peur, c'est désir qui l'emporte.  
 Alors vendu, brûlé, fouetté, que t'importe !  
 Poignardé ou, honteux, dans un coffre caché  
 Où, servant ta maîtresse, esclave t'a fourré,  
 Tête sur les genoux, crains, des femmes adultères,  
 Le mari qui a droit légitime de faire  
 Au corrupteur causer bien des désagréments.  
 La femme n'a quitté sa maison pour autant ;  
 Elle n'était sur toi : c'est toi qui fus sur elle ;  
 Elle a plié par crainte ! Et c'est toi l'infidèle !  
 Tu sais bien que tu vas sous les fourches passer  
 D'un mari qui ta vie et tes biens peut ruiner.  
 Mais voilà : tu réchappes et continue, je pense,  
 A craindre à l'avenir . encor que l'expérience  
 Devrait bien t'inciter à quelques précautions !  
 Mais non ! Tu chercheras l'une ou l'autre occasion  
 D'avoir peur, risquer mort ou nouvel esclavage !  
 Si elle rompt ses chaînes, est-il bête sauvage

Folle au point de chercher d'autres liens par après ?  
 Je sais : « Moi, débauché ? ». C'est ce que tu dirais.  
 Mais moi, non plus, parbleu, je n'ai quelque folie  
 De paraître voleur : près de l'argenterie,  
 Je passe sans toucher. Mais, danger écarté,  
 Se peut que ta nature est sans frein, pour donner  
 Carrière à l'aventure. Es-tu vraiment mon maître,  
 Toi qui subis toujours ce que la loi décrète  
 Pour les hommes, que trois, quatre affranchissements  
 Ne délivre des peurs et tristes errements ?

A toutes ces raisons, une autre a d'importance :  
 Vous nommez « remplaçant » celui qu'esclave avance  
 Pour l'aider, à ses frais, ou « adjoint-serviteur » !  
 Qui es-tu, toi pour moi ? Mon maître ou, par ailleurs,  
 L'esclave d'un quidam, comme une marionnette  
 Qu'agite, comme il veut, son patron qui le traite ?  
 Qui donc est libre ? Un sage est seul indépendant,  
 Ne craint ni pauvreté, ni mort, engagements,  
 Aux diverses passions résiste avec courage,  
 Méprise les honneurs, n'a d'ade en ses bagages.  
 Il est comme une boule unie, lisse à souhait :  
 Rien d'étranger n'accroche à semblable boulet ;  
 Même pour le saisir, fortune est impuissante.  
 De ces traits, n'en est-il certain qui te contente ?  
 Quelque femme te chasse ou te cause tourments,  
 Te douche à l'eau glacée : il lui faut cinq talents !  
 Soustrais-toi de ce joug, quand elle te rappelle !  
 Dis-toi ; « Libre je suis. Oui, je suis libre d'elle ! »  
 Mais non : tu n'en peux plus : ton maître, sans façon,  
 Moque ta lassitude et pousse à l'aiguillon.  
 On te retrouve ainsi, malgré ta résistance...

Un tableau de Pausias te plait par son aisance.  
 Es-tu sot moins que moi qui admire, éperdu,  
 L'affiche des combats où, le jarret tendu,  
 Fulvius, Rutaba sont peints en noir et rouge,  
 Si vrais que, ces bretteurs, on les croirait qui bougent,  
 Parant, de l'adversaire, une volée de coups.  
 Dave n'est qu'un vaurien, dit-on, homme sans goût,  
 Quand son maître, au moins, lui, apprécie un chef d'œuvre !

Je suis homme de rien ! Rien qui ne me manœuvre  
 Autant que le fumet d'un gâteau odorant.

Mais toi, as-tu de force et de courage autant  
 Pour savoir résister à l'attrait des agapes ?  
 J'ai tort d'être gourmand. Pourquoi ? Parce qu'on frappe  
 Mon dos, quand j'y succombe, à grands coups de bâton.  
 Mais ne te punis-tu, quand tu cherches à foison  
 Ces festins qui ne sont pour des bourses modestes ?  
 Ces surcroûts d'aliments te punissent, du reste,  
 Par des indigestions ou des pieds vacillants,  
 Refusant de porter un corps si aigrotant.  
 Est-ce, pour un esclave, erreur si malhabile  
 D'acheter du raisin au prix d'une strigile ?  
 Et n'en est-ce pas une à vendre de ton bien  
 Pour plaire à des gourmands qui n'ont besoin de rien ?  
 Mais tu ne sais rester tout seul, fut-ce une heurette,  
 A jouir des loisirs d'une façon honnête :  
 Tu fuis, comme un esclave ou comme un vagabond,  
 Trompant ton inquiétude en sommeil ou boisson.  
 Mais ton souci demeure et, tout noir, ne te quitte ;  
 Dans tes courses, il te suit : ne cesse la poursuite...

HORACE

Donnez-moi quelques pierres !

DAVE

Et pourquoi ?

HORACE

....ou des traits !

DAVE

Pense-t-il à des vers ? Sa raison disparaît !

HORACE

File, et bien vite encor !...Pour semblable « tartine »,  
 Neuvième tu seras au travail à Sabine !....

8.

**DINER DE PARVENU...**

*Est-ce encore une satire écrite pour son ami Mécène qui termine le deuxième livre des satires ? Dans celle-ci, Horace se met encore une fois en scène mais en curieux qui a rencontré Fundanius, autre ami de Mécène, et qui a assisté avec ce dernier à un souper donné par Nasidénus, riche et assez stupide parvenu. Mécène, qui a été témoin et participant de cette réunion, a dû s'amuser de la relation qu'en écrit le poète qui, lui, n'en était pas mais qu'il fait raconter par ce témoin, membre du petit groupe des intimes du patricien. Le détail du menu et des habitudes des convives de l'époque complète les détails culinaires déjà cités.*

HORACE

Nasidénus a-t-il fait si riche dîner ?  
 Et si gai ? Je voulais, hier soir, t'inviter  
 Mais on m'a répondu que tu étais à boire  
 Chez lui depuis midi. ..

FUNDANIUS

Ah ! oui ! Mais quelle histoire !  
 De ma vie, je crois ne m'être tant marré !

HORACE

Si ce n'est rien, dis-moi comment tout s'est passé ?  
 Pour calmer votre faim, quelle entrée fut servie ?

## FUNDANIUS

L'entrée ? Un sanglier...chassé en Lucanie,  
 Aux dires du patron, par brise du midi ,  
 Servi avec radis, laitue et céleri,  
 Mets qui, avec saumure et vin de Cos, réveille  
 Les estomacs lassés des abus de la veille.  
 L'esclave, torse nu, desservit, essuya  
 Cette table d'érable avec un torchon gras ;  
 Un autre ramassa, d'une allure très vive,  
 Les restes qui auraient pu gêner les convives.  
 Alors, comme une vierge athénienne, en ses mains,  
 A l'autel de Cères, porte les dons divins,  
 L'esclave noir Hydaspes porte du Cécubée  
 Et Alcon de Chio, vin du vieille cuvée.  
 « Si à ces vins, Mécène, a dit l'amphitryon,  
 « Tu préfères Falerne ou d'Albe un vieux pochon,  
 « Choisis ce que tu veux : je les ai en réserve. »

## HORACE

Pitié que ces richards ! et ces festins qu'ils servent,  
 Avec qui, Fundanius, les as-tu partagés ?

## FUNDANIUS

J'étais sur le lit haut, Viscus à mes côtés ;  
 Thurinus et Varius, je crois, étaient derrière.  
 Mécène en lit milieu, avec ses deux compères  
 Et puis Servilius, Balatron, Vibidius.  
 En trois, Nasidénus, Nomentanus, Portius.  
 Ce dernier, en loustic, dévorait des galettes  
 Et son Nomentanus devait mettre en vedette  
 Les plats que nous pouvions n'avoir pas remarqués !  
 Nous, le menu fretin, mangions plats mélangés  
 De volailles, poissons, coques, de cuisson telle  
 Qu'on n'y savait trouver saveurs habituelles,  
 Au point qu'on s'aperçut qu'à mon goût, se mêlaient  
 Carrelets et turbots présentés en filets.

Nomentanus me dit que plus rouge est la prune  
 Ou la pomme qu'on cueille au déclin de la lune.  
 Tu peux lui demander quelle en est la raison !

Alors, Vibidius s'adresse à Balatron :  
 « Il faut boire, très cher ! Ne peut qu'on ne s'arrête  
 « Avant qu'on ait réduit le patron à disette !,

« Car sinon nous mourrons sans nous être vengés ! »  
 Demandant de plus grands verres pour les vider.  
 Je vis l'hôte blêmir : les buveurs intrépides  
 Sont ceux qu'il craint le plus, car, quand leur verre est vide,  
 Ils ont la dent mauvaise et palais embué,  
 Ce qui affaiblirait leur plaisir à goûter.  
 En coupes d'Allifa, Vibidius, Balatron  
 Se mettent à vider prestement les pochons.  
 Les autres en font autant, sauf, bien sûr, les convives  
 Du troisième des lits, dont les cruchons survivent.

Nous vient une murène, en un plat présenté  
 Avec, en garniture, un lot de crustacés.  
 Notre hôte, à ce moment, parle de la murène :  
 « Quand elle fut pêchée, elle était encor pleine,  
 « Car la chair eut été moins fraîche après le frai.  
 « Pour la sauce, on a mis, d'après ce que j'en sais,  
 « De l'huile de Vénafre, en première pression,  
 « Du garum espagnol et, durant la cuisson,  
 « Se met vin de cinq ans, d'origine italienne.  
 « Alors, le poisson cuit, rien ne vaut mieux la peine  
 « Qu'un bon vin de Chio, et puis du poivre blanc,  
 « Du vinaigre de vin de Méthymne, en suivant.  
 « C'est moi qui, le premier, ai conçu la recette  
 Pour préparer ainsi cette roquette verte  
 « Et, comme Cortilius a fait pour les oursins,  
 « J'y met l'aunée amère et ne les lave point  
 « Car on voit que souvent fuit l'eau des coquillages  
 « Au cours de la cuisson, quand on cuit à la nage. »

Soudain, un baldaquin qui était suspendu  
 Au dessus de la table, en un seul coup, a chu  
 Sur le plat de poissons, soulevant un nuage  
 Plus qu'un vent campanien le fait, un jour d'orage !  
 On craint la catastrophe et l'on saisit bientôt  
 Qu'il n'y a plus danger. Mais Rufus, aussitôt,  
 Tête basse est en pleurs, comme si fut ôtée  
 La vie de son fils, en mort prématurée !

Nomentanus, en sage, apaise son ami :  
 « Fortune, hélas, tu es plus cruelle aujourd'hui  
 « Qu'aux mortels ne le sont tous les dieux que vous êtes ! »

Varius pouffait de rire au fond de sa serviette.  
 « Telle est, dit Balatron en se moquant de tout,  
 « La condition humaine et notre sort à nous ;

« La gloire n'est jamais égale à la souffrance  
 « Qu'on a mise. Ainsi toi, pour, avec élégance,  
 « Nous recevoir ainsi, que n'as-tu de soucis :  
 « Que la crainte qu'un pain brûlé ne soit servi,  
 « Qu'une sauce n'arrive à peine assaisonnée !  
 « Tes esclaves étaient vifs, la toison bien peignée !  
 « Puis voilà l'accident qui vient : un plafonnier  
 « Tombe, comme tantôt ; ou ce palefrenier  
 « Qui a brisé un plat parce que son pied glisse !  
 « Mais se voit le génie, en guerre ou à l'office :  
 « Un maître de maison est comme un général :  
 « C'est dans l'adversité qu'il se montre génial  
 « Et par les jours heureux, c'est discret qu'il demeure... »

Nacidénus répond : « puissent les dieux, sur l'heure,  
 « Répondre à tous tes vœux ! Tu es homme de bien  
 « Et aimable convive » Alors, il prie les siens  
 Que pour sortir, on mette à ses pieds ses sandales.  
 Sur les lits, les convives, en chuchotant, se parlent...

#### HORACE

Ce dut être, à t'entendre, un spectacle amusant.  
 Et, dis-moi, y eut-il autre gag en suivant ?

#### FUNDANIUS

Vibidius demandait aux esclaves, à l'oreille,  
 Si l'on n'avait cassé le reste des bouteilles,  
 Puisque, malgré qu'il l'ait si fréquemment requis,  
 On ne versait plus rien dans son verre tari.

Balatron raconta ; on rit de ses histoires.  
 Alors, Nasidiénus , on te voit, dans ta gloire,  
 Avec le front d'un homme ayant su, par son art,  
 Corriger le destin qui frappe sur le tard ;

A sa suite, un grand plat que porte ses esclaves :  
 Les membres d'une grue en pièces s'y engagent,  
 Blancs de farine et sel ; et foie d'oie engraisé  
 Aux figues ; puis ragoût de lièvre détaché  
 Du reste de son corps, car, relié au râble,  
 Les morceaux, paraît-il seraient moins délectables !  
 Puis viennent s'ajouter des brochettes d'oisons,  
 Des merles en morceaux, des pigeons sans croupions :

Mets sans doute très fins , mais il fallait à table  
 Ecouter un tel hôte, aussi fier de ses fables,

Vanter tous ces mélanges, en donner les raisons...  
 Mais nous, sans y toucher, par vengeance, fuyons,  
 Comme si, sur ces mets, l'haleine maléfique  
 De Canidie soufflait tous venins qu'en Afrique  
 Distillent les serpents de toutes les nations...

## FIN DU LIVRE 2 DES SATIRES

## LE LIVRE DES EPODES

*Chronologiquement, dans la vie d'Horace, le livre des Epodes, que le poète appelait des « iambes », paraît au public après le premier livre des Satires, vers l'année 30. Mais, en réalité, nombre de ces 17 pièces sont parmi les plus anciennes que l'auteur a écrites. Et ces œuvres de jeunesse sont empreintes parfois d'audaces, de révoltes voire de crudités que ses lecteurs de l'époque trouvaient déplacées et qui, même pour nos contemporains sont jugées parfois indignes d'être reproduites, tout au moins dans des livres scolaires... Il n'empêche : qui veut connaître tout Horace doit aussi en accepter même les imperfections. Pour ce qui concerne le livre des Epodes, il semble*

*opportun, ne serait-ce qu'au point de vue chronologique, d'en commencer la traduction versifiée par la 16 ième et avant-dernière, puisqu'on sait qu'elle date de l'an 41 et est donc la plus ancienne. Tant pis si, pour une fois, ce livre n'y commence pas par une oeuvre dédiée à son inoubliable protecteur et ami, le grand Mécène...*

## 16. LA GUERRE CIVILE REPREND !

*Horace a 27 ans. Et la guerre civile semble devoir se réveiller dans un conflit avec Pérouse. Et le poète de clamer : Romains, en voilà assez : fuyez plutôt vers les îles Fortunées. Il en décrit une vie idéale, à rapprocher du même sujet évoquée par Virgile dans sa fameuse quatrième Bucolique.*

Ecrasée par deux fois sous les guerres civiles,  
Rome cède à son propre poids.  
Les Marses, des voisins, n'ont su ruiner la ville,  
Ni les menaces de Porsenna.

Ni le fier Spartacus, le félon Allobroge,  
Capoue en courageux rival,  
N'en sont venu à bout. Nul Germain qui n'y loge,  
Ni le redoutable Hannibal.

Cette ville, c'est nous, descendants sacrilèges  
Mais héritiers d'un sang maudit,  
Que nous devons d'avoir à ses murs fait le siège,  
A leur mort les aurons conduit !

Son sol redeviendra pour les bêtes sauvages  
Un terrain de chasse à foison.  
S'installant en vainqueur, le Barbare s'engage  
Sur les cendres de nos maisons.

Son cheval frappera, de son sabot sonore,  
De Quirinus les ossements,  
Abrités aujourd'hui. Le vainqueur, qu'on abhorre,,  
Les dispersera dans le vent !

Les meilleurs d'entre vous, peut-être tous ensemble,  
Cherchez-vous ce qu'il convient  
De faire pour tirer notre cité qui tremble  
De tout ce malheur qui survient..

Rien ne saurait, je crois, vous rendre plus sensibles :  
C'est que, jadis, les Phocéens,  
Après s'être engagés par des serments horribles,

## Ont laissé au Macédonien

Leurs Lares paternels, leurs champs aux loups voraces,  
 Et leurs temples aux sangliers.  
 Faisons comme eux ! Allons où nous poussent nos traces !  
 Cet avis vous fait-il douter ?

Allons où l'Africus et le Notus nous glissent !  
 Ne craignons rien en embarquant !  
 Qui conseillera mieux qu'un favorable auspice ?  
 Mais lions-nous par un serment !

« Nous pourrons revenir quand les rocs des abysses  
 « Allégés jailliront des mers.  
 « Nous verrons, sans remord, que nos voiles se hissent  
 « Pour retrouver nos murs déserts,

« Quand on verra le Po baigner le promontoire  
 « De Martinus, quand l'Apennin  
 « Plongera dans la mer, quand, à ne pas y croire,  
 « Le rut fera s'unir demain,

En amours monstrueux, le tigre avec la biche,  
 « La colombe avec le faucon,  
 « Quand, du lion, les bœufs n'ont plus crainte, s'en fichent  
 Le bouc sans poil fera plongeon. »

Après de tels serments ou tous autres qui prêtent  
 A nous empêcher tout retour,  
 Partons tous, citoyens, du moins ceux qui se mettent  
 Au dessus de ce peuple de sourds !

Qu'elle persiste donc, sans espoir, cette foule  
 Constante dans sa lâcheté,  
 A garder leurs maisons, dans des murs qui s'écroulent  
 Et que les dieux ont condamnés !

Vous qui avez du cœur, cessez vos pleurnichages,  
 Comme femmes vous désolant !  
 Surpassez l'Etrurie : au delà des rivages,  
 Il reste l'immense océan !  
 Aux îles Fortunées, trouvez campagne riche !  
 Sans labeur y pousse le blé !  
 Sans devoir la tailler, la vigne n'est en friche ;  
 Bourgeonnent les plants d'oliviers.

Un arbre, en sa beauté, porte la figue mûre,  
 Sans qu'on l'ait greffé pour autant !  
 Miel coule au creux des chênes et l'eau claire murmure  
 Ou, des sommets, chute en bruissant.

D'elles-mêmes, les chèvres y vont se faire traire  
 A l'étable et troupeaux amis  
 Y joignent leurs mamelles. Ours ne les vient distraire  
 Par ses grondements et ses cris.  
 Au plus profond, le sol n'est empli de vipères.  
 D'autres merveilles on voit aussi :

L'Eurus n'y donne au sol d'eau en trop d'abondance  
 Qu'elle y creuse trop grands sillons.  
 Dieu dosant la chaleur et la pluie, les semences  
 Donnent au sol un aspect fécond.

Cette terre n'a vu quelque Argonaute antique :  
 Aucun d'entre eux n'y est allé.  
 Elle n'a vu non plus Médée l'impudique  
 Qui n'y a jamais mis les pieds.

Ni les marins de Tyr n'y ont passé de vie,  
 Ni d'Ulysse les compagnons.  
 Les troupeaux n'y craindront aucune maladie,  
 Ni canicule à leurs moutons.

A un peuple pieux, Zeus donna ces rivages,  
 Quand il remplaça l'âge d'or  
 Par celui qu'on nomma « de bronze », car cet âge,  
 Valait moins bien, semblait moins fort.

Puis le « fer » a suivi, période plus affreuse.  
 Entendant mes chants inspirés,  
 Ceux qui auront gardé une âme religieuse  
 Auront la joie d'y échapper

## 1. FIDELITE A MECENE

*Comme en chacun de ses ouvrages, Horace dédie la première œuvre à son cher ami et protecteur, Mécène. Celui-ci, en l'an 31, accompagne Auguste dans son entreprise guerrière qui s'achèvera par la victoire d'Actium, terme des guerres civiles et début de la grande prospérité, qui lèvera toutes les dernières réticences du poète à l'égard de l'empereur. Mais Horace, piètre guerrier, s'excuse de ne savoir participer à l'entreprise*

Parmi les hauts vaisseaux, tu veux prendre ta part  
De cette entreprise guerrière,  
Des combats, des périls encourus par César.  
Ami Mécène, alors, tu pars  
Risquer ta vie en nos galères !

Que ferais-je de moi en une vie si douce,  
Mais combien odieuse sans toi ?  
Vais-je continuer, ainsi que tu m'y pousses,  
Des loisirs, bien loin des secousses,  
Mais que, sans toi, je n'aime pas ?

Ou bien vais-je choisir bien plus résolument,  
Comme fait tout homme énergique,  
De te suivre au Caucase avec un cœur vaillant,  
Joindre le bout de l'Occident,  
Franchir des Alpes terrifiques ?

Mais quelle aide espérer de moi dans cette guerre,  
Quel labour puis-je t'apporter ?  
Du goût pour les combats, je n'en ai eu naguère :  
Tu sais : n'y ajoutera guère  
Ma si déplorable santé !

Mais ma crainte fuira si tu n'es plus absent,  
Si je demeure en ta présence :  
Près de ses oisillons, leur mère n'y ressent  
La peur des assauts du serpent  
Autant qu'au cours de ses absences.

S'il fallait guerroyer pour demeurer en grâce,  
Cà ou là, j'irais volontiers.  
Des bœufs pour mes charrues, il ne m'en faut des masses :  
J'en ai assez pour que j'en fasse  
Attelages pour labourer.

Je ne désire point troupeaux à envoyer  
De ma Calabre en Lucanie,  
Ni d'agrandir mon bien , pour joindre, haut perché,  
Tusculum, fille de Circé :  
Tes dons suffisent dans ma vie.

Tel l'avare Chrénès, je n'irai mettre en terre  
Masse d'argent pour l'y cacher.  
J'ai de fortune assez. Je n'en aurais que faire  
D'un surplus d'or, sinon me faire  
Dissipateur ou débauché...

## 2. VIVRE A LA CAMPAGNE !

*Cette épode date probablement de l'an 37. Horace y chante à plaisir les beautés de la vie rurale qu'il affectionne. Mais il faudra atteindre la fin de l'églogue, pour qu'on s'aperçoive que ces louanges sortent de la bouche d'un usurier citadin, cet Alfius, dont le poète se moque finalement, en le décrivant bien plus occupé à gérer ses finances que de se voir vraiment jouir des beautés qu'apprécie l'auteur...*

« Heureux qui est bien loin des négoce en usage !

« Et, comme autrefois ses aïeux,  
« Sans soucis financiers, gère son héritage  
« En conduisant aux champs ses bœufs !

« Loin du soldat levé aux éclats des trompettes,  
« Sans craindre les mers en fureur,  
« Il fuit tous ces richards, du Forum les vedettes,  
« Ces fiers palais qui sont les leurs !

« En sa vigne, il suspend les plants nés des boutures  
« Aux troncs de ses hauts peupliers,  
« Surveille ses troupeaux broutant dans la verdure,  
« Mugissant au val éloigné ,

« Elague au sécateur les branches parasites,  
« Greffe, pour meilleur rendement,  
« Verse en amphore un miel qu'il a pressé bien vite,  
« Tond ses moutons bien complaisants.

« Quand, de fruits mûrs, l'Automne a la tête parée,  
« Quel bonheur de cueillir aux champs  
« Les poires sur des branches habilement greffées  
« Et des raisins couleur de sang !

« Il t'en offre, Priape, et, gardien des clôtures,  
« A toi aussi, père Sylvain..  
« Puis, il s'étend, joyeux, sous d'antiques ramures  
« Ou le gazon vert du jardin.

« Les eaux coulent alors au profond de leurs rives ;  
« Au bois pépient les oiseaux.  
« Le murmure des sources en douceur lui arrive

« Et en sommeille son repos.

« Quand, l'hiver, Jupiter ramène pluie et neige,  
 « Il rabat, aidé de ses chiens,  
 « Le sanglier furieux qui se jette en ses pièges,  
 « Filets renforcés par des liens.

« Leurs mailles, perchées haut, captent grives gourmandes ;  
 « Le lièvre, il le prend au lacet ,  
 « Comme la grue aussi qu'on voit passer en bandes.  
 « Que ne serait-il satisfait ?

« Avec tel tasse-temps, comment penser aux peines  
 « D'amour et d'autres soucis ?  
 « Comment, à sa maison, femme n'est-elle reine  
 « Veillant sur ses enfants chéris ?

« Comme font en Sabine ou bien en Apulie  
 « Il voit que l'épouse, au soleil,  
 « Met bois sec au foyer, sur sa pierre bénie,  
 « Quand son mari meurt de sommeil.

« Qu'au bercail, ayant trait les mamelles gonflées  
 « Des brebis ; sans rien dépenser,  
 « Qu'elle tire au tonneau le bon vin de l'année  
 « Puis va préparer le dîner...

« Du Lucrin, volontiers, laissons les coquillages,  
 « Sargets, turbots, qu'à l'occasion  
 « Les tempêtes d'hiver de la mer, en sa rage,  
 « Ont importés nos régions.

« Pintade ou gélinotte est moins bien accueillie  
 « Avec plaisir par l'estomac  
 « Que l'oseille des prés, olives frais cueillies  
 « Aux basses branches, en ces repas.

« Pour le corps échauffé, on y sert de la mauve,  
 « Aux Thermes, un agneau consacré  
 « Ou, si on l'a soustrait à l'appétit du fauve,  
 « Un chevreau qu'un loup n'a mangé.

« Quel bonheur, en mangeant, de voir, vers les étables,  
 « Rentrer les moutons rassasiés

« Et les bœufs fatigués traîner, d'un air minable,  
 « Le soc de l'âge renversé !  
 « Enfin, tous les esclaves assemblés dare-dare,  
 « -Bien capital de la maison !-  
 « Tout autour du foyer, faisant face aux dieux Lares,  
 « S'en viennent s'accroupir en rond.... »

Ainsi parle Alfius l'usurier ! Qu'on l'entende !  
 Il rêve d'être un paysan !...  
 Mais, aux Ides, il faudra, pour placer aux Calendes,  
 Faire rentrer tout son argent !...

### 3. CA SENT L'AIL !

*Horace, invité à dîner, a bien du y supporter quelques plats agrémentés d'ail, genre de condiment qu'il a en horreur. Aussi se venge-t-il en consacrant toute une épode à maudire l'usage de cet ail, cause de bien des mécomptes d'après lui.*

Si quelqu'un met la main sur son père et le tue,  
 Qu'on lui fasse manger, plus fort que la ciguë,  
 Ce poison d'ail comme sanction !  
 Qu'est-ce donc ce venin qui mon ventre dévore ?  
 Qu'est dur un estomac, que va nourrir encore  
 Un ouvrier de nos moissons !

C'est du sang de serpent qu'on a, sans rien m'en dire,  
 Aux herbes mélangé ! Canidie est-ce pire ?  
 Est-ce un de ses affreux cadeaux ?  
 Médée admirait tant le chef des Argonautes  
 Qu'elle en couvrit le corps de Jason : pour, sans faute,  
 Qu'il aille affronter les taureaux.

C'est ainsi, recouvert de sa potion magique  
 Qu'il sut les approcher et leur mettre, héroïque,  
 Ce joug qu'ils n'avaient point connu.  
 Avant qu'aux cieus l'emporte une immonde animale,  
 Elle y trempa l'habit donné à sa rivale,  
 Pour se venger de tel refus.

Nulle céleste ardeur n'en fut tant diffusée  
 Par les astres couvrant l'Apulie assoiffée.  
 Et même Hercule, si puissant,

Quand il eut revêtu la fatale tunique,  
 Vit son torse brûler par ce feu fantastique  
 Qui lui empoisonna le sang.

Ah ! Si jamais tu prends quelque goût, cher Mécène,  
 A semblable poison et qu'après, tu emmènes  
 Ta maîtresse coucher,  
 Plaise aux dieux qu'en ce cas, pour que tu ne la touches,  
 Elle parte occuper le fin bout de ta couche,  
 Sa main refusant tes baisers !

#### 4. UN NOUVEAU RICHE .

*C'est une courte épode mais Horace y déverse sa rancœur contre les nouveaux riches de basse extraction, qui étalent leur orgueil et leur mépris des lois, au point d'occuper des endroits et emplois qui scandalisent bien des gens mieux nés.*

Entre loups et agneaux, une instinctive haine  
 Naît comme la mienne envers toi ,  
 Dont les flancs ont subi corde espagnole et chaînes  
 A tes jambes ont mis tout leur poids.

Tu peux te promener, tout fier de ta fortune :  
 L'argent ne change rien au nom !  
 Sur la Via Sacra, ne vois-tu qu'importune  
 Ta toge de six pieds de long ?

Les yeux des promeneurs, à te voir, se soulèvent,  
 Sans cacher leur indignation :  
 « Crieur public, fouet des triumvirs, sans trêve,  
 « Ont fustigé cet histrion !

« Il possède, dit-on, mille arpents à Falerne  
 « Il méprise les lois d'Othon.  
 « Il mène ses bidets sur notre Voie Appienne.  
 « Et au théâtre, à l'Odéon,

« Il prend, des chevaliers, les rangées les premières !  
 « Contre les voleurs, à quoi bon  
 « Conduire avec cet homme, en tribun militaire,  
 « Nos lourds vaisseaux à éperons ? »

## 5. CANIDIE ET SES SORCIERES .

*Horace a traité plusieurs fois des méfaits de la fameuse sorcière Canidie, bien connue de son temps, qui sévissait aux alentours des cimetières, pour y confectionner des philtres d'amour, en pratiquant toutes sortes d'actions démoniaques. Ici, en l'occurrence, elle a enlevé, aidée de ses compagnes, un jeune enfant de riches patriciens, pour le faire mourir dans d'atroces souffrances et utiliser ensuite ses restes en ses démoniaques préparations. Il n'est pas inutile de préciser que le lieu imaginé par le poète est cette colline de l'Esquilin, qui fut le lieu d'exécution et de sépulture des condamnés et des esclaves et qui, plus tard, fut transformé en lieu de riches résidences, dont Mécène était un des plus riches propriétaires. Horace, en rédigeant cette épode, ne voulait-il pas montrer à son ami que, tant qu'à faire, la propriété de Tibur reçue de lui n'est pas frappée par une aussi fâcheuse réputation ?*

« Vous qui gérez, des cieus, les humains de tous âges,  
 « Pourquoi si grande agitation ?  
 « Tous arrêtés sur moi, tant de regards sauvages,  
 « Dieux du ciel, que veulent-ils donc ?  
 « Au nom de tes enfants, si, invoquant Lucine,  
 « Toi-même tu as enfanté,  
 « Par cette bande pourpre en ma toge enfantine,  
 « Impuissante à me protéger,  
 « Même s'il ne peut pas t'approuver, idolâtre,  
 « Pourquoi, au nom de Jupiter,  
 « Me jettes-tu ces yeux de bête, de marâtre  
 « Qu'on aurait transpercée de feu ? »

Quand, de l'enfant tremblant, la plainte fut tarie,  
 On lui arracha ses habits

Et son corps apparut si doux que, même impie,  
 Un Thrace aurait cœur attendri !  
 Canidie, aux cheveux dépeignés et la tête,  
 Remplie de petits serpents,  
 Ordonne d'arracher des pampres que rejettent  
 Les figuiers aux tombeaux pendant,  
 Des œufs trempés de sang d'un crapaud, puis des plumes  
 D'un hideux et nocturne hibou,  
 Des simples qu'Iocos ou Hibernie enfume  
 De poisons et des os qu'on bout  
 Arrachés tout d'abord d'une chienne affamée ;  
 Puis de mettre bouillir le tout  
 Aux flammes qu'en Colchide on avait allumées.

Et, pendant ce temps, Sagana  
 Epanche en la maison, sa robe retroussée,  
 De l'eau qu'Averne rejeta.  
 Tels oursins, sangliers, sa toison s'est dressée  
 Tandis que, sans aucun remord,  
 Avec sa dure bêche, Veia foule la terre  
 En peinant et soufflant. Dehors,  
 Le faible enfant n'aura que la tête, car l'on serre  
 En fosse le reste du corps.  
 Comme un nageur n'ayant que la bouche hors de l'onde ;  
 Il mourra lentement alors,  
 Voyant, trois fois par jour, changer les plats immondes  
 Qu'on présente à ses pauvres yeux.  
 Quand seront desséchés tant son foie que sa moelle,  
 Ils serviront aux amoureux  
 Pour en faire potion, quand mourront les étoiles  
 Des prunelles éteintes à jamais.

Il y a là-le bruit court les villes voisines-  
 Folia d'Ariminum, dit-on,  
 Dont Naples connaît bien ses passions masculines ;  
 Par de thébaines incantations,  
 Elle arracha du ciel les étoiles et la lune !

L'horrible Canidie, rongant  
 Les ongles de ses pouces avec ses deux dents brunes,  
 Que dit-elle ou non, en parlant ?  
 « Oh ! De ma vie, vous les témoins tutélaires,  
 « Diane et toi, Nuit, qui gouvernez  
 « Le silence au moment où les sacrés mystères  
 S'accomplissent, avec moi, venez,  
 « Encolérés, user de vos forces puissantes

« Sur le toit de mes ennemis !  
 « Pendant que, dans les bois, ou leurs grottes béantes,  
 « Les animaux sont assoupis,  
 « Puissent, pour notre joie, tous les chiens de Subure  
 « Eveiller par leurs jappements  
 « Ce vieux coureur, enduit des crèmes les plus pures  
 « Que je n'ai fait dans mes onguents !

« Mais que se passe-t-il ? Ces poisons si terribles  
 « N'agissent-ils aussi profond  
 « Que ceux que fit Médée, en choisissant pour cible  
 « La fille du fameux Créon ?  
 « Cette jeune épousée en mourut, embrasée  
 « Par la robe qu'elle donna  
 « Après l'avoir au mieux de poison parsemée !  
 « Je n'ai rien omis dans mon cas :  
 « Ni racine, ni herbe en ces endroits cachées  
 Dont si difficile est l'abord.

Mes rivales, il les a oubliées par mes charmes.  
 « Comment ? Voilà qu'il marche, abrité des alarmes  
 « Par plus magicienne que moi !  
 « Que de larmes, Varus, te fait verser la garce !  
 « Pour que mon cœur s'accroche à toi,  
 « Ne suffisent donc pas les incantations marse :  
 « Je vais agir beaucoup plus fort,  
 « Pour contrer ton dédain, te verser un breuvage  
 « Si puissant, que le ciel encor,  
 « La terre par dessus, se noierait sous les plages  
 « Avant que tu renies l'amour  
 « Dont ton âme serait plus encore embrasée  
 « Que le bitume l'est toujours  
 « Par la flamme perdue au milieu des fumées ! »

Alors l'enfant, sans plus vouloir  
 Fléchir par sa douleur ces femmes abominables,  
 Mais ne sachant comment surseoir  
 Au silence, lança d'imprécations semblables  
 A celles que Thyeste fit :  
 « Par volonté des dieux, sur destinée humaine ,  
 « Nul poison magique n'agit.  
 « Je vous maudirai donc et, pour semblable haine,  
 « Il n'existe aucun élixir.  
 « Bien plus : dès que j'aurai, au bout de mes souffrances,  
 « Exhalé mon dernier soupir,  
 « Je viendrai, chaque nuit, exercer ma vengeance.  
 « Les ongles recourbés et noirs

De mon ombre viendront lacérer vos visages :  
 « Les dieux Mânes ont pareil pouvoir !  
 « Assis sur vos poitrines écrasées en ma rage,  
 « De peur, tout sommeil vous fuira.  
 « Dans les rues et partout, sorcières de Subure,  
 « La foule vous lapidera.  
 « Vos membres resteront sans nulle sépulture ;  
 « Loups et corbeaux de l'Esquilin  
 « Viendront les disperser. Mes parents qui survivent  
 « A leur enfant, hélas, dont vos crimes les privent,  
 « Assisteront à leurs festins... »

## 6. CHIENS, CES CRITIQUES !

*Le poète s'adresse ici à ces acerbes critiques qui aboient comme des chiens.  
 Mais lui, comme un bélier de troupeau, apprête ses cornes contre eux,  
 s'en moque et les défie...*

Pourquoi tourmentes-tu des passants pacifiques,  
 Chien couard devant les loups ?  
 Oserais-tu tourner contre moi tes pratiques  
 Et me sauter au cou,  
 Si tu sais que ma dent te rendra coup pour coup ?

Tel un molosse brut ou chien de Laconie,  
 Fiers amis des bergers,  
 Je poursuivrais, front droit, par les neiges durcies  
 Et les épais névés,  
 Tout fauve qui fuirait mes assauts redoublés !

Les bois gardent l'écho des abois formidables  
 Dont tu les as remplis.  
 Face à l'os qu'on te jette, on te voit, plus aimable,  
 Te taisant à l'envi !  
 Gare ! Pour les méchants, ma haine ne faiblit.

Tel poète éconduit par ce felleux Lycambe  
 Ou Bupalos, ce niais,  
 Crois-tu que, si ta dent empoisonnait ma jambe,  
 Sans me venger, j'irais  
 Pleurer, comme un enfant qui s'en désolerait ?

## 7.

**ENCORE DES GUERRES ?**

*Octave s'apprête à reprendre la guerre civile contre Sextus Pompée en l'an 38.  
 Les sentiments pacifiques d'Horace le font s'exclamer sur le destin tragique de Rome.*

Vos poings ressortent-ils des fourreaux les épées ?  
 Tueurs, où courez-vous ?  
 Mer et terre n'ont-elles été assez noyées  
 De sang latin partout ?

Encor, s'il s'agissait d'incendier l'orgueilleuse  
 Carthage et ses bastions  
 Ou, sur la Voie Sacrée, entraîner les nombreuses  
 Tribus de sang bretons !...

Mais non : suivant les vœux du Parthe, notre Ville  
 Va périr de ses mains !  
 Féroces en d'autres lieux, entre eux restent tranquilles  
 Loups, lions et félins !

Est-ce fureur aveugle ou force irrésistible  
 Qui vous prend ? Répondez !  
 Silencieux, vos visages en deviennent livides :  
 Stupeur les a frappés.

Il en est bien ainsi : la destinée affreuse  
 S'en est prise aux Romains,  
 De puis que Romulus causa la mort hideuse  
 Que venge le Destin.

Par après, le malheur frappe la descendance.  
 Oui : le sang de Rémus,  
 Qui abreuva la terre, en totale innocence,  
 Chaque jour coule plus...

## 8.

**AFFREUSE CENTENAIRE !**

*Cette épode sans date doit être une des plus anciennes du poète. Elle ne brille pas bien haut dans sa production. Elle fait, au contraire, preuve d'un cynisme qu'on trouve, de nos jours, à ce point déplaisant qu'elle ne figure pas dans les florilèges de l'auteur.*

Toi centenaire, affreuse pourriture,  
 Me voir en toi épancher ma vigueur ?  
 Tes dents sont noires et ta vieille figure  
 N'est plus que rides en diverses grosseurs !  
 Tes fessiers plats découvrent une ouverture  
 Comme on en voit aux vaches en chaleur !

Crois-tu m'avoir en montrant ta poitrine  
 Aux seins tombant comme ceux des juments,  
 Ton ventre flasque et ta cuisse gracile  
 Sur une jambe ayant trop de gonflant ?

Riche tu es, tant qu'à tes funérailles,  
 De tes aïeux on verra les portraits.  
 On ne voit point cou féminin qui n'aille  
 Montrer bijoux plus gros que tu n'avais.

Quoiqu'il te plaise, en tes coussins de soie,  
 D'y étaler traités de stoïciens,  
 Mon nerf n'irait pas s'en raidir de joie :  
 De tels écrits ne l'intéresse point !

Il est petit et bien trop mou ce membre  
 Et, pour le voir de mon aine y dresser,  
 Il te faudrait dans la bouche le prendre,  
 Tant, à te voir, il semble dégoûté !

## 9.

**BUVONS A LA VICTOIRE !**

*A près la victoire d'Actium remportée par Octave sur Antoine, Horace invite Mécène à célébrer dans les festins l'heureuse issue des combats.*

Quand, pour fêter de César la victoire,  
 Riche Mécène, en ton palais,  
 Ce vieux Cécube, allons-nous donc le boire,  
 Que tu gardais pour ce banquet ?

Avec l'accord de Jupiter, la lyre  
 Viendra mêler l'accord dorien  
 Aux sons aigus que le barbare tire  
 Des flûtiaux du mode phrygien.

C'est ce qu'on fit, quand fut chassé naguère  
 Le Fils de Neptune aux détroits  
 Et qu'il s'enfuit, après que ses galères  
 Furent brûlées en leur combat.

Ne voulait-il charger de fers la Ville ?  
 Ces chaînes, il les avait ôtées  
 A ses rameurs, ses esclaves serviles,  
 Les libérant s'ils le faisaient gagner...

Oui : des Romains que femme capte et charme,  
 -Le croirez-vous, siècles futurs ?-  
 Portant pour elle et les pieux et les armes,  
 Aux ordres d'eunuques impurs !

Puis, au milieu des fanions militaires,  
 Le soleil permit aux soldats  
 D'apercevoir trôner la moustiquaire  
 De celle qui les mène au pas !

De ses Gaulois, il y en eut deux mille  
 De César acclamant le nom,  
 A tourner brides à leurs chevaux dociles,  
 Frémissant parmi nos légions.

Les ennemis ont rentré leurs navires,  
 La poupe à gauche dans leur port.

Génisse Io, triomphe en ton délire !  
Qu'attend-on que viennent chars d'or ?

Ils n'égalaien Octave dans sa guerre  
Le chef vainqueur de Jugurtha,  
Ni l'Africain qu'on enterra naguère  
En ce Carthage qu'il rasa.

Vaincu sur mer aussi bien que sur terre,  
L'ennemi dut, à tel écueil,  
Troquer la pourpre et la gloire guerrière  
Contre un pauvre manteau de deuil.

La mer l'emporte avec ses vents hostiles  
Vers les Syrtes acquis au Notus,  
Puis vers la Crête illustre et ses cent villes,  
S'aventurant de plus en plus.

Esclave, apporte avec ta promptitude  
Coupes plus grandes pour goûter  
Vin de Chios ou d'un Lesbos plus rude  
Et Cécube pour digérer...

César nous a donné tant d'inquiétude  
Qu'un seul moyen pour l'oublier,  
C'est de Bacchus qu'on use d'habitude  
Des liqueurs pour nous apaiser !...

## 10. CET AFFREUX MEVIUS !

*Comme Virgile, lui-même, l'évoquait dans sa troisième Bucolique, Horace s'emporte de manière violente contre ce poète critiqueur. Et, comme il apprend que celui-ci est en mer, en voyage vers la Grèce, il lui souhaite tous les malheurs possibles, fut-ce sa mort même, au cours de cette traversée ! Pour créer un rythme.. secouant et tempétueux, s'emploie ici un décasyllabe en 5 / 5, alterné avec des vers de 8 pieds.*

Vois ton bateau, Mévius affreux !  
 Sous mauvais auspice, il part du rivage.  
 Je t'en prie, Auster, que ton flot peu sage  
 Lève, attaque ses flancs hideux !  
 Qu'Eurus, en sa mer du plus sombre bleu,  
 Brise ses rames et leurs cordages !

Soulève-toi, fort Aquilon,  
 Comme en haut des monts, les yeuses tremblantes  
 Se brisent en la nuit d'une lune montante,  
 Là où se couche un triste Orion !  
 Pour lui, que la mer roule, aussi puissante  
 Que lorsque périt Ilion !

Pallas alors a détourné  
 Sur la nef d'Ajax sa grande colère  
 D'avoir vu les Grecs, quand ils incendièrent  
 Ilion, ayant triomphé.  
 Qu'ainsi tes marins, face aux vagues amères,  
 Par telle peur soient entraînés !

Toi, ton visage pâlera ;  
 Lâche, tu prendras des teintes livides  
 Et, les dieux faisant devant toi le vide,  
 Jupiter tu supplieras,  
 Si, en mer Egée, un Notus humide  
 De ton bateau brise les mats.

Si, pour le bonheur des plongeurs,  
 Ton corps si replet, qu'un flot au passage  
 Vient à rejeter au creux du rivage,  
 J'en découvre alors les rebonds,  
 J'offrirai, au dieu des Tempêtes en rage,

Un bouc lascif et un mouton...

## 11. UN AVEU A PETTIUS .

*La personnalité de ce Pettius, comme la date de cette épode est incertaine.  
Le poète se confie à cet ami qu'il prit pour confident de ses chagrins d'amour  
et lui avoue que, quoiqu'en pensent ville ou amis, l'oubli de cette Inachia, qui  
l'a délaissé pour plus riches que lui, le pousse à l'oubli dans des amours de passage.*

Pottius, j'ai perdu tout plaisir à écrire,  
Comme jadis, de petits vers :  
J'ai blessure d'amour ; oui, l'amour me déchire  
Et me met le cœur à l'envers

Près de jeunes garçons ou bien près des pucelles,  
Plus que les autres sans répit,  
Il me faut oublier Inachia, l'infidèle,  
Quand, trois hivers, feuille a flétri .

Combien, de la cité, n'étais-je alors la fable !  
(J'en ai honte encore aujourd'hui !)  
Que j'ai donc de regrets des soupirs qu'à vos tables  
Ma poitrine exhalait ainsi :

« Faut-il qu'un malheureux ne puisse, âme candide,  
« Rien opposer au goût du gain ? »  
Ma plainte jaillissait près de toi, le cœur vide,  
Quand le corps est empli de vin...

Par Bacchus indiscret, tout secret se découvre :  
 « Si d'ire mon cœur est empli,  
 « Sème pauvres remèdes aux vents, pour qu'ils recouvrent  
 « Blessure qui ne se guérit,

« Ecartant toute honte, irai-je encor prétendre  
 « Contrer rivaux moindres que moi ? »  
 C'est là résolution que, vantard, j'osais prendre  
 En m'abandonnant devant toi.

Lors, tu me conseillais-faut-il qu'il m'en souviennne ?-  
 Alors chez moi de retourner.  
 Je ne le fis, hélas. Il fallait que je vienne,  
 Marchant d'un pas mal assuré,

Non pas trouver l'accueil d'une maison amie  
 Mais, hélas, stopper mon élan  
 Sur un seuil bien plus cru, brisant de mes envies  
 D'un seul coup les reins et les flancs.

Lyciscus est, pour l'heure, objet de ma tendresse  
 Et je crois qu'il peut se vanter  
 Quels que soient leurs talents, de vaincre en gentillesse  
 Toutes femmes qu'on peut trouver.

Ni les libres avis des amis, leurs reproches  
 Sanglants ne sauraient me guérir  
 De cet amour. Il y faudrait que s'y accroche  
 Autre passion, autre désir

Pour un jeune garçon ou pour fille jolie

Bien faits ou habiles à saisir  
De longs cheveux bouclés qu'en arrière on replie...

## 12. AH ! CETTE FEMME !

*Est-ce une suite de l'épode précédente, où le jeune poète confesse à son ami Pettius ses désillusions amoureuses ? Où donc est-il allé se fourrer ? On a écrit, sur les Épodes, qu'elles réunissaient des œuvres de jeunesse, qu'Horace y avait été parfois à la limite de l'injure ou du mauvais goût. Comme dans l'épode 8, où il se moque grassement d'une vieille femme, cette épode 12 frise la crudité d'un potache, quand il traite de cette virago qu'il a fréquentée, semble-t-il ; pour oublier sa déconvenue précédente. Il n'est pas étonnant qu'une œuvre pareille ne figure pas dans les manuels scolaires !*

Pour les noirs éléphants, vous voilà juste bonnes !  
Femmes, que me demandez-vous ?  
Pourquoi tous ces cadeaux que souvent tu me donnes  
Et ces envois de billets doux ?

Je ne me sens, pour toi, force assez vigoureuse,  
Reconnais polype à l'odeur :  
Narines peu bouchées, à l'aisselle adipeuse  
Sentent du bouc la puanteur.

J'ai plus de flair que n'a le meilleur chien de chasse  
Qui débusque le sanglier.  
Ah ! Quelle odeur s'épand quand, sur tes jambes lasses,  
La sueur se met à couler !

La craie et le parfum s'effacent en ton visage  
 Même enduit de suint d'un saurien.  
 Quand mon membre alanguit reprend allure sage,  
 Tu ne m'en réclames pas moins.

Quand tu es en folie, en ta rage indomptée,  
 Dais du lit tiendra-t-il le coup ?  
 Alors, bon : tu t'essaies, en paroles emportées,  
 A secouer tout mon dégoût. :

« Inachia, trois fois la nuit , tu la possèdes !  
 « Tu mets plus d'ardeur qu'avec moi !  
 « Ton ouvrage, avec moi, te fatigue et tu cèdes  
 « En ne l'ayant fait qu'une fois !

« Je rêvais d'un taureau. Pourquoi m'as-tu, Lesbie,  
 « Recommandé ce mollasson ?  
 « Mon Amyntas a l'aine et verge plus en vie  
 « Qu'un jeune chêne sur les monts...

« Pourquoi trempai-je vite un bel habit de laine  
 « Dans la pourpre venant de Tyr ?  
 « C'est que, dans les festins, je voulais qu'on te prenne  
 « Pour le plus chic à se vêtir.

« Que, des convives, nul ne semble avoir maîtresse  
 « Ayant plus d'attention pour lui.  
 « Mais, comme agneau, chevreuil, voyant la dent traîtresse  
 « D'un lion, d'un loup, tu me fuis ! «

13.

**L'OUBLI DANS LE VIN.**

*Ce pourrait être une des plus anciennes œuvres d'Horace, qui n'est pas datée. Certains auteurs l'imaginent créée après la défaite de Philippe où Horace luttait sans gloire, du côté des vaincus. D'où ce ton un peu désenchanté. Par cette épode, nous sommes assurés de la date de naissance d'Horace, puisqu'on connaît la succession des consulats. Le nourrisson du Centaure est Achille qui mourra à Troie.*

Horizon rétréci, Neige et pluie hivernale,  
 A terre abattent Jupiter.  
 Sous l'Aquilon de Thrace et sa force infernale,  
 Pleurent les forêts et la mer...

Saisissons l'occasion, amis, aujourd'hui même,  
 Age encor vert, genoux puissants,  
 Pour chasser de nos fronts la tristesse suprême  
 Des vieillards aigris par les ans !

Fais apporter le vin de l'an de ma naissance,  
 Sous consulat de Torquatus.  
 Un dieu restaurera tout dans sa bienveillance :  
 Pour le reste, n'en dis pas plus !

Du nard achéménien je veux qu'on me parfume ;  
 De tous soucis, toutes douleurs,  
 Que lyre cyllérienne en ses accords assure  
 La tâche d'apaiser mon cœur !

Ainsi prophétisait le Centaure à l'adresse  
 De son illustre nourrisson :  
 « Ton destin, fils mortel de Thétis la déesse,  
 « C'est la terre d'Assaracon.

« L'eau froide du petit Scamandre la traverse  
 « Et Sémoïs en son parcours .  
 « Les Parques, en leur tissage où rien ne se redresse,  
 « T'en interdisent tout retour.

« Non. Ce n'est pas ta mère à l'allure azurée  
 « Qui te ramènera chez toi.  
 « Ta figure en ses traits en deviendra figée  
 « Face aux malheurs que je perçois.

« Alors, là-bas du moins, soulage tes misères  
 « Au milieu des chants et du vin !  
 « Ils sont consolation adoucissant l'austère  
 « Visage accablé de chagrin. »

14.

**MECENE AMOUREUX ?**

*Pas de date à cette épode. Mais, comme elle s'adresse à Mécène et qu'Horace s'adresse à lui plus en ami qu'en invité, elle date bien sûr entre l'an 34 et l'an 31, date de la parution du livre des Epodes. Dans l'adaptation de cette épode, la versification française colle plus au texte en adoptant, non pas une alternance de vers de 12 et de 8 pieds, mais de strophes de 5 vers, en 12, 8, 12, 12 et 8 pieds.*

Pourquoi telle apathie, avec cette mollesse ?  
 Pourquoi cet oubli absolu ?  
 Au profond de mon être y naît cette faiblesse,  
 Comme en la gorge en feu, l'eau du Léthé y laisse  
 L'oubli à qui en a bu...

Voilà bien les questions, mon cher ami Mécène,  
 Que tu me poses sans répit,  
 A m'en faire mourir ! Eh bien ! Un dieu m'entraîne,  
 M'empêchant d'achever en iambes qui s'enchaînent,  
 Ces vers que je t'avais promis.

Anacréon brûlait pour le samien Bathylle  
 D'un amour tel que j'en ressens.  
 Il ne pouvait s'astreindre à des vers difficiles,  
 Déplorait sa passion sur sa lyre docile,  
 Qui pourtant l'inspirait souvent.

Tu aimes, toi aussi, et tu souffres. Mais celle  
 Qui causa les combats troyens,  
 Que ta chère maîtresse était-elle plus belle ?  
 Sois content de ton sort ! Moi, Phryné m'ensorcelle  
 Mais, libre, un seul ne lui convient !...

15.

**NEERE, TOUJOURS A MOI ?**

*Encore une épode d'amour ! Horace s'adresse à cette inconstante, lui parle de Flaccus qu'il a évincé dans son cœur, de l'inconnu qui le remplacera ,lui... probablement : Allons ! Il ne se fait guère d'illusion sur la fidélité de Nérée !...*

La nuit, dans un ciel clair, s'illuminait la Lune  
 Parmi des astres plus petits.  
 Apprêtant tes mensonges, alors tu importunes  
 Les dieux à qui l'on est soumis.

En répétant mes mots, dans tes bras tu m'enserres,  
 Plus souples qu'il n'y paraît,  
 Plus forts qu'au chêne altier ne s'accôle le lierre...  
 Ah ! Combien alors tu jurais :

« Tant que loup sera l'ennemi de l'agnelle,  
 « Qu'aux matelots, le triste Orion  
 « Soulèvera tempête aux flots des mers cruelles,  
 « Que les longs cheveux d'Apollon  
 « S'agiteront à l'air des brises les plus belles,  
 « Toi et moi, nous nous aimerons ! »

Si je sais être fort, tu souffriras, Néère.  
 Si Flaccus se sent courageux,  
 Il ne te laissera donner des nuits entières  
 A quelque rival plus heureux.

Il cherchera, furieux, quelque femme qui sache  
 Répondre mieux à son ardeur,  
 Détestant ta beauté, tu verras qu'il la lâche,  
 S'il est certain de son malheur.

Mais toi qui, plus que moi, vis des heures joyeuses,  
 T'avançant, fier en mon malheur,  
 Es-tu riche en bétail et, par dessus tes yeuses,  
 Le Pactole coule en ton cœur ?

Peut-être verras-tu renaître Pythagore,  
 Pour te découvrir ses secrets ?  
 Peut-être es-tu plus beau que Nirée ? Mais encore,  
 Je crois bien que, si tu pleurais,  
 A voir changer de liens celle que tu adores,  
 C'est à mon tour que je rirais !...

17.

**AMENDE HONORABLE A CANIDIE.**

*Dans cette dernière épode qui termine ce livre, Horace commence par faussement déplorer ses moqueries et satires antérieure à l'endroit de la fameuse Canidie, célèbre à l'époque pour ses sorcelleries et ses maléfices., comme, par exemple, dans son épode cinq. Il s'adresse à la vieille femme, en lui demandant pardon, ce que Canidie va refuser dans la seconde partie du poème : elle refuse de se laisser fléchir et, mordant à l'hameçon, refuse une mort rapide mais impose une plus longue vie de misère au poète !...*

## HORACE

Oui, je m'avoue vaincu par ta science :  
 Par Proserpine, prend pitié !  
 Par la divine Diane en sa puissance,  
 Qu'il ne faut jamais offenser,

Par tes recueils d'incantations célestes  
 Détachant les astres du ciel,  
 Renonce enfin aux formules funestes,  
 O Canidie, et que ton fuseau leste  
 Me détourne ses tours de fiel !

Télèphe obtint de l'enfant de Nérée  
 Guérison, après le pardon,  
 Lui qui avait, à sa troupe associée,  
 Lancé ses flèches et ses brandons.

Les Troyennes ont pu ensevelir les restes  
 D'Hector, le massacreur troyen,  
 Au corps promis aux fossoyeurs funestes  
 Que sont les vautours et les chiens.

C'est que Priam avait quitté la ville  
 Vers celui qui l'avait tué  
 Et s'en vint face à l'intraitable Achille,  
 Tombant suppliant à ses pieds.

Les compagnons du malheureux Ulysse  
 Ont vu Circé les dépouiller  
 De la peau dure emplie de soies lisses  
 Dont elle les avait parés.

L'intelligence ainsi que la parole  
 Leur revint avec la beauté  
 Et leur aspect perdit l'allure folle :  
 Humains ils se sont retrouvés.

Tu m'as assez puni, toi, la maîtresse  
 Des marins et des colporteurs !  
 Teint rose, adieu ! La peau de ma jeunesse  
 Sur mes os prend jaune couleur.

Mes cheveux ont blanchi sous tes pommades  
 Mais je ne sais plus m'assoupir !  
 Les jours, les nuits se chassent en chamades ;  
 Mon cœur est gonflé de soupirs.

Infortuné, vaincu, il me faut croire  
 Ce que jadis j'avais nié :  
 Sous les secrets sabins de vos grimoires,  
 Ma poitrine va éclater.

Mon corps s'emplit des incantations marseilles  
 Qui s'en vont briser mon cerveau.  
 Que me veux-tu de plus, toi et tes garces ?  
 Terre, ou mer, où aller bientôt ?

Je brûle plus qu'Hercule mis à terre,  
 Quand, de Nessus, le sang gicla,  
 Comme en Sicile est flambant le cratère,  
 Fournaise ardente de l'Etna.

Toi, tu attends que mes cendres séchées  
 Soient soufflées par un vent furieux  
 Et tu mélanges, aux torrides journées,  
 Tes poisons de Colchide entre eux.

Quelle rançon et quelle fin m'attendent ?  
 Dis-le moi donc ? Je subirai  
 Honnêtement les peines qui dépendent  
 Des vœux que tu vas prononcer.

J'obéirai, que tu ne me demandes  
 Tout juste cent jeunes taureaux  
 Ou que ma lyre indiscreète se fende  
 De quelque chant prêt à dire aussitôt :

« Tu marcheras, astre chaste et honnête,  
 « Au milieu des étoiles d'or ! »  
 S'étant laissés fléchir par un poète,  
 Son frère et lui, le grand Castor,  
 Lui ont rendu la vue jadis distraite  
 En s'étant vus honnis à tort.

Tu peux, comme eux, oublier mes folies :  
 En naissant, rien ne t'a souillé.  
 Non : tu n'es pas une femme vieillie  
 Qui dans les tombes va fouiller,

Neuf jours après la fin des funérailles,  
 Dans les cendres des pauvres gens.  
 Tes mains sont pures. Humaines tes entrailles  
 Et ton cœur vit humainement.

Pactumeius est ton fils : je le clame  
 Et c'est ton sang qui a rougi  
 Le drap qu'a du laver la sage-femme  
 Quand tu te redressas du lit !

## CANIDIE

Pourquoi tous ces mots ? A tant de prières  
 Mes oreilles je n'ouvrirai.  
 La mer en fureur peut battre les pierres

Mais demeurent sourds les rochers  
 Aux cris des marins qui se désespèrent,  
 Quand au rivage ils sont jetés.

Devrais-je oublier tant de railleries  
 Sur les secrets de Cotytta ?  
 Tes divulgations des cérémonies  
 De l'amour libre en nos sabbats ?

De l'Esquilin et de ses sortilèges  
 Je suis pontife le plus grand :  
 Dire aux Romains mon nom et mes manèges,  
 Le ferais-tu impunément ?

Payer si cher les sorcières Pélignes,  
 A quoi cela servirait-il ?  
 Et préparer mes breuvages insignes,  
 Aussi rapides, aussi subtils ?

Non : cette mort que tu me revendiques  
 Sera plus lente que tu crois.  
 Tu traîneras une vie tragique ;  
 Tes douleurs ne seront que croix.

Ah ! Ce repos que Tantale souhaite,  
 Privé de festins pour toujours,  
 Souhait pareil pour Prométhée, l'athlète  
 Au foie dévoré du vautour !

Sisyphé aussi, au sommet des montagnes,  
 Voudrait arrêter son rocher.  
 Les lois du dieu, hélas, toujours y gagnent  
 Jupiter ne s'y peut contrer.

Tu voudras bien te percer la poitrine  
 Avec un fer, choir d'une tour,  
 Ou, dégoûté, prendre une corde fine  
 Pour qu'au cou, tu t'enserres autour.

Non ! A cheval sur tes épaules honnies,  
 Je veux vous voir tous à mes pieds.  
 Car j'ai pouvoir d'amener à la vie  
 Portraits qu'en cire j'ai formés.

Je puis, du ciel, faire tomber la lune  
 -Tu m'as surprise et tu le sais-

Et faire aussi que les morts importunent  
Les vivants, après leur décès.

Philtres d'amour le sont grâce à mes charmes.  
Et, quand c'est toi qui causerait  
De l'impuissance à mon art, le désarme,  
Crois-tu que je pardonnerais ?...

**FIN DU LIVRE DES EPODES**